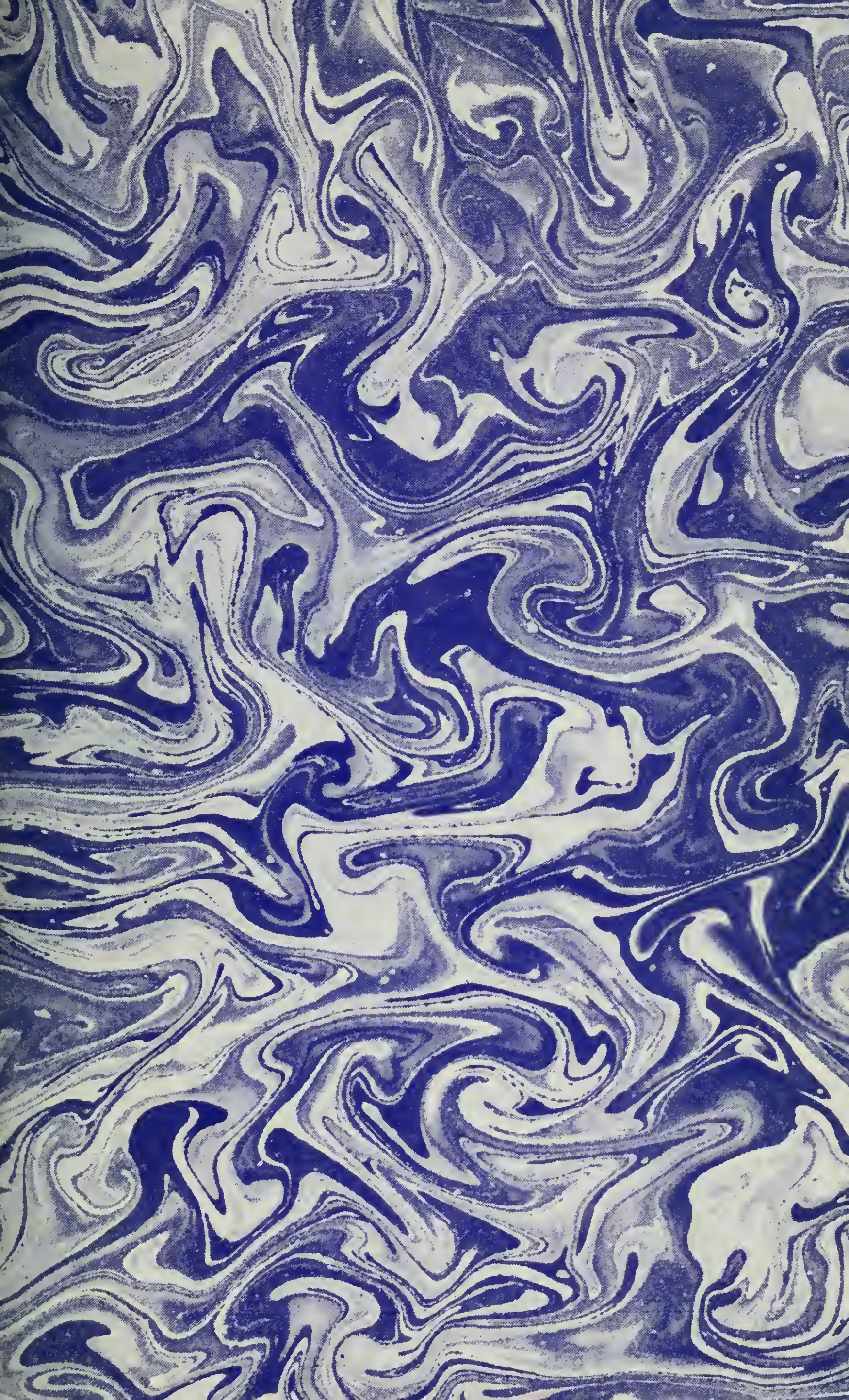


L'ART
DU
MANEGE.

L'ART DU MANEGE

PRIS DANS SES VRAIS PRINCIPES;

SUIVI D'UNE

NOUVELLE MÉTHODE

POUR L'EMBOUCHURE DES CHEVAUX,

Et d'une Connoiſſance abrégée des principales Maladies auxquelles ils ſont ſujets, ainſi que du traitement qui leur eſt propre.

Par M. le Baron DE SIND, *Colonel d'un Régiment de Cavalerie, premier Ecuyer de S. A. E. de Cologne, Prince de Munſter, Membre de pluſieurs Sociétés des Sciences.*

Troiſieme Edition revue par l'Auteur, augmentée d'une Table alphabétique, en François, Latin & Allemand, des Termes du Manege, & Remedes pour la conſervation du Cheval.

Avec Figures en Taille-douce.

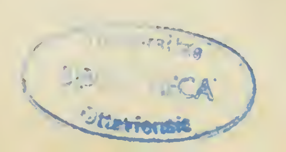


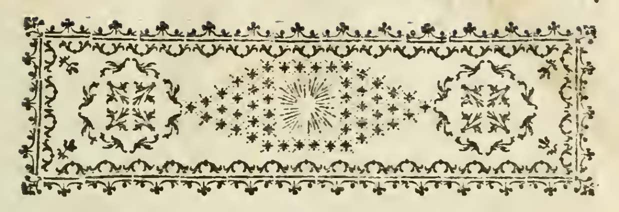
A VIENNE,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez G. DESPREZ, Imprimeur du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXIV.





PRÉFACE.

LE Cheval, né pour l'utilité de l'homme, a reçu de la nature l'intelligence, la docilité & la force. De ſi heureuſes diſpoſitions donnent à l'homme la facilité de mettre le cheval à toutes ſortes d'uſages pour la commodité & pour l'agrément.

Ces diſpoſitions demandent des ſoins & des ménagements. Le cheval a de l'intelligence; mais elle eſt bornée. Il convient de lui éviter l'embarras des avertiſſements incertains & des ſignes équivoques. Il a de la docilité; mais il eſt ſenſible: les careſſes le flattent, les châtiments l'irritent. Il faut un juſte mêlange de douceur & de ſévérité pour le réduire à l'obéiſſance ponctuelle. Il a des forces; mais elles ſont ſujettes à s'altérer par différents

accidents. Il importe de bien en connoître les causes, & de n'ignorer aucun des remedes qui peuvent, ou les prévenir, ou y remédier. En un mot, le cheval est un éleve qu'il faut dresser avec patience, & un domestique qu'il faut soigner avec amour.

Les observations que j'ai eu occasion de faire, depuis ma plus tendre jeunesse, sur les différentes pratiques des Écuyers & des Maréchaux, m'ont convaincu qu'il y avoit beaucoup de choses à réformer dans les usages reçus. Engagé par état, & porté d'inclination à perfectionner mes connoissances sur cette partie, j'ai essayé de sortir de la route ordinaire; j'ai fait des fautes comme tous les autres : mais le bonheur que j'ai eu de les appercevoir, & la résolution où j'étois de ne m'en pardonner aucune, m'ont fait imaginer des expédients pour ne plus retomber dans les mêmes erreurs.

Ce n'est qu'à force d'épreuves tentées avec circonspection & en combinant leurs différents résultats, que j'ai déchiré le

voile du préjugé, & que je me ſuis affranchi de l'eſclavage de l'habitude. J'ai cherché le vrai, ſans me rebuter des difficultés; & ſi j'ai eu le bonheur d'en approcher plus que beaucoup d'autres, communiquer mes découvertes au Public, eſt un hommage que je lui dois.

Je ne fus jamais ſenſible au plaiſir de m'écarter des idées communes, par un vain amour de la nouveauté. Je ne cherche point à m'attribuer excluſivement la gloire d'un ſuccès que d'autres avant moi ont préparé, & que d'autres après moi peuvent encore étendre. Mon unique but eſt de me rendre utile, de faire recueillir les fruits de mon expérience à tous ceux qui entrent dans la carriere que j'ai fournie, & de leur épargner la peine de chercher des moyens dont la découverte m'a couté un travail & des ſoins infinis.

Cet Ouvrage eſt diviſé en deux Parties. Dans la premiere, je conſidere le cheval comme un éleve qu'il faut dreſſer. J'entre dans le détail des leçons qui doivent conduire à l'exécution ſimple & naturelle de

tous les airs du Manege. Je rends compte de la méthode dont je me sers, pour dégager cette exécution de toute contrainte, & pour que l'animal, instruit de ses devoirs, s'y prête avec facilité, & y emploie ses forces de maniere à opérer leur plus grand effet sans les détruire. Le succès de ces leçons dépend principalement de l'embouchure du cheval. Je fais sentir les défauts & les inconvénients des embouchures les plus usitées chez les différentes Nations, & j'établis les regles de la véritable embouchure, sur la connoissance physique des organes & de la structure de l'animal.

Dans la seconde Partie, je considere le cheval comme un domestique qu'il faut soigner. J'expose les diverses maladies auxquelles il devient sujet, par le peu d'attention qu'on apporte au choix de ses aliments, au ménagement de ses travaux, & à la nécessité de le garantir des injures de l'air. Je parcours la plupart des maladies aiguës & chroniques. Je développe leurs causes, j'indique leurs signes, je

détaille leurs accidents, je montre l'abus du traitement ordinaire, je donne les meilleurs remedes pour leur guérifon.

Je ne prétends pas dire toujours des chofes qui n'aient jamais été dites; je fais que plufieurs Auteurs célebres ont déja traité la même matiere. Je fais volontiers l'aveu que j'ai profité de leurs lumieres, & qu'ils m'ont été d'un grand fecours. Mais je crois pouvoir me flatter qu'on trouvera dans cet Abrégé plus d'inftruction que dans une quantité de Volumes écrits fans connoiffance.

On verra dans ce Livre des expériences fur la morve, cette pefte dont on a cru jufqu'à préfent ne pouvoir préferver les chevaux, qu'en interdifant toute communication entre eux; on y verra, dis-je, que j'ai trouvé un moyen de les en préferver efficacement, en laiffant le cheval fain manger avec le cheval malade dans la même mangeoire, & boire dans le même feau; j'ai inventé pour cela un Électuaire, qui a été annoncé dans les papiers publics, & dont il feroit à défirer que l'ufage devînt univerfel.

J'ai rendu cet Ouvrage très-court, afin d'être aſſuré qu'il ſera lu; il renferme toutes les connoiſſances néceſſaires. Le Lecteur intelligent leur donnera facilement l'étendue, que la préciſion que je me ſuis preſcrite ne me permettoit pas d'y mettre. J'attends de ſon indulgence qu'il me pardonnera les fautes de ſtyle, qui me ſeront ſans doute échappées en grand nombre. Je ſuis Allemand, & j'écris en François.





AVERTISSEMENT.

L'Ouvrage de M. le Baron de Sind, que nous présentons au Public par une nouvelle Edition, a été imprimé à Bonn en 1762. Les fautes de cette impression, ainsi que les Planches mal exécutées, & la forme disproportionnée du Livre, ont engagé l'Auteur à le refondre, à le corriger, à l'augmenter & à le reproduire par une deuxieme Edition.

Le suffrage qui avoit été accordé à ce Livre, malgré ses défectuosités, & l'approbation qu'il a eue des Connoisseurs de l'Art Equestre & de celui d'Hippiatrique, nous font espérer un accueil favorable à cette troisieme Edition, à laquelle rien n'a été négligé pour la faire paroître dans toute sa perfection.

L'Auteur s'est contenté de ne parler dans la seconde Partie de cet Ouvrage, que des maladies les plus fréquentes & les plus pressantes. Il n'a rien dit des opérations

chirurgicales & des cures de longue haleine, pour ne pas en grossir le Livre, destiné à être facile à tout le monde, de le porter dans la poche & de le consulter dans les occasions.

Si d'ailleurs le Lecteur, curieux de s'instruire dans l'art vétérinaire, souhaite en acquérir une connoissance plus vaste, il pourra se la procurer dans un Ouvrage Allemand du même Auteur, où il n'a rien laissé à desirer sur toute l'étendue de cette partie. On se flatte de faire paroître bientôt la Traduction de cet Ouvrage en François.



TABLE

DES CHAPITRES ET DES ARTICLES.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table des Chapitres & des Articles.

INTRODUCTION



INTRODUCTION
A L'ART DU MANEGE
PRIS DANS SES VRAIS PRINCIPES.



ON a publié un grand nombre d'Ouvrages ſur l'art de monter à cheval. Chaque Auteur a donné ſon opinion comme la plus certaine; & les uns & les autres ont établi des principes ſi différents, qu'il n'en eſt réſulté que des embarras pour la théorie & des inconvénients dans la pratique.

Les anciens, prévenus la plupart contre les forces & la vivacité d'un cheval ſenſible, ne nous ont preſcrit que des regles violentes pour le dompter. Le peu de connoiſſance qu'ils avoient des talents de l'animal, & des moyens de le rendre ſouple & docile, a donné lieu à une infinité d'abus.

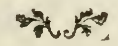
Une étude plus profonde des organes du

chéval & de leurs fonctions, a produit dans ces derniers temps d'heureuses découvertes sur la façon de le manier. Nous devons les principales à MM. le Comte de Paar & le Baron de Reguental à Vienne. Ces deux hommes célebres nous ont mis sur la voie, & leurs leçons ont débrouillé le cahos d'une multitude de regles données au hasard. La reconnoissance m'oblige à parler ici de ces grands hommes. Leurs talents pour l'exercice équestre ont été très-connus, & je dois à la bonté qu'ils ont eue de me communiquer leurs lumieres, les principes qui m'ont dirigé dans la pratique de cet art. L'Ouvrage que je donne aujourd'hui au Public, n'est proprement que le résultat de leurs leçons confirmées par une longue expérience.

Dans un Ouvrage que j'ai publié en Allemand, j'ai donné mon opinion sur la qualité des Etalons & des Juments que l'on doit employer dans les haras, pour en tirer de bons poulains & des chevaux propres à toute sorte d'usage. J'ai détaillé les devoirs & les fonctions de tous les Officiers & Domestiques qui servent dans l'écurie d'un Prince. Je me suis étendu sur la connoissance de toutes les parties extérieures du cheval, pour juger de la destination qu'on

peut en faire; & j'ai relevé divers abus introduits par une foule de jeunes gens, qui ont voulu se faire une méthode d'imagination, & opposée aux vrais principes.

Mon objet aujourd'hui est de montrer les voies les plus naturelles, les plus douces & les plus fines pour rendre le cheval souple & obéissant, & pour l'affermir dans la main; de maniere que dans tous les airs, son attention se trouve bornée au mouvement de la main seule. Je suppose qu'on a déja les notions générales de l'art de monter à cheval. Je renvoie pour toutes les autres connoissances aux Ecrivains qui en ont traité. C'est la sublimité de l'art que je veux dévoiler. Elle est connue de peu de gens. C'est le fruit de plus de quarante années d'observation que je présente aux Écuyers; & je me flatte que les plus habiles & les plus expérimentés, seront ceux qui sentiront plus vivement les avantages attachés à la simplicité de ma méthode.



CHAPITRE PREMIER.

De la belle assiette de l'homme à cheval.

LA premiere application du Cavalier doit être d'acquérir une belle assiette, &, comme il est ordinaire à tous les Arts, la perfection en ce genre consiste dans la position la plus simple & la plus naturelle.

L'homme qui est à cheval, doit s'asseoir juste dans le milieu de la selle, la ceinture en avant, les reins fermes & un peu pliés. La tête du Cavalier doit être droite & libre, en regardant entre les oreilles du cheval. Les épaules doivent être basses, libres, un peu renversées en arriere, les bras pliés aux coudes, joints au corps sans aucune contrainte, & tombant naturellement sur les hanches.

La vraie position des jambes est d'être placées sur la ligne du corps du Cavalier, & suivant la ligne droite du genou au talon. Le plat des cuisses doit être tourné contre le quartier de la selle, ensorte que les jambes soient près du cheval sans le toucher. Il faut que le talon soit un peu plus bas que la pointe du pied, & que les jarrets soient bien tendus.

Les mains doivent être placées directement l'une vis-à-vis de l'autre, deux doigts au-dessus du pommeau de la selle, & un peu détachées du ventre, avec les poings tant soit peu arrondis.

Cette position donnera l'assiette la plus belle & la plus parfaite; & on doit la garder dans tous les airs du manege.

Je renvoie le Lecteur aux instructions renfermées dans les divers éléments de Cavalerie qui ont parus, pour apprendre la façon de monter à cheval, de prendre les rênes en main & d'en faire l'usage nécessaire. Je n'ai parlé de l'assiette que parce que les Auteurs, peu d'accord entre eux, en ont publié des descriptions tout-à-fait différentes, & que plusieurs ont donné dans le faux, en ne s'attachant pas assez au naturel. On trouvera ici-bas l'observation à l'égard d'une dissertation sur l'assiette de l'homme à cheval, mise au jour nouvellement par un Auteur moderne; nous ne pouvons pas nous dispenser d'en communiquer notre opinion.

Obſervation ſur l'équitation, de M. du Paty de Clam.

LA pratique de l'équitation de M. du Paty de Clam paroît être préciſe & juſte, en ce qu'elle eſt fondée ſur de bons principes. M. de Clam doit avoir beaucoup étudié la poſition de l'homme à cheval, pour avoir tellement écrit ſur ce ſeul article, qu'il ſemble s'y être borné, & que (ce même article excepté,) ſon Livre ne renferme preſque plus rien d'eſſentiel à l'art de l'équitation.

Il eſt décidé que la bonne & vraie poſition de l'homme à cheval, non-ſeulement lui fournit à lui-même toutes ſortes d'avantages pour être hors de danger & pour ſentir ſous lui les mouvements du cheval, auxquels il peut ſubvenir par ſes aides, mais qu'elle procure auſſi à l'animal plus d'aiſance pour ſe déterminer à différents mouvements. Tout le diſcours de M. de Clam ſur la poſition de l'homme à cheval n'aboutit enfin qu'à une aſſiette libre & naturelle qui tient de la fermeté, de la tenue & de la bonne grace. Toutes ces qualités qui caractériſent la bonne & belle aſſiette, ne ſe communiquent aux éleves que par un placement de

leurs corps, tel que la ſituation d'un bel homme à cheval l'exige, & quoique contraint au commencement, devient ſucceſſivement naturel, libre & familier par l'habitude, & moyennant une application fréquente.

L'opinion de nos Écuyers ſur la vraie poſition de l'homme à cheval eſt beaucoup partagée, à la vérité; mais les connoiſſeurs préferent toujours l'aſſiette naturelle & belle à celle qui eſt gênée, ou qui n'a pour principe qu'une habitude ſans regle, propre à tous les Poſtillons.

Nous devons, ſans contredit, rendre juſtice à la théorie des François, & au raiſonnement élégant avec lequel ils développent l'art de monter à cheval; mais il s'en faut beaucoup qu'ils mettent eux-mêmes en exécution la préciſion & la juſteſſe des principes qu'ils vantent avec prodigalité : je n'ai garde de comprendre ſous cette expreſſion les grands hommes de cheval que la France a eus, & qu'elle a encore, & dont je ne prononcerai le nom qu'avec cette vénération que la poſtérité doit à leurs lumieres & à leurs talents.

M. de Clam dit à l'ouverture de ſon Livre, page 7. » Les Allemands, au moins

» aussi amateurs des chevaux que nous, les » dressent avec force & sans agrément; on » fait peu de cas de leur travail. « M. de Clam ignore sans doute les hommes de cheval signalés que l'Allemagne avoit en M. le Comte de Paar, M. de Reguental, le Prince de Dietrichstein, le Comte de Trautmannsdorff, M. d'Eisenberg, &c. dont les Eleves, quoiqu'en petit nombre, continuent encore de marcher sur les traces de ces excellents Maîtres, & de pousser, d'après leurs principes, l'art de l'équitation à un point qui n'est peut-être pas encore connu en France. Il seroit inutile de combattre l'opinion de M. de Clam sur cette partie, parce qu'il seroit difficile de le persuader d'une chose qu'il n'a pas vue, & contre laquelle le préjugé pour sa Nation l'a totalement captivé. Il y a sans doute des gens sans discernement, sans connoissance & sans principes en Allemagne comme en France & par-tout; & parce qu'ils ne regardent le cheval que comme une bête dont on doit tirer les mouvements par force, & non comme un individu sensible à la recherche, prompt à répondre, ami d'un traitement, raisonnable & ennemi des commandements rudes, incertains quelquefois, même opposés à la raison, il n'est pas éton-

nant que leur travail n'ait point d'agrément, & que l'on n'en fasse pas de cas ; & c'est probablement sur cette espece de gens que M. de Clam décide avec peu d'équité de tous les Écuyers Allemands.

M. de Clam, au reste, juge très-bien de l'accord de la main du Cavalier d'avec celui de ses jambes. Il n'est rien au monde qui rassure & qui détermine mieux le cheval à la souplesse, que l'exécution précise de cette observation ; & il seroit à desirer que tous les Écuyers l'étudiassent assidument avant d'en recommander la pratique. J'entends ici l'accord de la main avec les jambes, quant à l'instruction qu'on donne à un cheval dès le commencement, & avant qu'il connoisse le mouvement de la main seule ; car un cheval parfaitement dressé n'a plus besoin des aides des jambes ; & telle objection qu'on voulût me faire à cet égard, elle sera toujours désavouée par mes chevaux, qui certainement n'operent point de routine.

M. de Clam se borne enfin au galop & à la pirouette dans la description de son équitation. J'aurois desiré l'entendre parler sur différents mouvements à mésair & à tous relevés, ainsi que de terre-à-terre & sur les changements de ferme-à-ferme.

CHAPITRE SECOND.

Du Trot & du Pas.

JE commence par un cheval qui a l'âge convenable pour être monté. Je lui ſuppoſe aſſez d'intelligence pour qu'il n'y ait avec lui d'autre précaution à prendre, que d'éviter qu'il ne confonde les leçons qu'il doit recevoir.

Je lui donne pour premiere embouchure un bridon avec un caveçon plus ou moins mordant, ſelon que la ſenſibilité de ſon nez m'en fait connoître la néceſſité. Je me ſers du caveçon, contre la fauſſe opinion de ceux qui prétendent que ſon uſage rend la main rude & déplacée. J'ai dreſſé une quantité prodigieuſe de jeunes chevaux avec la bride ſeule ſans caveçon ; cependant l'expérience m'a fait connoître que l'uſage de ce dernier inſtrument n'eſt rien moins qu'à rejetter : je parlerai dans la ſuite des raiſons qui m'ont aſſuré de ſon effet.

Je ne dirai pas la même choſe de l'uſage de la martingale & de la plate-longe ; je les regarde l'une & l'autre comme une invention d'un embarras dérivé du peu de méthode pour empêcher le cheval de ſecouer la tête. Il

n'y a certainement que la main bonne qui affermit la tête du cheval ; & toutes les défenses qu'il fait de la tête, ne proviennent que d'une main mauvaise. Quant à la platelonge, quand on en use avec connoissance dans certains cas, oú les épaules du cheval ont besoin d'être assouplies, elle ne laisse pas d'être d'un grand secours ; mais elle doit être traitée avec jugement & avec prudence.

Après avoir ajusté mon cheval de la façon que je viens de dire, je le monte dans le manege sur un terrein égal, à l'aide du caveçon & du bridon que je tiens séparément & bien égaux dans ma main ; je lui fais décrire un quarré partagé réguliérement par sa piste : pour empêcher que le cheval ne s'arrête, je fais aller à côté de lui un homme avec la chambriere, qui en cas de besoin le fait avancer : un autre homme le tient aussi à la longe, quand la nécessité le demande, pour ne pas laisser échapper le cheval hors du terrein dans lequel je me suis proposé de me renfermer.

Mon soin principal est alors de placer insensiblement la tête du cheval, en n'y employant que beaucoup de douceur & de patience, & de lui faire connoître sa piste, qu'il doit suivre avec précision sans en sortir d'au-

cun côté. Je lui laiſſe l'entiere liberté de ſa marche & de ſes mouvements, pourvu qu'il ne coure point, & qu'il reſte ſur les lignes de ſon quarré. Je ne le contrains pas à d'autres ſoupleſſes & obéiſſances, ſi ce n'eſt à celle de porter la tête & le col dans une bonne poſition. Je continue pendant quelque temps cet exercice d'une main à l'autre, ſans changer de méthode. J'uſe de récompenſe pour toutes les marques d'obéiſſance que le cheval me donne : je le careſſe, je l'arrête de temps à autre, je deſcends & je le renvoie à l'écurie.

Les chevaux, quelque méchants qu'ils ſoient, aiment les careſſes : ils ſont naturellement attentifs à ce qu'on leur demande, & dès qu'ils comprennent la volonté du Cavalier, ils ſe portent ſans peine à lui obéir. Les Écuyers qui, par impatience ou par vivacité, châtient rudement un cheval à la moindre oppoſition qu'ils rencontrent dans ſes mouvements, commettent une imprudence qui tient de l'injuſtice. Il eſt rare que le cheval refuſe l'obéiſſance par un entêtement de malice ou de méchanceté. Pour l'ordinaire, ce n'eſt de ſa part que foibleſſe, ignorance ou défaut d'habitude. Un Ecuyer expérimenté fait aiſément cette différence, & réſerve la punition pour le cas où la déſobéiſſance vient

certainement de malice ou d'opiniâtreté. Alors il châtie rigoureusement le cheval, & le châtiment employé à propos, opere l'obéissance.

Lorsque mon cheval commence à avoir la tête bien placée, & à la porter du côté où je la tire par les rênes du caveçon & du bridon, lorsqu'il suit avec justesse les traces de sa piste sur le quarré ou sur le cercle que je lui fais décrire à droite & à gauche, je continue de le monter dans le manege, & de le mener dans les coins autant qu'il m'est possible. Je l'anime par le sifflement de la gaule pour le mettre au petit trot, sans le toucher de l'éperon, ni du gras de la jambe; à mesure qu'il incline à avancer, en l'animant de la langue & par le sifflement de la gaule, & en l'obligeant à tenir la tête & le col bien placés, il se trouve dans la nécessité de lever & de plier les bras & de suivre réguliérement de l'arriere main, de plier tant soit peu les hanches, de se délier de devant & de derriere, & de prendre la bonne position de son corps.

Il me faut peu de temps avec cette méthode pour assouplir mon cheval au trot, pour lui donner le mouvement delié, déterminé & étendu, & pour l'habituer à distri-

buer ſes pas avec égalité ſur le terrein, & à marquer les temps dans la meſure la plus exacte.

C'eſt certainement beaucoup obtenir pour le peu de temps que j'y emploie. Cependant je ne m'y ſuis jamais trompé, & mon objet a toujours été rempli, lorſque je me ſuis attaché à former d'abord les jeunes chevaux à la bonne poſition avec douceur & patience, & à les y exercer ſelon que je leur voyois de vigueur & d'haleine.

J'obſerve ſcrupuleuſement de ne pas mèner le cheval par une autre rêne que par celle du côté où il doit aller; & cela, dans tous les mouvements & dans tous les airs du manege ſans exception. Je ſuis d'une opinion tout-à-fait contraire à ceux qui prétendent que la rêne de dehors porte l'épaule en dedans, & détermine le cheval à aller de ce côté.

J'avois été de ce ſentiment, lorſque je ne connoiſſois pas encore l'eſpece d'intelligence dont le cheval eſt ſuſceptible, & l'ordre méchanique de ſes mouvements; mais depuis que la pratique m'a ouvert les ieux, je ne puis regarder que comme une grande erreur l'idée qu'on a que la rêne de dehors mene en dedans : elle le mene en dedans, à la vérité, mais ce n'eſt que par une fauſſe routine que

l'on fait prendre au cheval, lorsqu'on tire la rêne de dehors au-dessus du col, pour tourner en dedans; ce qui ne produit qu'un mouvement forcé & désagréable.

Pour mettre mon cheval à la perfection de son trot, je lui donne des reprises médiocres & réitérées; je lui continue la justesse & la fermeté de la tête en le chassant vigoureusement, & en même-temps en le retenant sur la mesure & la cadence; je lui fais faire des changements d'une main à l'autre; je l'arrête & je le tire deux ou trois pas en arriere.

Tous ceux qui prétendent assouplir & dénouer les chevaux par le trot sans leur préparer toutes les parties du corps à cette souplesse, en commençant par l'exacte position de la tête, ne font que les affoiblir & les énerver. Des chevaux ainsi dressés ne sauront jamais bien délier les épaules, ni se servir de leurs hanches; parce qu'il est certain, & j'en donnerai toutes les preuves qu'on voudra, que toutes les parties du corps du cheval s'accommodent à la position du col & de la tête. C'est parce que la plupart des chevaux n'accommodent pas le col & la tête à la position de leur corps, que le trot continué trop long-temps leur devient pernicieux, & les jette dans la lassitude & l'accablement. Au

contraire tout cheval dont la poſition du col & de la tête ſera bien affermie, prendra des forces, quoiqu'il ait trotté des années entieres.

Quand j'ai achevé ma leçon au trot, & après avoir fait reculer le cheval un ou deux pas, je le mene au mur ſur la ligne droite, pour lui donner de l'haleine : je le fais aller doucement en avant, en lui pliant la tête & le col, & en appuyant le genou en dedans, derriere ſon épaule. Cet exercice le prépare petit à petit à la leçon de l'épaule en dedans & la croupe au mur.

La rêne de dehors ne doit ſervir que pour ſoutenir la croupe, pour empêcher que le cheval ne diminue le cercle, pour l'arrêter & pour le faire reculer, & on doit uſer de cette méthode à une main comme à l'autre. De plus, il eſt important de faire enſorte que le cheval garde une parfaite union dans toutes les actions, dans tous les mouvements & dans tous les airs.

Pluſieurs Auteurs ont déployé vainement toute leur imagination, pour définir ce que l'on doit entendre par le mot d'union; & il eſt certain que beaucoup de gens qui ſe croient maîtres dans l'art équeſtre, ignorent la vraie ſignification de ce mot. Pour moi, voici l'idée que je m'en ſuis faite. L'union n'eſt

n'eſt autre choſe que l'art de donner aux mouvements du cheval un enſemble où toutes les parties de ſon corps paroiſſent dans le plus haut dégré de beauté que la nature lui a donné.

Le Cavalier doit donc s'appliquer ſans relâche à maintenir ſon cheval dans une bonne union. Il doit l'animer, lorſqu'il remarque qu'il ſe ralentit ; & ſi les aides de la langue & de la gaule n'y font pas aſſez d'effet, il eſt néceſſaire d'appliquer une pointe de l'éperon pour réveiller le cheval, & pour lui faire ſentir ſa faute par le châtiment. Je n'aime point à uſer de l'éperon ; mais je n'ai garde de l'épargner lorſque le cheval le mérite. Mon aſſiette immobile & ma main diſcrete le radouciſſent enſuite ; il devient attentif, ſenſible & obéiſſant.

Il y a des chevaux qui ſe défendent, & que le châtiment paroît aigrir. Si cette réſiſtance vient d'un naturel courageux, fier & délicat, je n'en ſuis pas embarraſſé. Mais ſi j'obſerve que le cheval eſt timide ou colere, inſenſible ou indolent, je crois que le ſeul parti qu'il y ait à prendre, c'eſt de le renvoyer à ceux qui ont fait des volumes pour enſeigner les moyens de corriger ces ſortes de roſſes.

La perfection de mon trot ſe manifeſtant

par les qualités qui caractérisent l'accomplissement du trot, alors je commence d'emboucher mon cheval avec un mors, que je fais ajuster à la structure de sa bouche, suivant les regles qu'on trouvera détaillées à la fin de la premiere partie de cet Ouvrage. Je choisis un mors qui ne surcharge point une partie plus que l'autre, qui ne gêne point le cheval dans le commencement qu'on lui fait essayer la bride, qui puisse devenir agréable dans sa bouche, & la lui conserver fraîche & écumante. Cela dépend beaucoup de l'effet des branches réglées sur l'observation des parties du corps du cheval, dont l'avant-main est l'objet principal à considérer, pour conserver la force & la liberté de la croupe.

Dès que le cheval est ainsi bridé, je lui adapte la gourmette, de maniere qu'elle se couche précisément dans le pli de la barbe. Je la veux souple, légere & plate, pour qu'elle n'offense, ou ne surcharge pas la barbe, comme font certaines gourmettes de la grosseur d'une chaîne à puits. Je continue l'usage du caveçon, à l'aide duquel je donne à mon cheval la connoissance de l'effet de son mors, dont je lui donne le juste appui, & de cette sorte je le rends obéissant au mouvement de la main.

Je monte mon cheval au pas raccourci le long de la muraille ou de la barriere. Je lui fais ſentir la rêne droite de la bride, en lui appuyant le genou de dedans pour lui plier l'épaule. J'entre dans les coins, & par les mêmes moyens je les lui fais ouvrir réguliérement. Je l'oblige à embraſſer juſtement le terrein, pour en ſortir avec la même préciſion. Quand mon cheval n'obéit pas promptement au mouvement de la bride, ce qui arrive aſſez ſouvent dans les commencements, je l'aide avec la rêne du caveçon, de peur d'offenſer les barres & de leur faire perdre le ſentiment. Je tourne mon cheval d'une main à l'autre, en obſervant ſoigneuſement la belle & parfaite union; je lui réitere ſon trot; je l'arrête; je le recule quelques pas; je le fais avancer & je le careſſe.

Le cheval apprend à connoître le mouvement des rênes & à obéir à celle qui le mene. J'ai déja dit qu'on ne doit jamais uſer de la rêne de dehors pour conduire en dedans: je n'ignore pas la regle contraire & preſque générale dans les maneges; mais il en réſulte deux défauts eſſentiels. Le premier eſt le faux pli du cheval, lorſqu'il doit aller la tête au mur, & qu'il y eſt mené par la rêne de dehors, ce qui détruit entiérement l'union. Le

ſecond eſt, que le Cavalier ne peut pas de cette façon faire aller le cheval de côté ſans lui appuyer la jambe ; ce qui dérange la belle aſſiette. En un mot, le Cavalier & le cheval perdent par cette méthode l'agrément de l'attitude & la nobleſſe du mouvement.

On prétend que la leçon exécutée conformément à la regle générale, prend à juſte titre le nom de fuir le talon ; mais je n'en ſuis pas d'accord ; car je ſoutiens que le cheval doit être mené de côté, au pas, au trot, au galop & ſur tous les airs, ſans qu'on remarque le moindre mouvement de la part du Cavalier. Il faut que le cheval opere ſous lui dans la parfaite union & en pleine liberté, comme s'il faiſoit ſon manege de lui-même.

C'eſt là, ſans contredit, le chef-d'œuvre de l'art. Je l'ai vu exécuter de cette ſorte par le Comte de Paar & le Baron de Reguental. Ils n'avoient pas d'autres principes pour dreſſer leurs chevaux à ce dégré de perfection, que d'employer les rênes du côté où le cheval devoit aller. Cette maniere fait que les chevaux ſe déterminent aiſément de tout côté, & la rêne de dehors n'a d'autre fonction que de ſoutenir la croupe : au lieu que les chevaux dreſſés en dedans par la rêne de dehors, & de côté par l'appui du talon, ou du

moins par l'extenſion de la jambe ſur l'étrier, quelque ſenſibles qu'ils ſoient, changent toujours leur poſition ſur le mouvement de la rêne de dehors, & le Cavalier ne peut que déranger plus ou moins ſon aſſiette.

Je reviens à la continuation du pas raccourci que je fais exercer à mon cheval. Je l'affermis dans ce qu'on appelle entrer dans les coins, prendre le bon appui ſur ſon mors, & obéir aux rênes de la bride. Je lui donne enſuite des changements au travers du manege d'un mur à l'autre, en le menant par la rêne de dedans, qui lui plie le col & la tête; & en appuyant le genou du dedans, ce qui le fait avancer, & lui plie l'épaule. Je retiens la rêne de dehors pour lui contraindre la croupe & pour le faire aller de côté: & voilà mon cheval qui exécute pour la premiere fois la leçon qu'on appelle fuir le talon, ſans que je l'aie touché d'aucun mouvement de la jambe.

Telle eſt ma méthode. L'expoſé ſincere que je viens d'en faire, ſuffit pour perſuader ſa bonté à tout homme qui a quelque connoiſſance de l'art. Je la garantis infaillible à l'égard de toute eſpece de chevaux, qui s'y aſſoupliſſent ſans réſiſtance. J'avoue que dans les commencements ils ne ſont pas tous éga-

lement prompts à exécuter cette leçon avec facilité : il y en a qui balancent à se résoudre d'obéir; mais alors je ne leur laisse pas le temps de la réflexion : je leur appuie subitement une petite pointe d'éperon du côté opposé où ils doivent aller, & pour peu que cette correction soit répétée, ils sont bientôt au fait de ce qui leur est demandé par les rênes, & ils obéissent sans hésiter.

J'avertis que toutes les opérations de cette nature requierent une assiette ferme & immobile, pour ne pas donner un faux mouvement au cheval. Le dérangement de l'assiette semble indiquer au cheval quelque commandement du Cavalier; il ne peut donc que le dérouter, ou du moins le jetter dans l'incertitude.

Ma méthode pour instruire les chevaux les rend obéissants & attentifs à un tel point, qu'ils n'ont point d'autre objet dans l'idée, que de remarquer les aides & les mouvements qu'on leur donne; & dès qu'ils les apperçoivent, ils exécutent ce qu'on leur prescrit avec la derniere exactitude. On voit des chevaux, après avoir achevé quelques reprises à la satisfaction du Cavalier, qui les récompense de leur obéissance par quelques caresses, recommencer d'eux-mêmes la leçon

qu'ils viennent de finir. Ils paroiſſent prendre tant de gout au plaiſir d'avoir réuſſi, qu'on eſt obligé de changer de leçon, & de les ramener ſur les inſtructions précédentes, pour empêcher qu'ils ne travaillent de routine, & pour les contenir dans l'obéiſſance ponctuelle qui exige qu'ils ſe bornent à la ſeule action qui leur eſt demandée par le mouvement des rênes & des jarrets.

Lorſque le cheval eſt ſuffiſamment affermi dans l'attention, dans l'obéiſſance & dans la ſoupleſſe; lorſqu'il a pris un appui ſur le mors, & qu'il connoît les rênes & les jarrets, je le mets au galop le long du mur d'une main à l'autre ſans changement; mais je l'arrête à chaque côté pour le reculer quelques pas, & je le mene au pas au travers du manege de l'autre côté, pour y prendre le galop à gauche.

En galopant ainſi le cheval avant que de le mettre à l'attitude de l'épaule en dedans; mon intention n'eſt pas de lui donner l'action du véritable galop: je ne mets cette action en pratique, que lorſque mon cheval eſt aſſoupli & délié des épaules & des hanches. Mais l'expérience de quelques chevaux qu'on avoit arrêtés long-temps dans l'aſſoupliſſement des épaules & des hanches, ſans les

avoir galopés dans les intervalles, m'a appris que ces ſortes de chevaux ſe prêtent au galop très-difficilement, à moins qu'ils ne ſoient rudement chaſſés. La raiſon en eſt bien ſimple; car le grand mouvement des épaules & des bras qu'ils acquierent par *l'épaule en dedans* & par *fuir le talon*, leur ôte toute diſpoſition au galop, qui de ſa nature eſt une action libre & légere; & il n'eſt pas extraordinaire que le cheval témoigne de l'averſion pour un mouvement oppoſé à celui dont il a contracté l'habitude. Ainſi l'opinion de ceux qui prétendent que le cheval dénote l'accompliſſement des qualités de ſon trot par l'aiſance avec laquelle il ſe prête au galop, eſt fauſſe & contraire à l'expérience. Nous voyons tous les jours que les chevaux d'un mouvement léger aiment mieux galoper que trotter, & que ceux qui ont l'action naturellement relevée, n'aiment point du tout le galop.

Je me ſuis toujours bien trouvé d'entremêler le galop avec le trot & le pas, ſans cependant contraindre le cheval à des actions ſupérieures à ce qu'exige la gradation de ſon école. L'animal en eſt devenu plus léger, & j'ai trouvé dans cet exercice les occaſions les plus favorables de lui donner le bon appui,

par des demi-arrêts qui venoient de temps en temps fort à propos.

Je finirai ce Chapitre par une obſervation au ſujet des chevaux de chaſſe & de campagne. Ces chevaux, pour être bien à la main, & pour devenir ſouples aux uſages qu'on en demande, ſoit au galop, ſoit à d'autres allures commodes, doivent être exercés préciſément en conformité des regles que je viens de tracer. Je veux dire qu'ils doivent être montés dans le manege au trot, au pas & au galop. Il faut dans les commencements les dreſſer à l'aide du caveçon & du bridon, afin de leur placer le col & la tête; & dès qu'ils ſont ajuſtés au trot, on doit les pourvoir d'un mors convenable à la ſtructure de leur bouche, dont les branches ſeront réglées ſur la proportion des autres parties du corps. Enſuite on continuera de les monter avec la bride ſans caveçon: pour leur donner le bon appui, on leur pliera les épaules, pour ouvrir réguliérement les coins & pour s'y aſſeoir ſur les hanches, autant que la néceſſité le demande. On les menera au travers du manege ſur une ligne oblique d'un mur à l'autre, & toujours par la rêne du côté où le cheval doit aller. On les mettra au galop en leur donnant de temps en temps des demi-

arrêts, ſelon la qualité de leur appui. On ſuivra en un mot tout ce que je viens de preſcrire, comme s'il étoit queſtion de chevaux deſtinés au manege.

Quand un cheval de chaſſe ſera bien affermi dans toutes les leçons précédentes, vous le monterez alors en pleine campagne & vous lui donnerez le pas allongé, en le menant par des chemins raboteux & inégaux, afin de mieux aſſurer ſa marche.

Vous trouverez une grande différence entre un cheval qui aura reçu les bons principes au manege, & celui qui n'aura pas eu cette inſtruction. Tous les deux ſeront chevaux de chaſſe & de campagne. Mais le premier conſervera ſes jambes, & uſera de ſa ſoupleſſe dans les occaſions pour la ſûreté du Cavalier, tandis que le ſecond manquera d'obéiſſance, d'adreſſe & de force dans les occurrences; non pas ſimplement parce qu'il n'a pas été dreſſé dans le manege; car le lieu n'a aucune influence ſur l'adreſſe & la bonté de l'animal; mais parce que faute de leçon, il n'aura pas acquis les qualités qui font le mérite du cheval.

Quant à l'exercice du feu, du tambour & de toute eſpece de bruit, il ne faut que de la patience, & ſavoir faire connoître au cheval

ce que l'on desire, sans le brusquer & sans le presser; avec cette douceur, on en obtient tout ce qu'on veut.

CHAPITRE TROISIEME.

De l'épaule en dedans & de la croupe au mur.

MOnsieur de la Guériniere a pensé très-juste, lorsqu'il a dit que l'action de la tête en dedans & la croupe en dehors est un exercice de plus pernicieux aux chevaux. Cependant tout le monde en use, parce que tout le monde ignore le mauvais effet de cette leçon. On se persuade qu'elle assouplit les épaules & qu'elle les rend libres; & on ne prend pas garde que les épaules sont extrêmement contraintes par la croupe, qui embrasse le dehors du cercle, & qui par cette position charge les épaules de tout le poids du corps.

C'est vraiment au grand préjudice des chevaux qu'on a établi l'opinion, que cette façon de les faire tourner à l'entour du pilier la tête en dedans & la croupe en dehors, les contraint à l'obéissance, & les empêche de résister à la volonté du Cavalier. Il est certain qu'un cheval, quelque méchant qu'il

ſoit, n'a dans cette attitude, ni le temps, ni le pouvoir de ſe défendre; & voilà pourquoi les ignorants tiennent fortement à cette leçon, & la regardent comme le point principal de leur habileté.

Si l'on connoiſſoit la vraie méchanique des mouvements du cheval, on verroit que lorſqu'il tourne ſur un cercle la tête vers le centre, les épaules décrivent une très-petite circonférence, & les hanches en embraſſent une très-grande. Ces dernieres ont une liberté qui contraint les épaules de tout ce que le corps de l'animal a de poids & de force; & delà il arrive que le cheval eſt uſé des épaules, avant que le Cavalier ait le plaiſir de le voir dreſſé. » La ſoupleſſe des épaules, dit M. de la Gué» riniere, conſiſte dans le libre paſſage des » jambes de devant l'une par-deſſus l'autre. « Pour acquérir cette liberté, il s'agit de mettre le cheval dans une poſture où il ſoit obligé de faire à chaque mouvement ce paſſage des jambes, & c'eſt ce qu'il exécute parfaitement dans la leçon qu'on appelle l'épaule en dedans.

L'épaule en dedans eſt ma leçon favorite, & je n'en connois point de meilleure, pour aſſouplir le devant & le derriere du cheval. Je le prends ſur la ligne droite le long de la

muraille, & je lui porte la tête & le col vers le centre du manege par la rêne de dedans. Je lui plie les épaules du même côté par l'appui de mon genou de dedans. Je lui fais sentir la rêne de dehors, afin qu'il ne s'appuie pas de la croupe à la muraille. Dès que j'entre dans le coin, où le cheval se trouve la tête vis-à-vis de la croupe, je l'appelle de la langue, & il s'assied tellement sur les hanches, que la queue traîne par terre : je change ensuite d'un mur à l'autre sur une ligne oblique au travers du manege, toujours par la rêne de dedans, & l'épaule avec le col & la tête pliés du même côté. Je lui retiens un peu la rêne de dehors, pour accompagner son devant avec la croupe. Je l'appelle de la langue, & alors mon cheval fait l'action la plus charmante, qu'on appelle *fuir le talon* d'un mur à l'autre; il la fait dans la plus belle union, & assis sur ses hanches la queue par terre.

On croira peut-être que dans cette manœuvre de guider par une rêne & de retenir par l'autre, je sépare les rênes & que j'en prends une dans chaque main. Point du tout. Je tiens les rênes ensemble dans la main gauche, comme c'est la coutume générale. Je porte les doigts en bas vers le ventre pour

raccourcir la rêne droite ; & pour retenir la rêne gauche, je ne fais que tourner tant ſoit peu le pouce en haut. Le cheval diſtingue à merveille ce mouvement. Si je veux aller à gauche, je porte ma main les doigts vis-à-vis de mon ventre, & le petit doigt en montant, c'eſt ce qui raccourcit la rêne gauche : & pour retenir la rêne droite, je fais deſcendre le petit doigt un peu vers le pommeau de la ſelle. Ainſi le cheval fait tout ce que je lui demande, ſans que les ſpectateurs puiſſent jamais s'appercevoir de mes commandements.

L'eſſentiel à obſerver dans cette leçon, c'eſt que le Cavalier doit mener ſon cheval exactement le long de la muraille les jambes de devant vers le centre du manege à la diſtance d'un pied & demi du mur, & les hanches ſur la ligne de la muraille. Il doit faire attention à bien ſerrer les genoux & à bien plier les épaules du cheval, afin qu'il croiſe bien les jambes l'une par-deſſus l'autre, qu'il avance toujours & qu'il ſoit ſur ſes hanches.

La main au reſte dépend du jugement du Cavalier. Quoiqu'on ait fait beaucoup de diſſertations ſur la bonne & la mauvaiſe main, nous n'en avons aucune définition exacte. La ſenſibilité des bouches eſt auſſi dif-

férente que l'humeur & la forme des chevaux eſt inégale; & je penſe qu'on ne peut rencontrer la préciſion de la main, que dans le bon jugement du Cavalier.

Dès que je ſens mon cheval aſſez ferme de l'épaule en dedans ſur la ligne droite le long de la muraille, à droite & à gauche, je le mene ſur un cercle proportionné à ſa force & à ſa ſoupleſſe; je lui fais décrire ce cercle par deux piſtes l'épaule en dedans, en lui donnant des changements réitérés d'une main à l'autre au travers du cercle; je lui mets enſuite la tête au mur, & je le fais marcher auſſi en croiſant les jambes de devant & derriere l'une ſur l'autre, ſur les quatre lignes droites qui forment le quarré du manege.

Lorſque mon cheval a atteint la juſteſſe de ce mouvement, & qu'il l'exécute dans une belle union, c'eſt-à-dire, dans une poſition parfaite des parties de ſon corps, je le remene ſur le cercle la tête en dehors. Je lui en fais parcourir la circonférence à demi-croupe avec des changements au travers du cercle. Je continue ce mouvement à gauche. Je change de main, j'arrête & je recule mon cheval, & alors il eſt en état d'aller en arriere, comme il va en avant.

Les perſonnes qui ont la connoiſſance du

manege, comprendront aisément que le mouvement par lequel le cheval faisant deux pistes sur le cercle, le traverse la tête en dehors & la croupe vers le centre en mettant les pieds de derriere à niveau de ceux du devant, que ce mouvement, dis-je, est différent de celui par lequel le cheval chemine les pieds de devant sur le cercle, & la croupe obliquement deux pieds & demi en dedans du cercle, ce que j'appelle à demi-croupe. Je fais exécuter ce dernier mouvement aux chevaux qui ne sont pas encore assez souples pour leur porter successivement les pieds de derriere vis-à-vis de ceux de devant.

On a vu dans le Chapitre précédent que je commençois à galoper mon cheval avant que de lui mettre l'épaule en dedans, & cela dans la vue de lui donner de la légéreté, & de l'accoutumer peu à peu à ce mouvement, afin qu'il s'y prête sans difficulté lorsqu'on le lui demande. Je suis ici le même principe; & lorsque je sens que mon cheval est assez bien à la main, dans sa position sur le cercle la tête en dehors & à demi-croupe, je lui en fais exécuter un ou deux tours: je passe au travers du cercle au pas; je réitere la même exécution à gauche, ensuite je le mene sur les

les quatre lignes du quarré ; j'exerce l'épaule en dedans & les pieds de derriere fur la ligne droite, en galopant à l'entour du manege ; je change de main large à droite jufqu'au mur ; j'y entame le galop à gauche ; & au bout du tour je rechange de main large à gauche en ferrant le cheval au mur ; j'y reprends le galop à droite ; j'arrête, je recule & je defcends.

Je ne puis au fujet de mes aides rien ajouter à ce que j'en ai dit dans le Chapitre précédent. Ma méthode n'en admet pas d'autres que les rênes employées du côté où je veux aller, les genoux pour plier les épaules & les jarrets pour animer le cheval. Dans les commencements, lorfque le cheval ne connoît pas encore ces aides, je l'inftruis des mouvements des rênes de la bride par le caveçon ; je lui fais connoître les aides du genou par le gras de la jambe, & ceux des jarrets par un mouvement de la jambe qui annonce l'éperon. Il faut même de temps en temps que la pointe de l'éperon fuive pour animer le cheval, & afin qu'il en acquiere le fentiment. Mais lorfque le cheval eft réduit à l'obéiffance, je n'ufe de l'éperon que dans le cas de néceffité, qui fe préfente rarement.

Le galop que le cheval doit exécuter fur

la ligne du cercle ou fur celle du quarré, uni des épaules & des hanches, eſt une action agréable & brillante, lorſque le cheval ſe tient dans ſa vraie poſition ſans écarter les pieds de derriere l'un de l'autre, étant bien aſſis ſur ſes hanches, & ſuivant avec diligence des pieds de derriere dans une attitude ferme & bien cadencée. On appelle ce mouvement le galop raccourci, & c'eſt le plus beau de tous les galops.

Il y a des chevaux qui dans cette allure portent l'un des pieds de derriere trop écarté de l'autre; mais ce défaut ne vient pas de ce qu'on les a galopés avant que de les dreſſer à l'épaule en dedans. Ce ſont les rênes de dehors employées pour faire aller l'épaule en dedans, qui occaſionnent cette irrégularité: les rênes de dehors contraignent la croupe, & empêchent qu'elle ne ſuive exactement la ligne droite. Le Cavalier s'efforce en vain d'y remédier par l'aide de ſa jambe en dedans, pour ſoutenir la croupe ſur la ligne; il a beau faire, le cheval étant forcé de garder la ligne, ſe trouve dans la néceſſité d'écarter les jambes de derriere, afin de prendre un terrein ſuffiſant qui lui donne la facilité de chaſſer ſon devant.

J'ai pratiqué l'une & l'autre de ces métho-

des; mais l'expérience m'a prouvé que celle que j'ai adoptée, eſt inconteſtablement la meilleure, parce que le ſuccès en eſt infaillible. Elle paroît difficile à ceux qui n'en ont pas l'habitude; cependant il eſt très-aiſé de s'y faire, & elle eſt la ſeule qui donne la beauté & la perfection à l'attitude du Cavalier & du cheval.

Le Duc de Neucaſtel avoit certainement de grandes connoiſſances ſur l'art de monter à cheval; mais il ignoroit le mauvais effet de la rêne en dehors, qui, ſelon ſes principes, doit déterminer le cheval à ſe porter en dedans. Il fait mention du galop ſur la ligne droite uni d'épaules & de hanches, & il dit que le ſecret de faire aller le cheval les jambes de derriere bien jointes, de maniere que celle de dedans ne s'écarte pas de celle de dehors, n'eſt pas de peu de conſéquence, & qu'on doit le compter au nombre des plus grandes difficultés de l'art.

Je reſpecte infiniment les talents de Monſieur de Neucaſtel: c'eſt lui qui a tiré les éléments de l'art de monter à cheval de leur cahos, & ce ſervice mérite toute notre reconnoiſſance; mais je me permettrai de dire que, puiſque d'après ſes principes généralement adoptés par les Auteurs, la rêne de

dehors doit tantôt mener le cheval en dedans, & tantôt le tourner en dehors, je ne ſaurois me perſuader que le cheval puiſſe diſcerner le différent commandement d'une rêne dans un même mouvement. Je ſoutiens que dans ce cas le cheval ne ſauroit avoir un appui aſſuré ſur ſon mors, parce que c'eſt la rêne fortement appuyée ſur le col qui le fait tourner; au lieu que la rêne de dedans délicatement raccourcie devroit faire cette fonction. Cet abus eſt ſuivi d'un autre; c'eſt qu'on aſſujettit la bouche du cheval à la ſtructure du mors, au lieu d'ajuſter le mors à la configuration de la bouche. Je diſcuterai la choſe plus particuliérement dans le traité de l'embouchure. L'occaſion que j'ai eu de parler de l'aide de rênes, m'a entraîné dans cette digreſſion.

Avant que de commencer le galop à deux piſtes, je remene mon cheval ſur le cercle, la tête en dehors & la croupe vis-à-vis du devant. Je le promene ainſi à droite & à gauche, avec les changements ſur la ligne tranſverſale qui coupe le cercle. Je renverſe mon cheval la tête en dedans & la croupe ſur le cercle, de maniere que la croupe en décrive la circonférence, & que les épaules près du centre tournent autour par un cer-

cle très-étroit : dans cette poſition les épaules ſont contraintes ; les hanches au contraire doivent tourner avec beaucoup de liberté. C'eſt ce qui m'oblige de retenir mon cheval & de le pouſſer en même-temps, afin de lui faire plier les hanches, & de donner aux épaules quelque liberté. Je change de main comme dans toutes les autres leçons ; & dès que le cheval obéit à tout ce que je lui demande dans cette attitude, je le conduis ſur la ligne droite des quatre coins. Je l'opere la tête au mur & enſuite la croupe au mur, alternativement d'une main à l'autre, ſelon que le cheval ſe trouve d'humeur à exécuter la leçon ; je change de main large des deux côtés, & je finis par-là l'exercice de l'épaule en dedans & de la croupe au mur.

Réſumons les caracteres de ce mouvement & les bons effets qui en réſultent. Il eſt certain que le cheval doit être plié de la tête, du col & de l'épaule dans la volte. Il doit porter la croupe vis-à vis de la tête, ce qui l'oblige à plier auſſi les reins & l'épine du dos. Il doit porter la tête ſelon une ligne perpendiculaire depuis le haut du front juſqu'au bout du nez. Il doit bien lever & plier les bras. Il doit trouſſer les jambes de devant

& chasser les hanches sous le ventre pour être bien assis. La queue doit s'éloigner tant soit peu de la croupe, elle doit être immobile, flottante & traînante jusqu'à terre. L'effet de cette position du cheval sera d'assouplir ses épaules & ses hanches, & qu'il croisera les jambes de devant & de derriere l'une par-dessus l'autre avec aisance & liberté.

C'est au jugement de l'Ecuyer de déterminer le plus ou le moins que le cheval doit être plié & contraint, proportionnellement à la structure & à la force de l'animal, & relativement à l'air qu'il se propose d'exécuter. Il observera de tenir son cheval dans une position qui lui laisse de la liberté pour embrasser ses voltes. J'en traiterai plus au long dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE QUATRIEME.

De la Galopade, des Voltes, des demi-Voltes & des Passades.

ON doit convenir que généralement dans toutes les actions où la croupe doit accompagner les épaules, celles-ci doivent toujours devancer la croupe, parce que si la croupe alloit de niveau avec les épaules, le

cheval n'auroit pas la liberté de passer les jambes de devant ainsi que celles de derriere l'une par-dessus : il se croiseroit ; un pied marcheroit sur l'autre ; en un mot il seroit désuni, & hors d'état de produire une belle action.

Mon cheval vient d'être instruit de l'épaule en dedans & la croupe au mur. Il m'a satisfait dans le mouvement que je lui ai fait exécuter sur le cercle la tête en dehors, & sur la ligne droite la tête au mur. Il a obéi aux changements larges d'une main à l'autre, en les formant avec précision & justesse. Il a opéré exactement sur la volte renversée par les quatre coins. Il a gardé sa belle union dans tous ces mouvements à l'aide d'un appui agréable & attentif. Présentement il me propose de lui-même de le mettre au galop de deux pistes sur la volte.

Je le mene sur une volte au passage dans le milieu du manege. J'examine sa souplesse, & l'aisance qu'il a pour prendre de lui-même ce galop raccourci. Je l'essaie, s'il l'entame avec diligence & les hanches coulées ; je lui fais arrondir avec les épaules les coins du grand quarré, en faisant marcher ses épaules avant la croupe. J'observe si par le mouvement des pieds de derriere il marque au-

tant de temps que par celui des pieds de devant; parce que c'eſt ce qui donne la perfection à l'attitude pour embraſſer juſtement les coins du petit quarré par les pieds de derriere.

La juſteſſe de toutes ces opérations ſur les voltes & demi-voltes dépend de la main & des jarrets de l'homme. Le cheval le plus ſouple, le plus adroit & le plus obéiſſant, quand il travaille ſur les voltes d'une main à l'autre, a beſoin d'être maintenu dans la docilité de n'obéir qu'à la main & aux jarrets, pour ne pas agir de ſa propre volonté & par routine. Si on leur fait prendre la bonne habitude, les chevaux deviennent attentifs au mouvement de ces deux parties principales plus qu'on ne ſauroit croire. Ils ne ſont pas toujours de même humeur, & ne ſe prêtent pas toujours à la volonté du Cavalier avec le même agrément. Ils s'y oppoſent quelquefois; ils tâchent de le prévenir, de rétrécir ou d'élargir les voltes, de fauſſer les demi-voltes, de s'abandonner, de traîner les hanches & de commettre toutes ſortes d'irrégularités, dont le nombre eſt infini. Le Cavalier doit y remédier par les aides ou par les châtiments établis à cet effet; & c'eſt à lui de corriger l'animal à proportion de ſa faute.

Mes chevaux ne ſont pas exempts de ces vices; ils aimeroient bien à s'y livrer de temps en temps, & ſur-tout lorſqu'ils ſont montés par quelque étranger à qui ma méthode n'eſt pas familiere. Quant à moi, il eſt bien rare que ceux qui n'ont eu d'autre leçon que de ma main, me témoignent quelque réſiſtance; ils reçoivent mes commandements avec tant de bonne volonté, qu'ils obéiſſent aux genoux & aux jarrets de la maniere la plus ponctuelle.

J'ai été ſurpris moi-même bien des fois de les voir ſe ſoumettre à mes inſtructions & à mes corrections avec la plus grande tranquillité, tandis qu'avant qu'ils euſſent reçu mes leçons, je les avois connu pour auſſi méchants qu'un cheval puiſſe l'être.

Il eſt inutile que j'entre dans une deſcription détaillée des voltes & demi-voltes, du procédé dont on doit uſer, de divers changements de main & de la maniere de doubler les voltes. M. de la Guériniere nous en a dit aſſez ſur ce ſujet; & ceux qui ne ſont pas au fait de la choſe, peuvent le conſulter. Le Lecteur ne doit attendre ici de moi que les éclairciſſements ſur ce que ma méthode a de particulier.

Je commence par une volte médiocre,

que je fais décrire par une galopade à deux pistes, en changeant de main large & en fermant justement la volte. Je m'y prends de même à gauche en faisant un ou deux tours, & en rechangeant de main large jusqu'à la ligne extérieure de la volte. Je continue de galoper sur la volte, en faisant dans chaque coin une petite volte d'un seul tour. Lorsque j'ai achevé ce tour, je change de main par une demi-volte en dedans; j'agis de même de l'autre main. Je reviens à droite, & je redouble la petite volte au coin par un changement d'une demi-volte en dehors, d'une main comme à l'autre, & pour finir la reprise, je rechange à main droite & j'arrête.

Lorsque mon cheval a pris la bonne habitude de ces mouvements, je lui fais décrire toutes sortes de figures : je diminue successivement la course du cercle comme par une ligne spirale jusqu'au centre; (1) delà je me porte à la circonférence du cercle par un changement à gauche entre le centre & cette circonférence. Je reviens vers le centre sur les mêmes traces que la premiere fois, & par un changement à droite je retourne à la circonférence.

(1) Planche I, Fig. A.

J'appelle ce mouvement la volte en eſcargot. J'imite un 8 de chiffre, en changeant ſur la ligne par une demi-volte en dehors ou en dedans, (1) ou bien je fais un doublement de voltes, qui ſe ſuivent l'une dans l'autre pour former la figure ci-jointe. (2) En maniant mon cheval de cette façon, mon objet eſt de le rendre attentif à la main & obéiſſant aux jarrets. Je continue de temps en temps cet exercice, tantôt à deux piſtes & tantôt l'épaule & la hanche en égalité, de ſorte que le cheval galope avec les quatre pieds ſur la même ligne : ce qui ne laiſſe pas de l'arrondir, pour avoir la tête, le col & l'épine du dos pliés dans la volte. Je viens à bout de le rendre par-là ſi aſſuré, ſi adroit & ſi ſouple, que déſormais pour les actions de cette nature, il fera tout ce que je lui demanderai.

Je lui donne enſuite une galopade bien raccourcie, diligente des jambes de devant, & coulée des hanches ſur une ligne droite dans le milieu du manege. C'eſt alors que je pouſſe l'épreuve auſſi loin qu'elle peut aller. Après qu'il a fait ſix ou ſept pas avec ordre

(1) Fig. B.
(2) Fig. C.

& justesse, je change la main pour le faire galoper à gauche sur la même ligne, sans s'en écarter de la distance d'un pouce. Je le remets à droite & ensuite à gauche, & moyennant ces changements alternatifs, après tous les six pas qu'il aura faits sur un pied, je fournis la longueur de la ligne jusqu'au bout. Là je lui donne le changement d'une demi-volte à deux pistes pour le remettre sur la ligne droite; je répete le même exercice jusqu'à l'autre bout, ou je finis par le changement de la demi-volte à droite jusqu'à la ligne. Si je reconnois que mon cheval s'est acquitté de cette reprise avec une action libre, unie, bien cadencée & selon mes desirs, je le caresse & je le renvoie.

Le plus beau de cette leçon, est de voir opérer le cheval sans qu'on remarque aucun aide & aucun mouvement de la part du Cavalier, qui, conservant toujours sa belle assiette, laisse flotter les rênes de temps en temps; de maniere qu'on diroit que le cheval manœuvre de lui-même, & qu'il observe la justesse des changements & des demivoltes, sans y être dirigé par le Cavalier.

Je ne doute pas que la plupart des hommes de cheval, en lisant cet article, ne soupçonnent qu'il y a de la charlatanerie dans

mon fait, & que l'exécution ne sauroit répondre à une théorie si séduisante. Ils ont pu voir en effet, & je m'en suis convaincu moi-même par plusieurs expériences, que beaucoup d'Auteurs qui ont écrit savamment sur l'art de monter à cheval, en ont donné des leçons brillantes, que la pratique n'a jamais justifiées.

Je n'ai garde de prononcer sur la capacité des autres; mais je suis en état de donner des preuves oculaires de ma méthode. Mes chevaux, & entre autres un soupe-de-lait, nommé *le Poupon*, & un autre isabelle doré à crins noirs, nommé *le Diligent*, confirmeront ce que je viens d'avancer. Quantité d'Etrangers qui avoient entendu parler de ma façon de manier les chevaux, & qui ne pouvoient la croire, m'ont fait l'honneur de venir à mon manege, & ont été persuadés par la justesse & la délicatesse des opérations de mes chevaux.

Présentement que j'ai dans la souplesse de mon cheval la certitude de l'exécution, je le conduis sur une ligne droite, au bout de laquelle je lui fais prendre le tour de passade au pas, en revenant sur la ligne pour former le même tour à l'autre extrémité. Après avoir continué cette promenade par plu-

ſieurs repriſes, je mets le cheval au galop raccourci, pour le faire paſſer en quart de volte à chaque extrêmité de la ligne, & je lui témoigne ma ſatisfaction ſelon qu'il a marqué d'obéiſſance, & qu'il a exécuté les mouvements avec préciſion.

Les paſſades ſe font de différentes pratiques. On les fait en demi-volte à deux, à trois, à quatre temps & en quart de volte; je les fais ſouvent de ferme-à-ferme en un ſeul temps; mais je n'y contrains point le cheval, à moins qu'il ne ſoit parfaitement affermi dans la pirouette.

Le principal dans les paſſades, lorſque le cheval en eſt inſtruit, eſt de lui donner le partir, de maniere qu'il ne ſe déſuniſſe pas dans la courſe, de l'avertir à temps avant que de lui donner les demi-arrêts, & enſuite de le faire paſſer. Il faut que le cheval ſoit bien à la main, pour qu'on exige de lui les paſſades parfaites, & ſur-tout celles qu'on appelle furieuſes. Cette leçon avoit autrefois pour objet, l'avantage qu'on en tiroit dans les combats particuliers pour gagner la croupe de ſon ennemi. On s'en ſervoit dans les tournois, dans les courſes de bague & de quintaine; exercices qui ſe pratiquent encore dans différentes cours. Il faut que le Cava-

lier donne toute ſon attention à la juſteſſe de cette opération; parce que dans un carrouſel ou dans toute autre courſe, ſi ſon cheval vient faux au commencement, au milieu ou à la fin du partir dans les demi-arrêts, ou dans les paſſades, il perdra infailliblement le prix.

L'exercice des paſſades affermit parfaitement le cheval dans le bon appui : il le rend léger à la main & il l'aſſouplit des hanches. J'entends, ſi la main eſt dirigée par un homme de bon jugement & d'un caractere diſcret. Car ſi le Cavalier ne ſonge qu'à exécuter ſimplement ce qu'on appelle paſſade, ſans aider le cheval à prendre le temps pour ſe mettre en état de ſe ſervir de ſes hanches & de bien fournir ſes paſſades, il n'y aura pas de leçon plus pernicieuſe pour le cheval; elle le ruinera de la bouche, des épaules & des hanches; elle l'éteindra & l'avilira tout-à-fait.

J'aime beaucoup à travailler mon cheval aux paſſades; je lui en fais faire ſur la ligne droite, & auſſi ſur les voltes ſans le faire partir ſur le cercle. Je le chaſſe de temps en temps au galop plus étendu ſur la volte; je lui marque des demi-arrêts, & je le fais paſſer. Je lui donne enſuite un partir ſur la li-

gne droite, à l'extrêmité de laquelle je le fais paſſer. Je le reprends au galop raccourci ſur une volte à deux piſtes. Je change par une demi-volte, & je reviens ſur la ligne droite, où je répete le mouvement précédent. Ainſi par cet exercice alternatif je m'aſſure de l'obéiſſance de mon cheval.

L'arrêt & le reculer ſont, ſans contredit, les deux points qui caractériſent la perfection du cheval & l'intelligence du Cavalier. On en fait mention dans beaucoup de Livres; il n'y a cependant que très-peu de chevaux qui en ſont parfaitement inſtruits : ni le penchant du terrein, ni l'arrêt précipité ne forment la bonne & belle parade. Si votre cheval n'a pas appris ſucceſſivement les premiers principes; s'il n'a pas été dreſſé ſelon les regles de l'épaule en dedans & à l'appui du mors ſur l'une & l'autre partie des barres, connoiſſance qu'il doit acquérir par l'effet des rênes, vous vous donnerez beaucoup de peine pour l'aſſujettir au bon arrêt, & vous n'y parviendrez que très-difficilement.

Il eſt vrai que la proportion du cheval & la ſtructure des parties de ſon corps contribuent beaucoup à la bonne & à la mauvaiſe parade. Prenez un cheval mal bâti, dont le

garrot

garrot ſoit moins élevé que la croupe, qui ait le col court & les épaules fortes : ce cheval aura vraiment de la peine à ſe ramener, à cauſe des défauts naturels qui lui ôtent le contrepoids de la croupe, de ſorte qu'il ne peut s'en ſervir pour faire un bon arrêt. Cependant il ne ſera pas impoſſible que ce cheval défectueux apprenne à bien prendre l'arrêt, & il le prendra beaucoup plus agréable, s'il y eſt préparé conformément à la méthode que je pratique, que ſi on veut l'y contraindre par des moyens durs & précipités. L'animal s'habitue aux bons principes & ſe range aiſément à la volonté de l'homme, lorſqu'il comprend ce qu'on lui demande. En profitant de cette docilité naturelle au cheval, on peut aſſouplir juſqu'à un certain point ſes parties les plus défectueuſes, ſelon l'étendue du mouvement que la nature leur permet.

Au reſte, il eſt faux que des barres trop délicates ou trop dures, la langue épaiſſe, le canal étroit, la ganache ſerrée aient quelque part au mauvais arrêt, puiſqu'en ajuſtant l'embouchure à la configuration de la bouche, on remédie à tous ces défauts.

Ce cheval, qui dès les commencements a acquis la bonne poſition de la tête & du col,

a été dans le cas d'assouplir les autres parties de son corps, & d'en proportionner le mouvement à ceux du col & de la tête, par la correspondance que la nature a mise entre les fonctions de ces parties. A mesure que la bouche est parvenue à connoître le mouvement du mors & qu'elle en a appris l'appui, le cheval a fléchi l'action de ses hanches & de ses épaules pour les rendre obéissantes à la main; par conséquent il a opéré dans une harmonie parfaite dont la bouche a conservé la direction. Comme il a été travaillé par dégrés sur les avis les plus actifs, la bouche, les épaules & les hanches se dirigeant toujours les unes sur les autres, il est évident que toutes les parties de son corps dans une union égale se prêteront sans difficulté à toute sorte d'attitude.

Alors si vous demandez à votre cheval de reculer, il obéira sans résistance, en portant les épaules & les hanches en arriere dans la même union qu'il a observée pour aller en avant; & si vous lui donnez un arrêt simple, il le prendra juste sur les hanches & avec liberté des épaules, sans peser à la main & sans avoir d'autre défense.

Je parlerai en son lieu de la différence des parades. Je ne dirai ici qu'un mot sur la parade simple.

J'appelle parade simple, lorsque le cheval s'arrête sur les quatre pieds égaux l'un vis-à-vis de l'autre, assis sur ses hanches, la tête droite perpendiculairement en bas depuis le front jusqu'au nez, & le col bien élevé.

Pour bien reculer, le cheval doit aller en arriere la tête & le col bien placés, les bras de devant bien levés, les hanches pliées, & il doit prendre son pas en arriere aussi cadencé, que s'il vouloit marcher en avant. Voilà ce qui s'appelle bien reculer & marquer le bon arrêt.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des Pirouettes & du terre-à-terre.

LA galopade sur la volte à deux pistes décrit quatre cercles concentriques. Le premier, qui embrasse la plus grande circonférence, est tracé par le pied droit de devant. Le pied gauche de devant parcourt le second cercle qui est plus étroit. Le troisieme encore plus étroit, est tracé par le pied droit de derriere; & le pied gauche de derriere décrit le plus petit cercle. On pourroit nommer ce mouvement, la galopade sur la volte à quatre pistes. La chose arrive en effet ain-

ſi, lorſque vous faites avancer les épaules à moitié de la croupe. Par cet avancement des épaules, vous donnez à votre cheval meilleure grace, & beaucoup de légéreté pour embraſſer la volte & pour marquer les temps à meſure égale.

Les pirouettes ſont une volte à trois piſtes, formée par trois jambes, & la quatrieme ſervant de pivot, occupe le centre.

Tous les chevaux n'ont pas la diſpoſition de manier à pirouette; principalement ceux qui ſont d'un naturel impatient & d'un tempérament bilieux, parce que ces ſortes de chevaux n'aiment point à ſe laiſſer contraindre. Ceux au contraire qui ont le tempérament froid & flegmatique, tourneront dix fois ſur une place, au lieu qu'ils devroient fournir une action brillante & écoutée ſur un cercle étendu.

Le mouvement de la pirouette eſt une attitude leſte & agréable, à laquelle les chevaux eux-mêmes prennent gout lorſqu'ils en ſont bien inſtruits. J'ai eu un cheval qui tournoit ſi diligemment, qu'il ne ſe donnoit pas le temps de poſer à terre le pied de devant en dedans; il le tenoit la jambe trouſſée en l'air & achevoit ſes tours à trois jambes; de ſorte qu'il changeoit de jambe en l'air, en changeant d'une main à l'autre.

Ce que la pirouette a de plus eſſentiel, c'eſt qu'il faut que le cheval la fourniſſe dans ſa belle union, les hanches pliées & ſuivies, & qu'il ne ſe couche pas dans la volte. Ma pratique à l'égard de mes chevaux eſt de les conduire de la rêne de dedans ſur la volte: je ſoutiens leurs hanches par la rêne de dehors, & par l'aide de mon genou en dedans que j'appuie bien fort, en étendant le pied dans l'étrier. Je pouſſe mon cheval toujours en avant, pour qu'il ne s'accule pas. Je change de ferme-à-ferme; j'avertis le cheval de ce changement par la main que je lui rends avant que de changer, & je finis à droite, où j'avois commencé.

La belle parade de la pirouette ſera toujours celle d'une peſade bien ſoutenue. Les chevaux doivent y être dreſſés entre les piliers, pour la sûreté du fait. J'en parlerai dans le Chapitre des piliers, & je ferai connoître les utilités qui en réſultent, quand la choſe eſt exercée par des perſonnes prudentes & intelligentes.

On fait les pirouettes à quatre & à deux temps, ſelon les forces & la vîteſſe du cheval. J'en ai un qui les fait en un ſeul temps trois ou quatre fois de ſuite à chaque main. Il eſt vrai que pour parvenir à une vîteſſe &

à une adresse aussi rare, on doit laisser un peu plus de liberté à la croupe, parce que, si elle étoit trop contrainte, le cheval n'auroit pas les forces suffisantes pour tourner le devant avec tant de précision. Cependant la croupe ne doit pas échapper, & le cheval doit être assis sur ses hanches. Celui dont je viens de parler, finit ordinairement la pirouette par une pesade si soutenue, qu'il reste pendant une seconde en l'air, avant que de poser les pieds à terre.

Le terre-à-terre est précisément une galopade à deux pistes. Le cheval leve ses deux pieds de devant & les remet à terre, levant & reposant les pieds de derriere avec la même cadence & dans la même mesure. Il ne marque que deux pistes, l'une par les épaules, & l'autre par les hanches. C'est, sans contredit, un des plus beaux mouvements qu'un cheval puisse exécuter.

Je manie mon cheval terre-à-terre sur toutes sortesd e figures. Il ne peut pas être plié dans la volte comme dans les autres airs, parce que la position des épaules pliées l'empêcheroit de poser les pieds au niveau les uns des autres, & que les hanches dirigées dans la volte feroient le même effet à l'égard des pieds de derriere, ce qui dérange-

roit entiérement l'attitude qui caractériſe le terre-à-terre.

Il ſuffit donc que le cheval porte la tête & le col un peu plié dans la volte, & qu'il ſoit d'antant plus deſſous lui & ſur ſes hanches. Il en réſulte une action très-raccourcie, baſſe, tride & cadencée, dont le cheval marque tous les temps par un frédon des hanches.

Je commence par une volte médiocre au terre-à-terre, en changeant en demi-volte pour aller à gauche, & de-là par une autre demi-volte pour revenir à droite. Je change enſuite par des demi-voltes en dehors, & puis de ferme-à-ferme. J'exerce le cheval de toute façon, afin de le rendre attentif au mouvement des rênes & des jambes.

En continuant de le mener terre-à terre, je lui fais décrire la figure d'un 8; je le manie de temps en temps en volte renverſée, avant que de changer à l'autre main. Je repete à gauche ce que je viens de faire à droite pour achever la repriſe réguliérement, & pour revenir dans la même attitude à l'endroit où j'avois commencé.

Ce qui donne au cheval la facilité d'exécuter cette action avec juſteſſe, c'eſt ſur-tout la fermeté immobile du Cavalier; & la par-

tie la plus difficile de l'homme de cheval, eſt de ſe tenir ferme en ſelle ſans remuer. Il y a des Écuyers qui ſont les braves, & qui prétendent poſſéder la fermeté à cheval au point de monter les ſauteurs les plus rudes ſans perdre un étrier; mais je ſuis perſuadé qu'ils ſe trouveroient bien embarraſſés au terre-à-terre ſur un cheval ſenſible, qui leur marqueroit tout de ſuite l'effet de leur aſſiette mobile & inquiete. Autre choſe eſt d'être ferme à cheval pour ne pas être ébranlé par un ſaut violent, & avoir cette eſpece de fermeté, qui conſiſte à tenir en ſelle ſans remuer.

CHAPITRE SIXIEME.

Du Piaffer, du Paſſege, & de l'utilité des piliers.

LES regles qu'on a établies pour dreſſer le cheval au piaffer & au paſſege, ſont très-bonnes & très-utiles; mais ſi vous ne rencontrez pas dans l'animal la diſpoſition naturelle, l'humeur gaie & patiente, avec un mouvement noble & relevé, vous aurez beau vous donner toutes les peines imaginables pour les dreſſer au paſſege: le cheval vous contentera par ſon obéiſſance; mais il

n'exécutera qu'une action affectée & désagréable. L'art se borne à tirer de la nature le parti le plus avantageux ; il ne sauroit suppléer aux qualités que la nature ne donne pas.

Les piliers sont d'une grande ressource, & leur usage est plus essentiel que toute autre méthode relative à l'instruction des chevaux dans les grands airs du manege. Le Duc de Neucastel n'en faisoit pas de cas. Je suppose qu'un grand homme comme lui avoit ses raisons pour penser de la sorte. Je n'examinerai point si elles étoient bonnes ou mauvaises ; mais je pense que pour l'ordinaire si on néglige l'usage des piliers, c'est qu'on ne connoît, ni leur effet, ni la maniere de s'en servir.

Les instruments qui résistent directement aux forces & à la liberté du cheval, exigent beaucoup de discrétion & de patience de la part de l'Écuyer qui les emploie. Un imprudent qui use avec excès du secours de ces instruments pour contraindre l'animal, & le forcer à ce qu'il a dessein de lui faire exécuter, a bientôt abymé son cheval & perdu sa réputation.

Si vous voulez apprendre l'air du passege à un cheval doué des qualités requises pour

ce mouvement, mettez-le entre les piliers; animez-le de la langue ou du sifflement de la gaule. Vous pouvez aussi le toucher à mesure qu'il se dispose à obéir, & à marquer un temps du pas du passege. Contentez-vous, pour peu qu'il vous témoigne de bonne volonté. Donnez-vous patience; récompensez le cheval de quelques caresses, & demandez-lui encore quelques pas. Il vous comprendra aisément, & vous ne l'aurez pas mis trois fois entre les piliers, qu'il se portera de bon gré à vous satisfaire.

Le passege est une action relevée, grave & raccourcie. Le cheval réussira dans cette attitude d'autant mieux qu'il levera & troussera les bras davantage, & qu'il soutiendra ses jambes en l'air plus long-temps. Un pied de devant & le pied de derriere du côté opposé doivent se lever en même-temps. Il faut que le pied de derriere qui doit accompagner celui de devant, ne leve pas si haut. Il ne doit arriver avec la pince du pied qu'au milieu du canon, tandis que le pied de devant trousse au-dessus du genou de l'autre jambe.

Pour dresser le cheval à ce mouvement, il est nécessaire de le mettre entre les piliers. Lorsqu'il leve les jambes, il faut lui toucher

les pieds au-dessus du sabot avec une gaule. Cette aide de la gaule lui fera bien lever le pied, & il le soutiendra aussi long-temps que la gaule y sera appuyée.

Dès que votre cheval aura compris le mouvement que vous lui demandez, & qu'il se présentera aisément au seul appel de la langue, vous pourrez alors le chasser plus vigoureusement dans les cordes, afin de l'assembler & de le mettre dessous lui. Si de temps en temps au lieu de passéger, il se leve avec bonne grace en pesade, il ne fera qu'embellir son action par ce mêlange. Observez seulement que ce second mouvement doit se faire beaucoup sur les hanches, & qu'il ne doit pas être réitéré trop souvent.

Faites monter votre cheval entre les piliers par un homme qui ait l'assiette assurée. Faites-lui tenir les rênes de la bride égales dans la main, & qu'il n'use d'autres aides que d'étendre les jambes sur les étriers, & d'appuyer les genoux des deux côtés. Appellez le cheval de la langue, & faites-le passéger bien dessous lui, en l'aidant à bien lever les jambes & à les soutenir en l'air.

Comme l'action du passege est principalement destinée à la fonction d'un grand Prince qui fait son entrée publique, ou du

moins de celui qui dans une occasion d'éclat représente la personne du Souverain, elle doit être mesurée & cadencée relativement à cette destination.

Il y a quelquefois dans les opéra des situations qui exigent la représentation d'un Roi à cheval. Il est beau alors de voir un cheval passéger en cadence, & suivre la mesure avec les voix & les instruments. M. de Reguental à Vienne, s'étoit attiré l'admiration universelle par ses chevaux dressés au passege. L'Empereur Charles VI étoit dans l'usage de les monter deux ou trois fois par semaine au manege. Il s'en servoit avec succès dans toutes les fonctions publiques, que la bienséance lui permettoit de faire à cheval. Outre ceux que l'Empereur montoit seul, je me souviens d'en avoir vu comparoître douze sur le théâtre, qui formerent un ballet, suivant exactement les pas tracés par le maître des ballets, & marquant la cadence avec la derniere précision.

Les Napolitains & les Espagnols font grand cas de l'air du passege. Ils dressent leurs chevaux à jambe élevée & soutenue, sans la plier que du pied, comme nous le pratiquons pour donner meilleure grace à l'action. Les Napolitains nomment cet air

de manege *la Ciambella*, & les Espagnols *Passadores.*

Quant au mouvement qu'on appelle *piaffer*, il est différent de celui du passege. Il exige une action plus diligente, avec une attitude moins élevée & moins soutenue, de sorte que le piaffer le plus excellent n'a aucun rapport avec le mouvement du cheval qui passege régulièrement selon la mesure de la musique.

J'aime autant un bon piaffeur qu'un parfait passégeur, chacun dans son espece. On doit instruire l'un & l'autre à se ranger de côté, à avancer, à reculer dans la même attitude & avec bonne grace, & lorsqu'ils auront acquis cette perfection, ils seront propres à tous les usages que je viens de dire.

Commencez par faire comprendre à votre cheval entre les piliers ce que c'est que le mouvement du passege & du piaffer. Il acquerra cette connoissance par le secours des aides que j'ai indiquées. Vous le mettrez ensuite hors des piliers; vous le monterez, & vous lui ferez exécuter l'air du passege sur la ligne droite, pour l'affermir dans cette attitude. Après quoi vous le rangerez d'un côté à l'autre, l'épaule un peu avant

la croupe, en le ſoutenant dans ſa cadence. Enfin vous lui retiendrez les rênes égales, pour le faire aller en arriere dans la même attitude & dans la même meſure; vous l'avancerez encore quelques pas & vous finirez.

Je manie les chevaux de paſſege ſur le cercle à deux piſtes l'épaule avant la hanche. Je les tourne en demi-volte pour aller à gauche. Ils ont le galop, ou, pour mieux dire, la galopade bien ſouple, raccourcie & écoutée lorſqu'on la leur demande, & ils manient noblement en courbette & à meſair.

Les chevaux uniquement deſtinés aux fonctions publiques, ne doivent être exercés qu'au paſſege & aux courbettes, pour ne pas confondre les différents airs enſemble. Je donnai un cheval gris-pommelé à monter à l'Electeur de Cologne, mon Maître, pour le jour du couronnement de ſon frere l'Empereur Charles VII à Francfort. La magnificence du cortege de la Cour de Cologne attira une foule prodigieuſe de ſpectateurs; mais l'attitude du cheval que l'Electeur montoit, l'emporta ſur tout le reſte. Il continua ſon paſſege depuis le *Romer* juſqu'à l'Egliſe, & au retour depuis l'Egliſe juſqu'au Romer, ſans manquer à la cadence, Agité d'une fierté noble & courageuſe, il

embellissoit son action par deux ou trois courbettes après quelques pas du passege, & en entre-mêlant à propos ces deux mouvements, il fit l'admiration de tout Francfort. Voici ce cheval tiré après nature.

Avant que de finir ce Chapitre, il convient que je dise quelque chose de l'utilité des piliers.

Les piliers sont le vrai moyen de tranquillisser les chevaux impatients, de corriger les rétifs, d'adoucir les fougueux, d'assouplir les roides & d'allégérir les pesants. L'usage des piliers pratiqué avec jugement & prudence, remédiera à tous ces défauts. Les piliers vous donneront la facilité de mettre le cheval sur les hanches, si vous observez de ne pas le châtier avant qu'il connoisse ce que vous lui demandez. Avec un peu de patience, vous lui apprendrez les pesades sans risquer de le mettre en colere.

Pour convaincre de leur erreur ceux qui regardent les piliers comme la destruction des chevaux, je puis assurer que j'ai travaillé à courbette des chevaux rétifs à un tel point, que toutes les fois qu'on les montoit, ils se cabroient & se renversoient ; mais depuis que je les eus mis sur les hanches & que je les eus levés à l'aide des piliers, il ne leur arrivoit plus de se cabrer.

Si vous avez quelqu'un de ces chevaux qui résistent entiérement au reculer, mettez-le entre les piliers; laissez-lui faire tout ce que la colere lui inspirera, sans le châtier. Appellez de temps en temps par le sifflement de la gaule. Observez dès que le cheval commencera de s'asseoir sur ses hanches, alors il se prêtera avec facilité à reculer.

Il y a au reste une grande différence entre ce qu'on nomme être sur les hanches & plier les jarrets. Le premier assouplit & contribue aux forces; le second détruit & cause des douleurs. Je conseille à ceux qui ne connoissent pas cette différence, de ne jamais faire usage des piliers.

CHAPITRE SEPTIEME.

De la Pesade & du Mesair.

VOici la maniere dont on doit instruire le cheval aux pesades. Après qu'il aura passé par tous les dégrés contenus dans les leçons précédentes, & qu'il y sera parfaitement affermi, mettez-le entre les piliers attaché avec les deux cordes du caveçon; raccourcissez les rênes de la bride autant

qu'il

qu'il eſt néceſſaire pour tenir le cheval dans la bonne diſpoſition de la tête, & attachez-les au pommeau de la ſelle. Placez-vous enſuite directement derriere le cheval & vis-à-vis de la croupe. Appellez de la langue & du ſifflement de la gaule. Empêchez avec la gaule que le cheval ne ſe traverſe d'aucun côté, & diſpoſez-le ſucceſſivement à donner dans les cordes. Contentez-vous dans le commencement du moindre mouvement, qui prouvera ſon obéiſſance, & récompenſez-le de careſſes.

Quand le cheval ſe préſente à lever le devant, mettez un Palefrenier intelligent à côté de ſa tête, & ordonnez-lui, lorſque le cheval ſe leve, de le toucher délicatement de la gaule ſur le poitrail, & préciſément à l'*os ſternum*. Vous éprouverez deux effets de cette aide de la gaule; l'un que le cheval levera & pliera les bras; l'autre qu'il chaſſera les hanches ſous lui, & qu'il les baiſſera en levant le devant.

Ne laiſſez jamais lever le cheval du devant, avant qu'il ait les hanches ſous le ventre. C'eſt le moyen d'empêcher qu'il ne ſe roidiſſe ſur les jarrets, & qu'il ne ſe borne à les plier. De plus, lorſque votre cheval donne bien dans les cordes & qu'il fait les

pesades telles que vous les souhaitez, ne le contraignez à aucun mouvement de la croupe. Vous serez peut-être tenté de le faire, dans l'espérance de le rendre plutôt disposé au mouvement de courbette; mais vous y serez trompé. Le cheval apprendra à sauter de la croupe, sans savoir l'usage de ce mouvement; & lorsque vous le mettrez en liberté pour exercer les pesades, il confondra l'un avec l'autre, & au lieu de lever du devant à pesade, il ne fera que des pointes & des élancements.

Mettez votre cheval en liberté, & demandez-lui quelques pesades sur la ligne droite, en lui touchant l'épaule de la gaule, en retenant les rênes égales de la bride, & en serrant les genoux. Il connoîtra l'objet des aides qu'on lui applique, & il obéira.

Les pesades d'une médiocre hauteur sont les plus belles & les plus propres pour aller à mesair.

Je mets mon cheval à mesair après les pesades. Comme il a été suffisamment instruit au terre-à-terre, je n'ai pas de difficulté de le mener sur un cercle, & de le faire opérer à mesair; parce que la différence du mesair au terre-à-terre n'est autre qu'un mouvement plus élevé du devant, & plus rabattu

des hanches : le terre-à-terre ne faiſant ſuivre les hanches que par un fredon de la croupe, qui étant contrainte ſous le cheval, ne peut opérer que par un mouvement fort tride & fort bas.

On pratique le meſair ſur différentes lignes courbes, avec des changements variés en dehors, en dedans & de ferme-à-ferme. La prudence vous dictera de ne pas trop plier le cheval, afin de lui laiſſer la liberté de tenir ſes pieds de devant égaux dans la galopade, & de les accompagner avec juſteſſe des hanches.

CHAPITRE HUITIEME.

Des Courbettes communes, & des véritables Courbettes.

AVant que d'apprendre les courbettes au cheval, il faut qu'il ſoit parfaitement dreſſé aux peſades, & qu'il en ait aſſez de connoiſſance pour faire la diſtinction des unes & des autres. Les aides pour aller à peſade ſont de toucher de la gaule aux épaules, d'appeller de la langue, & d'appuyer les genoux; celles pour aller à courbette ſeront de toucher de la gaule aux épaules, & de

lâcher les jarrets. Les unes & les autres doivent se donner en retenant les rênes, & en rendant la main lorsque le cheval doit avancer.

Pour obliger le cheval à rabattre des hanches, lorsqu'il est prêt de poser à terre les pieds de devant, vous le toucherez dans ce moment de la gaule au milieu de la croupe; & dès qu'il aura fait ce petit saut, vous le récompenserez de caresses. Continuez de lui faire répéter ce mouvement jusqu'à ce qu'il vous obéisse avec facilité. Quittez les piliers, & demandez-lui quelques pesades en retenant les rênes & en appellant seulement de la langue, pour lui faire connoître la différence des deux mouvements, & vous trouverez votre cheval assujetti à votre volonté.

Je pratique une espece de courbette que je n'ai jamais vu pratiquer que par MM. de Paar & de Reguental; je l'appelle courbette véritable, parce qu'elle est toute différente des autres, que je nomme courbettes communes.

Le cheval se met en action de pesade, & dans le temps qu'il soutient en l'air, il rabat des hanches sans retomber de devant en terre. Ensuite il retombe, en rabattant en

courbette commune. Il se releve en pesade, & rabat comme la premiere fois le devant en l'air. Il fait ainsi alternativement une courbette véritable & une courbette commune. Il fournit une reprise de courbettes si bien cadencées & si exactement unies & suivies, qu'on ne peut rien imaginer de plus parfait.

La courbette véritable est plus lente, plus soutenue & plus écoutée. La courbette commune est plus diligente & plus prompte; & la succession alternative de ces deux courbettes produit la cadence suivante :

Taf-paf = ta paf, taf-paf =
ta paf, taf-paf = ta paf.

L'air de courbette véritable est très-difficile; & le nombre des chevaux qui se laissent contraindre à ce dégré de souplesse est bien petit. Elle demande de la part du Cavalier une assiette tranquille & une main délicate & attentive.

Je mene mon cheval sur un cercle, & je le fais opérer à courbette véritable. Je change au travers du cercle sur une ligne transversale à deux pistes; je reviens autour du cercle à une piste; je rechange comme auparavant; je passe dans le milieu du cercle

ſur une ligne droite, & je finis par une couple de peſades bien ſoutenues.

Lorſque vous aurez bien exercé votre cheval aux courbettes en avant & de côté, vous ne trouverez pas de difficulté à lui faire exécuter les courbettes en arriere. Tout dépend de la main, dont vous lui marquerez le temps, dans le moment qu'il eſt prêt de poſer les pieds à terre.

Prenez garde que, pour aller en arriere, il ne faut pas trop contraindre le cheval ſur ſes hanches, afin qu'il ait aſſez de liberté pour vous obéir. Autremeht il ne ſera que battre la pouſſiere & traîner les hanches. Les courbettes véritables ne ſont pas aiſées à pratiquer en arriere. Cependant la bonne méthode & la diſcrétion de la main les feront exécuter de tous côtés.

CHAPITRE NEUVIEME.

De la Croupade, de la Balotade, de la Capriole, du Pas & le Saut.

LEs airs dont je dois traiter dans ce Chapitre, quoiqu'ils ſoient les plus relevés du manege, ne ſont pas cependant d'une grande conſéquence, & quiconque ſaura

donner aux chevaux les bons principes pour exécuter avec précision la pesade & la courbette, parviendra sans beaucoup de peine à leur apprendre la croupade, la balotade, la capriole, le pas & le saut.

Pour avoir de bons sauteurs, il faut choisir des chevaux qui soient légers & nerveux, vifs & d'une humeur gaie. Si la nécessité vous contraint de faire un sauteur d'un cheval qui n'aura pas ces qualités, ce sera beaucoup, si vous venez à bout de le faire sauter, en y mettant bien de l'art & de la peine. Une fois qu'il en aura pris l'habitude, il sautera tant que vous voudrez; mais son action dans le saut sera toujours forcée & imparfaite.

Le Duc de Neucastel a bien raison de dire, que la perfection des airs relevés du manege dépend principalement des dispositions que les chevaux ont reçues de la nature, & dont ils usent avec bonne volonté pour satisfaire l'homme.

J'avois un cheval barbe de taille médiocre qui exécutoit tous ces airs relevés dans la derniere perfection, ne restant pas plus long-temps à terre qu'en l'air; de sorte que parmi cent sauteurs, on n'en auroit pas trouvé un qui lui fût égal. Mais cette sin-

guliere ſoupleſſe lui venoit de ſes diſpoſitions naturelles, étant également fort, adroit & de bonne volonté.

Le pas & le ſaut eſt le plus beau des airs du manege, & le plus propre à former l'Ecolier qui apprend à monter à cheval. Il lui eſt plus facile de conſerver la belle aſſiette dans ce mouvement, que dans les ſauts irréguliers, qu'il eſt d'uſage de pratiquer entre les piliers, pour donner au Cavalier de la fermeté & de la tenue. J'appelle irréguliers les ſauts qui s'exécutent entre les piliers; parce que dans ces ſortes de mouvements le cheval ne ſauroit uſer de l'accord & de l'harmonie de ſes membres, pour faire un ſaut bien égal, étant contraint par les piliers qui lui rompent les temps, & qui l'empêchent de prendre une réſolution déterminée pour bien achever ſon ſaut.

Je ne fais jamais ſauter le cheval qu'en liberté : il ſemble que le cheval montre plus ou moins de courage, ſelon qu'il voit plus ou moins d'étendue & de liberté dans le lieu où on le ſoumet à cet exercice. Je fais ſauter mon cheval ſur la ligne droite; ſur la volte en changeant de main; en courbette d'une main à l'autre, & pour finir la repriſe, je paſſe au milieu par une ligne droite,

en lui demandant deux ou trois temps du pas & le ſaut de ferme-à-ferme.

Les airs du ſaut ſont un ornement du manege. Il faut en uſer avec prudence pour ne pas expoſer l'Ecolier à des accidents fâcheux : à l'égard des chevaux, il faut y procéder avec intelligence & diſcrétion, pour les dreſſer de maniere qu'ils attirent l'admiration des ſpectateurs, & qu'ils faſſent honneur à l'Écuyer.

Tout cheval qui eſt employé au ſaut, ſe préſente de lui-même, tantôt à croupade, tantôt à balotade. Obſervez celui de ces deux mouvements pour lequel il a naturellement plus de facilité & de penchant, & tenez-y le cheval, vous ſerez sûr alors d'une exécution dégagée & agréable.

CHAPITRE DIXIEME.

Quelques Réflexions ſur les haras

JE finirai ma deſcription de l'art du manege, en diſant un mot des diſpoſitions naturelles des chevaux, & en faiſant quelques obſervations ſur les regles que différents Auteurs nous ont données au ſujet des haras. Ce qu'ils diſent ſur le choix du terrein

& de la ſituation, ne ſouffre aucune difficulté. Il eſt également certain que les bonnes qualités de l'étalon & de la jument contribuent à la perfection de la race; que les défauts paſſent du pere & de la mere aux enfants; que le climat communique ſa propriété aux animaux, & que les aliments ſecs & ſubſtantiels nourriſſent les parties nerveuſes, & préſervent le cheval d'une ſurabondance d'humeurs, qui produit quantité d'accidents.

On ſe plaint de la petiteſſe des chevaux qui naiſſent dans les Provinces de France & dans les haras de ce Royaume: on ordonne de ne pas donner une jument plus grande que l'étalon; & on décide en même-temps que les étalons d'Eſpagne, les Barbes & les Arabes ſont ceux qui engendrent la meilleure eſpece.

Je conviens que les chevaux orientaux & méridionaux ſont certainement les meilleurs pour en tirer la race; mais pour avoir de grands poulains, il faut leur donner des juments grandes, bien faites & ſans défaut. Pourquoi dans les haras d'Autriche voit-on des chevaux d'une grandeur prodigieuſe & d'une beauté achevée, engendrés par des étalons Arabes, Barbes ou Eſpagnols? pourquoi

trouve-t-on dans le Royaume de Naples de très-grands mulets engendrés par des ânes, dont la grandeur n'excede pas de beaucoup la taille commune de cette espece? C'est que dans ces endroits on choisit de grandes & belles juments.

Tout l'art des haras consiste à choisir des étalons dont l'extérieur soit sans défaut & le caractere sans vice, & de leur donner des juments grandes, bien faites, & qui aient le coffre assez large pour y loger le poulain à son aise. L'étalon ne fait que féconder l'ovaire & animer le fœtus. La jument donne la nourriture & l'accroissement; la grandeur & la force des chevaux dépend donc essentiellement de la grandeur & de la force des juments.

La grandeur des juments, quelque démesurée qu'elle soit, pourvu qu'il n'en résulte aucun défaut dans la proportion, qui fait la belle figure, ne nuit jamais à la race. On se persuadera peut-être qu'on ne pourroit avoir par cette voie des chevaux de taille médiocre, & qu'on n'en tireroit que des chevaux de carrosse; mais l'expérience démontre le contraire. Dans les haras, où l'on n'emploie que les plus grandes juments, on trouve toujours parmi les poulains assez de chevaux de

ſelle & de chevaux de toute taille pour les différents uſages.

Qu'on ſe borne donc à choiſir les plus belles juments; qu'on préfere celles qui ſont grandes, fines & à coffre large; qu'on faſſe venir de pays chauds les étalons les plus parfaits, ſans regarder, ni au prix, ni à la grandeur, & employant toute ſon attention à la perfection de leur ſtructure & aux qualités de leur humeur, on aura certainement des chevaux excellents, ſans défaut & ſans vice.

C'eſt une erreur de croire que les bonnes qualités de la jument peuvent corriger les défauts de l'étalon. On s'imagine, par exemple, que ſi un étalon eſt trop fin, & qu'il ſoit donné à une jument forte, il naîtra de ce mêlange un poulain qui tenant des deux, aura la juſte proportion de force & de fineſſe. Cette expérience pourra réuſſir dans certains cas, qui ne ſont pas communs; mais il eſt inconteſtable que la jument, par l'influence de ſes bonnes qualités, ne ſauroit remédier aux autres défauts de l'étalon, tels que la mauvaiſe proportion des parties du corps, les parties défectueuſes, l'humeur & le caractere vicieux. Tout cela ſe communique au poulain, quelque parfaite que ſoit la jument.

La nature opere dans un ſecret impénétrable, & ne nous permet pas d'approfondir le myſtere de ſes opérations. L'expérience nous découvre quelques effets, mais trop peu pour établir des regles infaillibles. Cependant il eſt plus ſimple & plus vraiſemblable de penſer que la bonne ſemence engendre le bon fruit, & que l'étendue du vaſe contribue à la grandeur du volume.

VRAIE MÉTHODE

Pour l'Embouchure des chevaux.

L'Art de monter à cheval, quelque ſublime qu'il puiſſe être dans ſes principes, ſera toujours bien imparfait dans l'exécution, s'il n'eſt pas accompagné de la vraie méthode d'emboucher les chevaux.

Il ne faut pas croire que le fer forgé en mors ſuffit pour brider le cheval, pour le tenir & l'arrêter dans la courſe, & pour le mener de tous côtés ſelon la volonté du Cavalier. Il s'agit d'emboucher le cheval de maniere que le mors ne le gêne point, qu'il ne contraigne pas une partie de la bouche plus que l'autre : ſans quoi le mors lui cauſera des douleurs & lui offenſera la bouche,

Cette incommodité détruira la bonne volonté du cheval ; elle l'impatientera, & elle eſt capable de le mettre au déſeſpoir.

Il arrive ſouvent que des perſonnes imaginent une bride de leur invention. Elles lui donnent une forme qui paroît aſſez commode, à cauſe que les branches en ſont légeres, courtes & agréablement deſſinées. Le haſard veut que ce mors appliqué à un cheval peu ſenſible, produiſe un effet convenable : ce ſuccès fortuit éblouit les eſprits foibles, & leur perſuade la bonté de l'invention. Ils la communiquent à toutes les perſonnes de leur connoiſſance ; ils en font des éloges emphatiques comme du meilleur mors qu'on ait jamais vu : & voilà une bride à la mode, dont généralement tous les chevaux doivent être bridés. Les chevaux auront beau s'y oppoſer ; on les y aſſujettira à force de châtiment, comme ſi toutes les bouches des chevaux étoient égales, ou comme ſi l'on pouvoit déranger leur configuration ſelon le caprice des modes.

Certains Écuyers préſomptueux font proviſion d'une quantité de mors différents dont ils rempliſſent un magaſin. S'il s'agit d'emboucher un cheval de prix, ils les eſſaient l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'ils aient

trouvé celui qui paroît le plus convenable à leur idée. Ils pourront réussir par cette voie; mais ce ne sera qu'un effet du hasard, & ils ne seront point en état de rendre raison, ni du bon effet du mors qu'ils choisissent, ni du mauvais effet de ceux qu'ils rejettent.

Les anciens se sont appliqués à inventer toutes sortes de mors; nous en trouvons la description dans beaucoup de Livres : ce sont des machines monstrueuses, dont l'effet devoit être terrible. Il nous paroît très-difficile qu'on puisse trouver dans la bouche des chevaux assez d'espace pour y loger la quantité d'instruments violents dont les mors d'autrefois étoient composés. On diroit que ces anciens n'avoient d'autre vue que de se rendre maîtres de l'animal à quelque prix que ce fût, sans s'attacher aux moyens doux qui ne nous manquent pas, de vaincre & de dompter les naturels les plus féroces.

Il y a des modernes qui condamnent cette pratique des anciens, par la seule raison que tant de fer entassé dans la bouche du cheval devoit lui ôter la respiration; mais cette critique ne prouve que leur foible connoissance : le cheval respire par les nazeaux, & pas du tout par la bouche. Pour s'en convaincre, il suffit de faire attention aux chevaux

de courſe & de chaſſe, qui n'ouvrent jamais la bouche dans les mouvements les plus violents.

Je ne perdrai point le temps à réfuter l'opinion d'une infinité de gens prévenus en faveur des mors qu'ils ont inventés. Je dirai ſeulement qu'il faut des regles établies ſur la connoiſſance phyſique des chevaux pour les bien emboucher; qu'il faut faire enſorte de ne pas leur rendre le mors odieux, & que les branches qui le dirigent ne leur ôtent pas le bon mouvement des jambes.

Tous les Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, & qui nous ont donné des mors de leur invention, ont parlé de leur effet; mais ſans dire aucune raiſon qui démontre cet effet : de ſorte que l'embouchure eſt devenue une affaire d'opinion; & chacun y procédant ſans principe, les erreurs ſe ſont multipliées à l'infini.

Je vais prendre une route plus certaine. Je donnerai d'abord une connoiſſance exacte de la bouche des chevaux & des variations qui s'y rencontrent. Delà je tirerai les regles de l'embouchure; & ces regles étant établies ſur des principes inconteſtables, on ſera sûr, en les ſuivant, de ne pas s'égarer.

ARTICLE

Article premier.

De la bouche des chevaux, & des diverſités qui s'y rencontrent.

DEux choſes ſont à conſidérer dans la bouche des chevaux; ſes parties intérieures & ſes parties extérieures : les parties intérieures ſont, la langue, le canal, dans lequel la langue doit ſe coucher, les crochets, les barres & le dedans des levres. Les extérieures ſont les os de la ganache, le canal entre les os de la ganache, la fente de la bouche ou les commiſſures des levres, le dehors des levres & la barbe.

La vue qu'on doit ſe propoſer dans l'embouchure du cheval, doit être de trouver un mors, qui ſoit tellement ajuſté aux parties intérieures de la bouche, qu'il n'en contraigne pas l'une plus que l'autre; & ſi les circonſtances demandent qu'il agiſſe plus ſenſiblement ſur quelqu'une de ces parties, il faut avoir une connoiſſance exacte de cet organe, pour faire la charge plus ou moins forte ſelon le beſoin, & pour ne jamais l'exagérer ſans néceſſité.

Lorſque les parties intérieures de la bouche ſont également ſenſibles, le mors le plus

convenable ſera celui qui touchera égalément toutes les parties ſans les comprimer. Il aura plus de douceur & plus de propriété que, ſi appuyant davantage ſur quelqu'une de ces parties, il étoit dans le cas de l'offenſer. Il faut donc commencer par l'inſpection de la bouche, pour diſtinguer les parties qui ſont plus ſenſibles, de celles qui le ſont moins.

Les parties ſenſibles ſont les barres & la barbe. Celles qui ont moins de ſentiment, ſont la langue & les levres.

Il y a des dégrés dans la ſenſibilité des parties, & elle differe du plus au moins. Les barres élevées, tranchantes & décharnées, la barbe maigre & aiguë, dénotent une ſenſibilité extrême. La ſenſibilité diminue à proportion que les barres ſont baſſes, rondes & chargées de chair, & que la barbe eſt épaiſſe & charnue. La langue & les levres ſont indolentes relativement aux autres parties.

Si vous obſervez que votre cheval ait les barres élevées, maigres & tranchantes, la langue mince & le canal aſſez creux pour l'y coucher commodément, donnez-lui un mors briſé qui ſoit égal, & qui ne laiſſe à la langue aucune liberté. On appelle cette eſpece de mors *Canon ſimple*. Il appuie égale-

ment ſur la langue & ſur les barres. Il faut que le fer ait plus de groſſeur à ſes deux extrêmités, qu'on appelle *Fonceaux*, afin qu'il charge les levres, & qu'il ſoulage d'autant les autres parties de la bouche. Avec cette attention, vous le rendrez doux & agréable. Le cheval le recevra avec facilité, & il fera connoître en le mâchant, qu'il n'a aucune peine de s'y aſſujettir. La raiſon en eſt, que les parties intérieures de la bouche ſont également chargées, & qu'aucune n'eſt gênée & offenſée, les levres par leur peu de ſenſibilité ayant la force de ſoutenir le mors, pour qu'il ne faſſe pas trop d'effet ſur les barres, & pour empêcher qu'il n'y appuie au point de cauſer des douleurs.

Je parlerai des branches dans le Chapitre ſuivant, & de l'effet qu'elles font ſur le mors. L'article des gourmettes ſera également traité à part avec toutes les parties qui compoſent la bride. Continuons, en attendant, d'expliquer tout ce qui concerne l'ajuſtement du mors.

Vous comprenez aiſément que le cheval cherche à n'être gêné & contraint dans la bouche, que le moins qu'il eſt poſſible. Si vous pouvez l'aſſujettir par des moyens doux qui ne l'impatientent pas, pourquoi recou-

rir à des moyens violents qui lui alterent l'humeur, & l'exposent à s'irriter contre son homme?

Les chevaux ne naissent point durs de bouche. Ceux qui sont devenus les plus durs, sont précisément ceux qui avoient reçu de la nature une bouche plus délicate & plus sensible, & qui par l'ignorance des Ecuyers & par l'embouchure défectueuse, ont été réduits à la mauvaise bouche.

Votre cheval a-t-il les barres sensibles, la langue épaisse & le canal point assez creux pour l'y coucher commodément, donnez un peu de vuide au milieu du mors, afin de laisser à la langue un peu de liberté, de maniere que le mors appuie sur la langue & sur les barres en même-temps, sans qu'il en résulte aucune gêne. Le canon droit, ajusté à un cheval qui a la bouche ainsi configurée, ôteroit à la langue sa liberté, le mors porteroit uniquement sur la langue, qui est la partie la plus insensible, la bouche seroit gênée, & le mors n'exciteroit aucun sentiment, le cheval peseroit à la main, & résisteroit à l'obéissance.

Les barres plates, arrondies & charnues exigent un canon montant, parce que ces sortes de barres étant peu sensibles, ne peu-

vent acquérir de ſentiment que par l'appui du mors qui les comprime. Le mors à canon montant ne porte pas directement ſur le plat des barres; il n'y feroit pas l'effet néceſſaire, à cauſe de la chair dont l'os eſt couvert. Il touche leurs bords extérieurs qui ſont un peu tranchants, & il donne de la liberté à la langue. Cependant, pour ne pas trop charger les barres par l'ajuſtement de ce mors, vous laiſſerez de l'épaiſſeur au fer aux extrêmités des *Fonceaux*, afin de charger en même-temps les levres qui aident à ſoulager les autres parties de la bouche.

Quiconque s'applique ſérieuſement à la ſcience de l'embouchure, en obſervant la ſtructure des parties de la bouche qui doivent donner le modele du mors, rencontrera parmi les chevaux de grandes diverſités.

Les bouches trop fendues ou qui le ſont trop peu, ſont difficiles à bien brider. Vous laiſſerez au mors le fer plus gras, lorſque la bouche ſera beaucoup fendue, & lorſqu'elle le ſera peu, vous ferez le mors plus maigre.

La bouche beaucoup fendue demande beaucoup de fer, afin d'empêcher que le cheval ne *boive la bride*; c'eſt-à-dire, qu'il ne retire le mors avec la langue, & qu'il ne

l'ôte de l'endroit où il doit faire ſon effet. On peut, à la vérité, prévenir cet inconvénient par la gourmette bien ajuſtée, pour tenir le mors en reſpect.

Le mors maigre de fer qu'on ajuſte à la bouche peu fendue, fait un excellent effet, quoi qu'en puiſſent dire la plupart des Auteurs de l'embouchure, qui prétendent que la fineſſe du mors offenſe la bouche, & que ſon épaiſſeur convient mieux au cheval. Il eſt phyſiquement certain que le fer du mors opere plus de ſenſibilité, à proportion qu'il a plus de fineſſe. Or, quel effet puis-je eſpérer d'un mors gras que j'ajuſterai à une bouche délicate, dont la fente ne s'étend qu'un peu au-deſſus des crochets? Le mors ſe placera tout près de cette partie, ne pouvant l'attacher plus haut ſans froncer les levres à à leur *commiſſure;* ce qui feroit l'effet le plus abſurde & le plus déteſtable.

La bouche petite & peu fendue exige un mors proportionné & délicat, pour ne pas déranger ſa beauté; mais comme le peu de fer pourroit lui être déſagréable, parce que les chevaux qui ont la bouche ainſi faite, ont ordinairement les barres fines & ſenſibles, j'emploie un canon ſimple & droit qui appuie beaucoup ſur la langue, & je

dirige les branches ſur les voies les plus douces & les moins hardies.

Il y a des chevaux qui au-dedans des levres ont une eſpece de carnoſité détachée, que les levres dirigent à leur gré. Le cheval s'en ſert pour s'armer contre le mors, en plaçant cette carnoſité entre le fer & les barres, afin d'empêcher l'effet du mors ſur les gencives. Dans ce cas, vous ordonnerez un mors un peu plus large que la bouche, afin que par ſon mouvement il écarte les levres, & leur ôte le moyen de ſe ſervir de cette carnoſité intérieure pour s'armer contre le mors.

Les chevaux ſe défendent du mors lorſqu'il leur cauſe des douleurs. Les chevaux les plus ſenſibles ſont ordinairement les plus fougueux : dès que le mors les tourmente, ils pouſſent en avant dans l'idée d'éviter les douleurs, qu'ils prennent pour un châtiment, ne connoiſſant point encore le mouvement & l'appui du mors. Plus ils avancent, plus ils ſont retenus par une main indiſcrete ; ce qui rend la compreſſion des barres plus forte, & augmente le mal au lieu d'y remédier. A la fin ils ſe mettent en ardeur & en fougue ; ils l'emportent ſur les forces du Cavalier ; les barres comprimées

s'endorment, & le cheval devient mauvais de bouche.

Tout cheval qui ſecoue de la tête, annonce l'incommodité qu'il ſouffre de l'embouchure. Il faut viſiter la bouche, & réparer dans l'ajuſtement du mors ce qui peche contre la régularité. Il y a des chevaux qui perſiſtent dans l'habitude de ſecouer de la tête, quoiqu'on ait corrigé l'embouchure, & qu'on la leur ait rendue commode. Alors la main ſeule peut corriger ce vice, & non la *martingale*, qu'on ſuppoſe fauſſement être le remede à ce mal.

Je joins ici cinq mors différents qui ſuffiſent pour emboucher toutes ſortes de chevaux, & qui, par le ſecours de leurs branches convenablement dirigées, feront l'effet que vous deſirez. Je dois vous avertir qu'il ne faut point vous ſervir de mors entiers, à moins que ce ne ſoit pour un cheval qui ait le vice de prendre les branches du mors avec les dents ou avec les levres pour s'en défendre; ou bien, pour des chevaux qui s'oppoſent à l'appui & qui peſent à la main. Le mors entier n'ayant pas de jeu dans la bouche, ne ſera pas ſi aiſé à badiner; il ſera plus ferme ſur les parties de la bouche, & les tiendra en reſpect.

Vous pourrez augmenter ou diminuer l'élévation au milieu du mors, ſelon que vous obſerverez plus d'épaiſſeur dans la langue & moins de creux dans le canal où elle doit ſe loger. C'eſt une erreur de croire que cette élévation puiſſe offenſer ou chatouiller le palais. Cette élévation eſt dirigée par les branches vers la racine de la langue, & point du tout vers le palais. Elle ne le touchera jamais, à moins que les branches ne trébuchent, ce qui ſeroit un défaut conſidérable; il ne peut provenir que de la gourmette trop lâche, ou de l'œil du banquet trop bas.

I. Le canon ſimple qui ſe place également dans la bouche du cheval, eſt le plus doux & le plus propre pour les jeunes chevaux. (1) Il porte beaucoup ſur la langue, quelque mince qu'elle ſoit, & quelque facilité qu'elle ait pour ſe loger commodément dans ſon canal. Delà vient qu'il ménage les barres infiniment ſenſibles dans les chevaux qui n'ont pas encore la connoiſſance de l'appui. Le cheval ne ſouffre aucune incommodité du ſimple canon. Il s'habitue inſenſiblement à cette embouchure; il en vient par dégrés à connoître ſon mouvement, & à y prendre de l'appui.

(1) Voyez Planche, N°. 11.

II. Dès que vous obſervez que le cheval appuie trop ſur le ſimple canon, & qu'il peſe à la main, quoiqu'il obéiſſe & qu'il aille du côté où on le mene, donnez-lui le canon à demi-liberté de langue, lequel touchera les barres, & empêchera qu'il ne peſe à la main.

III. Le canon montant eſt un mors aſſez hardi, qu'on ne doit ajuſter qu'aux chevaux qui ont la langue épaiſſe & les barres baſſes & charnues. Il porte ſur les bords extérieurs des barres, qui ſont plus tranchantes & par conſéquent plus ſenſibles. C'eſt pour cela qu'il ne faut pas en uſer pour les jeunes chevaux, & pour tous ceux qui ont les barres élevées, tranchantes & maigres. Il leur cauſeroit des douleurs qui diminueroient leur obéiſſance, quoique la groſſeur du fer à l'extrêmité des *fonceaux*, en portant ſur les levres, remédie à la rigueur de ce mors en partie; elle ne ſuffiroit pas pour ſoulager l'extrême délicateſſe des barres.

IV. Le mors à demi-col de cygne convient pareillement aux chevaux qui ont la langue épaiſſe & les barres peu ſenſibles. Mais il n'eſt pas auſſi efficace que le précédent, parce que ſon canon ne va pas en montant, & qu'il ſe place tout droit ſur les barres, & non ſur leurs bords extérieurs.

V. Le mors à gorge de pigeon eſt fait pour les chevaux qui ont la bouche dure & gâtée. Il donne liberté entiere à la langue ; il porte directement ſur les barres ; il empêche que le cheval n'agiſſe avec la langue ou avec les levres pour s'armer contre le fer. Ce mors, ſi les branches en ſont bien dirigées, eſt ſuffiſant pour aſſujettir tout cheval, quelque rebelle qu'il ſoit ; & pourvu qu'on ſache s'en ſervir, il aura la propriété de rafraîchir, de raccommoder même la bouche dure & les barres endormies.

Comme les mors doivent être gouvernés par les branches dont ils reçoivent la force néceſſaire pour agir ſur la bouche du cheval, il faut être au fait des parties qui les compoſent, connoître la fonction de chaque piece en particulier, pour les adapter avec la préciſion convenable à l'effet qu'on ſe propoſe.

Je vais entrer dans le détail des branches, & j'en donnerai une explication aſſez ample pour l'inſtruction de ceux qui veulent ſavoir emboucher méthodiquement leurs chevaux & leur ménager la bouche.

ARTICLE SECOND.

Des Branches, & de leurs fonctions.

CHaque Nation se flatte de posséder la meilleure méthode pour brider les chevaux. Cependant les différentes méthodes ne sont, la plupart, qu'une routine usitée depuis bien des siecles, & qu'on a reçue par tradition des premiers hommes de cheval. Ils l'avoient peut-être employée pour des raisons de commodité particuliere que nous ignorons, & on y tient encore par préjugé & par habitude.

Les Italiens n'ont pu renoncer jusqu'à présent à leurs branches de *Connétable* & à la *Pignatelli*. Ils ont diminué, à la vérité, de leur prodigieuse grandeur & de la charge insupportable de mors; mais ils veulent toujours en conserver la forme, avec celle de tous les engencements qui composent la bride.

Les branches des mors doivent être différentes, selon que le corps du cheval est bien ou mal proportionné; sur quoi il y a bien des observations à faire. Il y a des chevaux qui ont la tête belle & bien proportionnée au reste du corps; la bouche petite

& médiocrement fendue, le dedans de la bouche délicat & ſenſible, les os de la ganache maigres, plats & bien entre-vuidés, le col de cygne, & qui ſont plantés de même hauteur ſur les jambes de devant que ſur celles de derriere. Ce ſont les chevaux les plus parfaits, & les plus aiſés à être bien bridés par les mors & les branches les plus ſimples.

D'autres chevaux ont l'encolure de cerf, & demandent une embouchure différente. Les uns ont l'encolure de coup de hache, qu'on nomme encolure fauſſe; les autres ſont plus bas du devant que du derriere; ceux-ci ont la croupe moins élevée que le garrot; ceux-là ont le corps long; d'autres l'ont ramaſſé & bien pris; une infinité de conformations différentes enfin, dont les chevaux ſont différemment doués, exige des obſervations particulieres à l'égard des branches, qui relativement à la conſtruction & à la figure du cheval pour lequel elles ſont deſtinées, doivent donner au mors le mouvement & la force proportionnée à celle du méchaniſme du corps du cheval. Un détail de ces obſervations & une deſcription de toute leur étendue relative à la compoſition méchanique des parties du corps de l'animal, nous meneroit trop loin, & nous

obligeroit d'excéder les bornes que nous nous ſommes propoſés de garder dans ce petit Ouvrage.

L'explication que je vais donner de mes branches, prouvera l'attention que j'ai eue de les rendre propres à opérer leur effet dans tous les cas qui peuvent ſe préſenter.

Obſervez d'abord que les branches agiſſent avec plus ou moins de force, ſelon que leurs parties ſont plus ou moins éloignées de l'ame du mors marqué a (1).

L'œil du banquet, le coude & le touret dirigés ſur la ligne 3, feront l'effet du mors le plus rude: ſi ces parties ſont dirigées ſur les lignes 1 & 2, l'effet ſera beaucoup plus doux.

Les parties des branches qui ſont au-deſſous du banquet & du mors, éleveront la tête du cheval d'autant plus, qu'elles feront plus rapprochées de la main du Cavalier; & plus elles s'en éloignent, plus elles rameneront la bouche du cheval.

Je prouverai la vérité de ces deux obſervations par des raiſons de méchanique qu'on ne peut révoquer en doute.

Toute force mouvante produit d'autant

(1) Voyez Planche IV.

plus d'effet, qu'il y a plus de diſtance entre elle & le point d'appui. C'eſt un principe reconnu en méchanique, & qu'on voudroit en vain conteſter. Or l'ame du mors marquée a, eſt le véritable point d'appui de la bride. Donc l'œil du banquet, le coude & le touret dirigés ſur la ligne 3, étant plus éloignés de l'ame du mors, produiront un effet plus rude, & leur direction ſur les lignes 1 & 2 les rapprochant de l'ame du mors, produira un effet plus doux. Ce raiſonnement ſimple démontre la vérité de la premiere obſervation.

Etabliſſons avec la même évidence la certitude de la ſeconde. (1) Attachez à un filet un morceau de fer a a, ou de toute autre matiere peſante ; vous le placerez ſur un plan horizontal c c c c, & vous le tirerez à vous vers le point B. Il eſt certain que votre morceau de fer rampera ſur le plan, juſqu'à ce qu'il ſoit près du point B, éloigné de C autant que votre main en eſt éloignée elle-même. Le morceau de fer parvenu au point C, ceſſera de ramper, & prendra la direction oblique de la ligne inclinée B, qui fait la baſe du triangle A. C. B. parce que le filet

(1) Voyez Fig. A.

qui le tire, devenant ſucceſſivement plus court, & abrégeant de plus en plus le côté horizontal du triangle, le contraindra de ſe rapprocher par dégré de la ligne perpendiculaire. Cette expérience, appliquée à l'ajuſtement des branches du mors, démontre la vérité de la ſeconde obſervation.

Le cheval déſigné dans la Planche IV a le col long. Les branches ſont très-éloignées de la main, puiſque le touret eſt au point 2; & c'eſt ce qui ramene le cheval. Si au contraire le cheval avoit le col court, & ſi les rênes attachées au touret, ſuivoient la ligne inclinée bb, le coude de la branche étant d'ailleurs beaucoup dirigé vers la main, toute la direction de cette bride leveroit la tête du cheval, & lui feroit porter le nez au vent.

Il eſt néceſſaire de ne pas perdre de vue ces obſervations; & ce n'eſt qu'en s'y conformant, qu'on parviendra à emboucher le cheval avec juſteſſe. Le haut de la tête du cheval, le bas des branches & la main du Cavalier formant le triangle A.B.C. ſelon que vous abrégerez ou que vous allongerez la ligne C.B. de ce triangle; votre cheval levera la tête ou la ramenera; vous ſerez donc le maître de la lui faire porter dans la ſituation que vous voudrez.

Tout

Tout ce que je viens de dire, n'eſt relatif qu'à l'encolure du cheval. Si toutes les autres parties du corps répondent à ſa beauté, il n'y a rien de plus à faire que de l'emboucher de la façon qu'il ſe préſente, & d'accompagner l'embouchure d'une main ſavante & diſcrete. Voici un cheval (Planche III) dont la proportion de toutes les parties de ſon corps eſt ſuſceptible d'une embouchure légere & commode.

Le cheval qui a l'encolure de cerf ou renverſée, demande des branches bien courtes & le coude beaucoup dirigé en arriere, afin d'obliger l'animal à lever la tête : n'oubliez pas que les coudes des branches ont la vertu de lever la tête, & leurs jarrets celle de la baiſſer & de la ramener, par le principe de diſtance plus ou moins éloignée de la main du Cavalier.

Faites la répartition de l'encolure du cheval ſur les lignes du triangle 1, 2, 3, elles régleront infailliblement la direction des branches & de leurs parties. Si le cheval s'arme, les coudes des branches doivent être hardiment dirigés en arriere, pour lui élever la tête. S'il porte le nez au vent, il faut que les jarrets des branches avancent ſur la ligne 3 pour lui ramener la bouche. De cette façon,

l'encolure du cheval & la direction de sa bride feront toujours l'effet du triangle 1, 2, 3 marqué dans la Figure IV.

Il en est de même du cheval qui a l'encolure de hache, & de celui qui a l'encolure fausse. Quoique l'un & l'autre ne méritent pas qu'on mette beaucoup de soin à les brider, cependant on les embouchera réguliérement, en s'y prenant selon la méthode que je viens d'établir.

Le cheval qui est plus bas des pieds de devant que de ceux de derriere, demande une attention particuliere, & qui ne se borne pas uniquement au soin de lui placer la tête. Ces sortes de chevaux sont rarement assis sur leurs hanches; ils sentent la surcharge du poids, que la croupe rejette sur les épaules; ils se défient de leurs jambes de devant, & cherchent le soutien du mors. Delà vient qu'ils pesent à la main, & qu'ils ont ordinairement la bouche mauvaise.

Aux chevaux de cette espece, vous dirigerez les branches sur les lignes les plus ardentes, pour que l'effet soit capable de les mettre sur les hanches & d'alléger le devant: les branches sur la ligne 1 ont l'effet le plus doux; celles sur la ligne 2 font un peu plus

hardies, & celles ſur la ligne 3 ſont les plus vigoureuſes.

Quoique la direction des branches ſoit faite ſur les lignes dont l'effet ſera le plus hardi, & qui contraindra le cheval à ſe mettre ſur la croupe, cette direction ne donnera rien d'incommode au mors, dès qu'il ſera ajuſté conformément à toutes les parties intérieures de la bouche du cheval ; & en cas que ces parties d'un cheval comme celui que je viens de décrire, euſſent toute ſa ſenſibilité poſſible, (ce qui ſe rencontre rarement dans cette eſpece de chevaux,) on n'auroit alors qu'à ajuſter le mors de façon qu'il appuie plus ſur la langue que ſur les barres, donnant un canon tout droit ſans ouverture à ſon milieu, & aſſez gros aux extrêmités vers les *jonceaux*, pour qu'il appuie ſur les levres. Ce mors adoucira ſur les barres la violence que les branches hardiment dirigées opéreront ſur toute la machine du cheval.

Il y a des chevaux qui ſont plus bas de derriere que de devant : ordinairement leur encolure eſt très-belle, & les proportions de leurs corps dénotent trop peu de force de l'arriere-main. Il ſera aiſé de les emboucher pour bien placer le devant. Mais vous aurez de la peine à les aſſurer de la croupe, parce

que le moindre mouvement qui provient d'un effet hardi de la bride, eſt capable de leur ſerrer la croupe & de les mettre en déſordre.

Ces ſortes de chevaux ſont légers de devant, & très-prompts à le lever en l'air. Si dans le moment que le che valſe leve du devant, il ſe ſent contraint par la bride, la croupe manquant de force pour ſecourir le devant, infailliblement le cheval ſe renverſera & tombera ſur le dos.

Pour prévenir cet inconvénient, il faut éviter les branches, dont la direction eſt ſévere. Tenez-vous aux branches droites & courtes. Elles paroiſſent avoir été inventées tout exprès pour cette eſpece de chevaux.

Les chevaux qui ont le corſage long, répugnent à s'aſſeoir ſur les hanches. Ils ont ordinairement le dos bas, ce qu'on appelle être enſellé; & le préjugé commun en augure peu de force. L'expérience ne m'a pas fait connoître beaucoup de ces chevaux qui fuſſent légers & agréables à la main; je les bride en dirigeant les branches ſelon le dégré d'ardeur qui leur convient.

A l'égard du banquet & de ſon œil, il faut obſerver que la proportion différente de cette partie influe ſur l'action du mors plus ou

moins violente. La partie ſupérieure augmente ou diminue l'effet des parties inférieures des branches.

Si l'œil du banquet eſt haut, il réſiſte au mouvement des branches & les tient droites ; de ſorte qu'en tirant le bas des branches, le mors qui eſt entre deux, fait une impreſſion plus forte ſur la bouche, que ſi l'une des deux parties cédoit au mouvement qu'on lui imprime. Si au contraire le banquet & ſon œil ſont bas, ils cedent au mouvement des branches, & le mors n'a aucun effet. Le mors trébuche, l'œil du banquet s'avance, le touret des branches s'approche du col du cheval, le mors tourne dans la bouche, & le cheval s'arme contre le mors.

L'œil du banquet haut ſur la ligne 3 & la branche courte, font l'effet le plus rude : l'œil du banquet bas ſur la ligne 1 & la branche longue ſur la ligne 3, font trébucher le mors : l'œil ſur la ligne 2 & le touret ſur la ligne 2, font l'effet le plus juſte & le plus doux.

Les buades Angloiſes gênent le cheval de tout côté. Elles lui cauſent des douleurs ſur les barres ; elles lui forcent les levres & lui contraignent la langue ; elles trébuchent à cauſe de la petiteſſe du banquet & de la diſpoſition de ſon œil. Le cheval ouvre la bou-

che, & met la langue par-dessus le mors. En un mot ce mors a tous les défauts que l'embouchure peut avoir, & n'a aucun avantage pour assouplir le cheval, ni pour le rendre présentable.

Avant que de parler des gourmettes, je me permettrai de dire quelque chose des courbes des branches & de leur différente direction. Nous comparons l'effet de la branche sur son mors avec celui du levier sur son point d'appui. La force plus ou moins grande de l'un & de l'autre, consiste dans la distance du point mouvant plus ou moins éloigné du point d'appui ; & la forme des branches de ces deux machines, dirigée sur la ligne droite ou courbée, ne change rien de l'effet que nous venons d'annoncer. Il seroit donc inutile de surcharger de fer les brides, & conséquemment la bouche du cheval, par la courbure qu'on donne aux branches, puisque celles dont la direction est toute droite, operent le même effet que font les branches courbées. Cependant une expérience très-longue & fréquente m'a prouvé la variété des effets des branches différemment courbées, non pas à l'égard des forces relatives à la distance du point mouvant sur son centre, parce que la direction des unes & des autres

ne laiſſe entre elles, comme je l'ai déja dit, aucune différence d'agir de la même puiſſance; mais la courbure donnée à la branche d'un mors, paroît lui communiquer au ſurplus un mouvement qui diſpoſe le cheval à ranger ſa tête & le col ſuivant la direction de la courbure employée à la branche.

Une baſcule de puits, par exemple, ou celle d'une autre machine à tourner, diſpoſe par ſa direction circulaire qui lui fournit une eſpece de chute, le bras de celui qui tourne à faire ou à lui faciliter au moins un mouvement conforme avec la figure de la baſcule; ce qu'il n'exécuteroit pas de la même diſpoſition, ſi la baſcule étoit dirigée ſur la ligne droite: il eſt donc probable, conſtaté même par l'expérience, que les courbures des branches dirigées de différent ſens, diſpoſent le cheval à ranger ſa tête & le col ſuivant le mouvement que les branches operent ſur le mors, & que cette obſervation mettra le Cavalier à portée de brider ſon cheval avec intelligence & avec profit.

On s'en perſuadera avec plus de confiance, lorſqu'on fera attention au mouvement des branches qui ſuit évidemment le ſens de la direction des courbes. Quant au différent effet des branches courbées différemment diri-

gées qui doivent diſpoſer le cheval à porter la tête & le col tantôt plus haut ou plus bas, & tantôt à les ramener dans une ſituation convenable; je renverrai le Lecteur à la Planche IV & à ſon explication du triangle, pag. 90 & 91, où il pourra, par les principes phyſiques & méchaniques, acquérir des lumieres ſuffiſantes pour pénétrer dans cette connoiſſance. Ceux qui ne deſirent d'emboucher leurs chevaux que par une bride, capable de les tenir & de les tourner ſans réflexion ſur la bonne grace avec laquelle tout cheval méthodiquement embouché ſe préſente dans toutes ſes actions; ceux-là, dis-je, pourront toujours conſerver l'habitude de ne point ſe fatiguer l'eſprit par trop étudier les regles méchaniques, & ils pourront employer toutes ſortes de branches aux brides de leur imagination.

ARTICLE TROISIEME.

Des Gourmettes, & de leurs fonctions.

LA gourmette eſt une chaîne compoſée de pluſieurs mailles, dont celles des extrêmités ſont beaucoup plus petites que celles du milieu. Cette chaîne attachée au mors, le

tient en une eſpece d'équilibre, & lui donne la facilité d'agir ſur la bouche du cheval.

On fait des gourmettes de différentes ſortes. Celles que je préfere aux autres, ſont la gourmette commune marquée (1) & la gourmette à mailles doubles entrelacées (2). Cette derniere eſt plus fixe, & fait plus d'effet ſur un cheval qui a la barbe relevée & tranchante.

Il faut faire beaucoup d'attention à la barbe des chevaux, quand on veut bien les emboucher. Il y en a qui ont la barbe ſi maigre, ſi relevée & ſi ſenſible, que pour peu que le fer la touche, il leur cauſe de vives douleurs. J'ai été ſouvent obligé de me ſervir d'un morceau de cuir en guiſe de gourmette, parce que l'extrême ſenſibilité du cheval ne permettoit pas qu'on lui mît une gourmette vraie, quoiqu'on l'eût choiſie des plus douces & des plus plates. J'ai accoutumé inſenſiblement ces chevaux ſenſibles à s'appuyer ſur le mors, en leur appliquant une gourmette très-douce enveloppée dans une peau bien ſouple. Ce ménagement a produit l'effet que je deſirois. Peu après j'ai découvert le fer en ôtant la peau, & le cheval s'eſt fait à la gourmette.

(1) Fig. 1.
(2) Fig. 2.

Si la barbe eſt ſeche & tranchante, & ſi la tête du cheval n'eſt pas chargée de ganache, ſervez-vous de la gourmette à doubles mailles entrelacées. Cette eſpece de gourmette ne monte pas hors de ſa place : elle eſt douce, & le cheval y prend aiſément ſon appui.

Il y a une autre ſorte de gourmette fort commune, dont on ne ſe ſert point à cauſe de ſon ancienneté, qui fait pourtant un très-bon effet, lorſqu'on l'emploie à propos & à l'égard d'un cheval dont la barbe exige une gourmette qui ne monte pas au-deſſus de ſa place. Celle marquée (1), dont les mailles ſont en forme de noiſettes, convient à une barbe ronde & charnue, & elle ſera fort utile pour une barbe maigre & tranchante, quand elle ſera appliquée, la partie plate à la barbe, & celle en forme de noiſettes en dehors. Les gourmettes de cette façon maintiennent la barbe & la bouche en bon état : elles paroiſſent rudes & malfaiſantes ; leur effet eſt pourtant très-modéré. Je ne ſais pas pourquoi l'on a renoncé à leur uſage. L'ancienneté des inventions n'eſt pas un motif de les rejetter, dès qu'elles ſont utiles. Ne ſe ſert-on pas encore tous les jours de vieilles

(1) Fig. 5,

pieces, comme de boulets à melon, de poires & de plusieurs instruments anciens, pour inventer de nouveaux mors, & emboucher les chevaux à la mode?

La gourmette marquée (1) est d'un usage général chez les François, quoique son effet ne puisse pas être le même à l'égard des chevaux dont la bouche est différemment configurée. Elle a même un défaut très-essentiel; c'est que ses mailles étant serrées inégalement, doivent faire la compression plus aiguë. Si l'on me donne de bonnes raisons pour me prouver l'utilité de ces gourmettes, je m'y rendrai. Mais en attendant, j'observerai que le volume d'une chaîne si grossiere ôte à la bouche du cheval une partie de sa beauté, & charge la tête d'un poids dont la moitié est superflue.

En un mot, il est absurde d'inventer des mors & des brides de caprice, sans avoir égard à la structure de la bouche & à l'arrangement de ses parties. C'est comme si un cordonnier faisoit une forme de soulier proprement taillée, & qu'il voulût l'approprier à toutes sortes de pieds. Je ne puis approuver la forme que sur la connoissance du pied qui doit être chaussé.

(1) Fig. 4.

Non content de cauſer au cheval par un mors ſans proportion des douleurs qui l'inquietent & qui le déſeſperent, on a recours au caveçon, pour ſerrer la bouche de ce pauvre animal avec violence au-deſſus du mors. On le force à obéir en lui prodiguant les châtiments, ſans faire aucune attention aux ſuites de l'état douloureux où on le met. On parvient enfin, ou à le rendre colere, ou à lui perdre la bouche & à l'avilir.

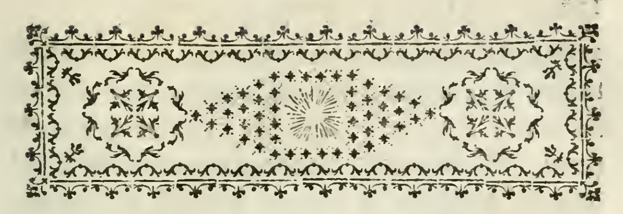
Ces abus ſont certainement de conſéquence. Je crois en avoir ſuffiſamment manifeſté le déſordre, & j'eſpere que les Ecuyers intelligents & ſenſés me ſauront gré de les leur avoir fait connoître.



CONNOISSANCE
ABRÉGÉE

Des principales maladies des Chevaux, & du traitement qui leur est propre.

SECONDE PARTIE.



INTRODUCTION.

J'Ai cherché, avec toute l'ardeur imaginable, à pénétrer les causes des maladies auxquelles les chevaux se trouvent sujets, & à découvrir les remedes qui peuvent procurer leur guérison. J'ai été autrefois la dupe comme bien d'autres de la charlatanerie des Maréchaux. Je leur croyois beaucoup de science, parce que je les voyois décider avec hardiesse, & prononcer leur arrêt d'un ton assuré. Mais à mesure que l'âge & l'expérience m'ont rendu plus attentif à ne céder qu'au seul empire de la raison, j'ai reconnu que leur pratique n'étoit qu'une routine aveugle qui se transmet de pere en fils; qu'elle n'étoit fondée que sur des préjugés enfantés par l'ignorance, & qu'elle n'étoit propre qu'à accréditer les erreurs les plus pernicieuses.

J'ai parcouru les Ouvrages d'un grand nombre d'Auteurs Italiens & Allemands qui ont

traité des maladies des chevaux, avec eſpérance de trouver dans ces écrits volumineux la vérité que je cherchois, & les lumieres dont j'avois beſoin : mon étonnement a été grand, lorſque je n'y ai trouvé qu'un raiſonnement faux & obſcur, nulle définition exacte des maladies, leurs cauſes déterminées au haſard ſur les préſomptions ſouvent les plus ridicules, & des recettes à l'infini.

Véritablement affligé de ne pouvoir ſatisfaire mes deſirs par cette voie, & voulant abſolument me mettre au fait de l'économie animale, parce que le bon ſens me dictoit que le ſeul moyen de juger des maladies & de leurs cauſes, eſt de bien connoître les fonctions des parties intérieures du corps & de leur méchaniſme, j'ai pris le parti de m'appliquer à l'anatomie du corps humain. J'en ai fait une étude aſſidue & approfondie : cette connoiſſance a rempli mon objet. Je me ſuis trouvé en état d'introduire le flambeau d'une phyſique exacte dans l'obſervation des maladies, d'en établir les cauſes par un raiſonnement juſte, & d'adminiſtrer les remedes avec quelque aſſurance de ſuccès.

J'en étois là lorſque l'Ouvrage de M. Bourgelat m'eſt tombé entre les mains. J'ai admiré l'intelligence & la ſagacité de cet Auteur,

teur, dans l'explication qu'il nous donne de toutes les parties de l'animal & de leurs fonctions.

Pour rendre cet Ouvrage d'une utilité plus générale, je l'ai traduit dans mes Commentaires Allemands, espérant qu'il serviroit d'instruction à nos Maréchaux, & qu'il leur feroit sentir le faux des pratiques empiriques, qu'une ancienne habitude a conservées parmi eux, comme si elles étoient le résultat d'une étude réfléchie, & qu'elles dénotassent une science merveilleuse.

Cet Ouvrage me dispense d'entrer ici dans la description anatomique des organes du cheval. Il me seroit impossible de rien ajouter à ce que M. Bourgelat a dit sur cette matiere. On trouvera dans cet Auteur dequoi se satisfaire sur le dénombrement & sur la dénomination des ossements du cheval. Je me bornerai donc à joindre ici ce que l'expérience & une étude de plusieurs années m'a fait connoître sur les maladies des chevaux.



CHAPITRE PREMIER.

De la ſaignée, & de ſon utilité.

POur bien juger de l'utilité de la ſaignée, il faut connoître la maniere dont le ſang circule dans le corps de l'animal.

Le mouvement par lequel le ſang eſt porté du cœur dans toutes les parties du corps & rapporté de toutes les parties au cœur, eſt ce qu'on nomme la *circulation du ſang.* Voici comment ce mouvement s'exécute.

Les *veines-caves* aſcendante & deſcendante, (ainſi nommées dans le corps humain,) s'uniſſent également dans celui de l'animal en un ſeul tronc ſur l'oreillette droite du cœur, & y verſent le ſang dont elles ſont remplies. Cette oreillette ſe trouvant alors en dilatation, reçoit ce ſang, & venant enſuite à ſe contracter, elle le pouſſe dans le ventricule droit, qui ſe trouve lui-même alors en dilatation. Le moment d'après ce ventricule ſe contracte, & pouſſe le ſang dans l'artere pulmonaire. Il y a à l'orifice de chaque oreillette une valvule tellement diſpoſée, qu'elle ſe ferme lorſque le ventricule ſe contracte, & qu'elle empêche le retour du ſang dans les veines. Les arteres au contraire ont à leur

orifice des valvules qui s'ouvrent dans la *ſyſtole*, ou la contraction du ventricule, & laiſſent au ſang un paſſage libre.

Le ſang ainſi porté dans l'artere pulmonaire, ſe diſtribue dans ſes différents rameaux juſqu'aux plus petits, dits capillaires. Delà il revient par des rameaux preſque imperceptibles dans la veine pulmonaire, qui le verſe dans l'oreillette gauche du cœur. Cette oreillette, par ſa contraction, le pouſſe dans le ventricule gauche, qui eſt alors en dilatation ou en diaſtole. Ce ventricule ſe contracte à ſon tour. Par ce mouvement il pouſſe le ſang, qui heurte contre la valvule *triglochiene* de la veine pulmonaire. Il écarte la valvule ſémilunaire de l'aorte, & y trouvant un paſſage libre, il ſe diſtribue dans tous les rameaux de ce canal.

Dans le corps du cheval, l'aorte depuis l'endroit où elle s'unit au cœur, eſt portée un peu en avant, & ſe plie enſuite en arriere. Elle ſe partage en deux troncs, dont l'un deſtiné à porter le ſang aux parties ſupérieures, ſe nomme le *tronc aſcendant*, & l'autre ſe nomme le *tronc deſcendant*. De la ſtructure de cet organe il arrive que le ſang, pouſſé avec force par la contraction du ventricule gauche du cœur, heurte contre les parois

de l'aorte dans l'endroit où elle eſt pliée. Cet obſtacle ralentit ſon impétuoſité. Une partie de ce ſang ſe porte dans les rameaux *aſcendants;* & le reſte en plus grande quantité coule dans les rameaux *deſcendants.* Delà par des ramifications innombrables il ſe diſtribue dans toutes les extrêmités du corps, d'où il revient par des ramifications pareilles dans la veine-cave, qui le rapporte au cœur. Tel eſt le méchaniſme de ce mouvement admirable de circulation, ſource principale de la vie.

Pour connoître avec quelle vîteſſe le ſang circule dans le corps du cheval, il faut obſerver que chaque ventricule de cœur peut contenir au moins deux onces de ſang. Ces ventricules ſe trouvent pleins dans leur dilatation : on peut donc ſuppoſer que dans leur contraction ils pouſſent au moins deux onces de ſang dans les arteres. Le cœur ſe contracte environ quatre mille fois dans une heure. Le tempérament & l'âge de l'animal mettent du plus ou du moins dans ce calcul. Il paſſera donc dans le cœur huit mille onces ou cinq cents livres de ſang par heure. On ſuppoſe communément que toute la maſſe du ſang dans le corps d'un cheval n'excede pas cinquante livres. Il faut donc

que tout le ſang paſſe dix fois au travers du cœur dans une heure.

Le ſang paſſe immédiatement des arteres dans les veines par l'*anaſtomoſe* ou la jonction imperceptible des rameaux capillaires. Il ſe meut plus lentement à meſure qu'il revient au cœur. Il n'y revient pas tout entier comme il en eſt ſorti; de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible d'aſſigner un temps où toute la maſſe du ſang ait circulé une ſeule fois.

Quoiqu'on n'ait pas une connoiſſance exacte de la quantité du ſang dans le corps du cheval, il ſuffit d'obſerver le méchaniſme de la circulation, pour n'avoir plus de doute ſur l'utilité de la ſaignée. Elle ſert à déſemplir les vaiſſeaux, & à faciliter la circulation troublée par une trop grande abondance de ſang. Toute réplétion de ce fluide dérange les fonctions de l'économie animale; & ce dérangement eſt la ſource d'où procedent les maladies.

La qualité du ſang eſt altérée par différentes cauſes : la mauvaiſe digeſtion, le changement de nourriture, un exercice trop violent, trop de repos, la rigueur de l'air, un paſſage ſubit du chaud au froid, ou de celui-ci à une chaleur exceſſive, enfin tout ce qui eſt contraire à la diſpoſition naturelle du

corps de l'animal, l'eſt en même-temps auſſi à la bonne qualité de ſon ſang, & eſt la cauſe d'une quantité de maladies.

Pour connoître la néceſſité de la ſaignée, il faut examiner les cauſes dont l'effet accélere ou retarde le progrès de la circulation du ſang. C'eſt un abus de ſaigner par coutume ſans aucune indication de néceſſité qui l'exige : l'habitude de ſaigner le cheval par un préjugé univerſel de lui éviter une quantité de maladies & de l'en préſerver, paroît provenir de l'ignorance des Maréchaux. L'obſcurité de leurs connoiſſances dans l'économie animale leur cache le mauvais ſuccès qui en réſulte : la nature ſe fait aiſément à l'habitude : elle parvient même à ſe faire une loi & une néceſſité tellement indiſpenſable d'un remede quelconque, qu'enſuite dans les cas qui exigeroient qu'on l'employât, il n'a plus ou preſque point de ſuccès.

La Pathologie, ou la ſcience de traiter les maladies nous apprend, que la qualité des cauſes maladives dont l'effet infiniment varié produit de différents maux, conſiſte dans ce qui ſe préſente dans les parties tant fluides, que ſolides du corps d'un individu ; ou de trop, ou de trop peu, de trop épais, ou trop diſſous, de trop rigide, ou trop lâche ; l'un

& l'autre empêchent le mouvement naturel & libre des humeurs & des fonctions vitales des parties solides, dont l'action conforme à l'ordre méchanique de l'économie animale, constitue l'état de la parfaite santé. Il faut donc, pour seconder la nature dans l'effort qu'elle emploie pour se débarrasser des entraves de la maladie, solliciter sa liberté, & remédier à la cause qui en est l'obstacle; il faut diminuer ce qui est de trop par une évacuation convenable, suppléer au défaut de la sérosité par des remedes humectants, dissoudre, détremper & délayer les épaississements, rapprocher dans le cas de dissolution des fluides, leurs molécules par des substances coagulatives & incrassantes, modifier la rigidité & l'extrême tension des fibres par des matieres émollientes, & rappeller enfin leur action affoiblie, relâchée & dépravée à la force naturelle de leur élasticité par des remedes roborants.

L'impétuosité ou la lenteur avec laquelle le sang est poussé dans les arteres, ne dérivent pas toujours de la qualité plus ou moins raréfiée, ou de l'état plus ou moins volatil de ses parties. Le cœur, muscle & organe principal de la circulation du sang, est contraint d'un côté par l'affluence copieuse de cette

liqueur, & animé d'un autre par une humeur extrêmement fluide & infiniment subtile & déliée, connue sous le nom d'*esprits animaux*, & destinée à livrer aux fibres nerveux & musculaires, en fluant dans leurs tuyaux imperceptibles un mouvement propre à la contraction alternative, & plus ou moins fréquente des ventricules du cœur. Ce muscle, susceptible d'ailleurs d'irritation contractive que les esprits animaux operent par une agitation plus ou moins violente, & produite par une cause quelconque sur les fibres de ce viscere, redouble son mouvement systaltique, & en augmente l'expulsion du sang dans les arteres, à mesure que l'impression des esprits vitaux sur les fibres agite ces parties : delà provient la dissolution & la décomposition des molécules sanguines, qui, par l'expulsion violente du sang artériel, heurtent contre les parois de ces vaisseaux & se brisent, & dont les parties salines, sulfureuses & huileuses qui se frottent l'une contre l'autre, acquierent une qualité inflammatoire & disposée à la corruption.

Eu égard à la lenteur de la circulation, le mouvement du cœur qui la dirige ainsi que toute l'économie animale, est retardé, soit par un sang épais & glutineux dont le retour

des veines au torrent se ralentit, & n'y rentre qu'avec difficulté pour être rapporté au cœur, soit par des obstructions formées dans différentes parties du corps qui interdisent le passage au sang artériel & vénal, soit enfin par la foiblesse ou par un appauvrissement des esprits animaux, dont l'influence dans les fibres du cœur pour opérer son mouvement avec cette force qui entretient l'ordre méchanique de l'économie animale, est diminué, ralenti ou obstrué, d'où proviennent les défaillances fréquentes & les foiblesses qui précedent certaines maladies.

La saignée sera toujours utile pour désemplir les vaisseaux & pour mitiger la violence du mouvement du sang dans le premier cas, & pour donner lieu à une révulsion salutaire & désobstructive du sang gorgé & figé dans celui-ci.

Quant à cet ordre merveilleux & admirable établi par la nature dans la substance médullaire du cerveau, d'où les esprits animaux envoyés dans toutes les parties musculaires du corps, & principalement dans celles du cœur pour animer leur mouvement, partent avec une vîtesse inconcevable, & obéissent à la volonté de l'individu pour seconder l'exécution du mouvement qu'il s'est déter-

miné à faire dans telle ou telle partie; nous nous tiendrons à l'opinion la plus probable de ces hommes éclairés qui en ont parlé avec connoissance de la doctrine physiologique; nous éviterons de nous écarter de leurs principes pour ne pas nous perdre dans un abyme de différentes idées, que certains modernes prétendent concevoir de cette activité vitale à laquelle quelques-uns admettent ces esprits qui la dirigent, tandis que d'autres les nient & refusent même aux nerfs, dont les fibres tirent l'origine de la substance cervicale tout creux par où le fluide nerveux, c'est-à-dire, les esprits animaux, puisse influer & influe même pour exciter en eux le mouvement relatif à leurs muscles: l'expérience faite sur un nerf lié ou coupé prouve cependant que le sentiment, le mouvement & même la nutrition de la partie où le nerf alloit s'insérer, cessent; c'est par conséquent la ligature du nerf qui a arrêté le mouvement ou l'écoulement d'un fluide très-subtil, destiné à exécuter ces fonctions.

Quelle que soit la plus approchante de ces différentes opinions de la vérité, le but de mon Ouvrage, qui tend principalement à des moyens utiles de conserver l'animal dans son état de santé, & de le secourir par des reme-

des efficaces en cas de maladie, ne me permet pas d'entretenir le Lecteur des hypotheses dont le résultat ne lui fournit guere le soulagement qu'il cherche dans le cas urgent de son animal malade. Je m'avance pour contenter son desir, & pour parler des maladies & de leur remede.

CHAPITRE SECOND.

De la Fievre, & de son effet.

LA fievre n'est connue que par les signes qui la caractérisent : son mouvement intestin n'offre rien de certain pour en dévoiler la nature; les opinions partagées sur l'analyse de ce phénomene & les différents sentiments dénués de toute probabilité, nous en rendent la connoissance encore plus obscure : ne pouvant donc juger de la fievre que par les circonstances qui la dénotent, je crois qu'il est à propos d'en faire la description.

On connoît la fievre, 1°. dans l'accélération & dans la vîtesse du pouls; 2°. dans sa force & dans son resserrement; 3°. dans la chaleur accablante du corps, précédée pour l'ordinaire d'un frisson & de frémissement;

4°. dans la respiration, qui devient plus prompte; 5°. dans le sentiment pénible de lassitude qui s'oppose au mouvement du corps.

La plupart des Maréchaux font très-peu d'attention au mouvement & au période de l'accès fébrile. D'ordinaire ils ne connoissent la fievre que lorsque le cheval est en danger de mort; & alors même ils ne savent point discerner les fievres différentes, dont la qualité leur est inconnue.

Les causes de la fievre se distinguent en causes prochaines & causes éloignées : celles-ci dépendent de la nature de l'air, des aliments & du tempérament; les causes prochaines ou particulieres se réduisent aux suivantes. 1°. A des matieres âcres, prises en aliment ou en boisson; 2°. à l'application extérieure de matieres âcres qui piquent, déchirent, brulent & enflamment; 3°. aux mauvaises qualités de l'air; 4°. à la contagion; 5°. au défaut des sécrétions; 6°. à la suppression lente ou subite des évacuations accoutumées; 7°. à l'irritation des parties nerveuses, produite par quelque cause que ce soit.

On distingue la fievre en essentielle, qui ne dépend que d'elle-même, & en symptoma-

tique, qui ſurvient comme ſymptome à une maladie antérieure, comme à une plaie, à un abcès ou autre inflammation, &c.

La plus ſimple diſtinction des fievres eſt de les diviſer en deux claſſes générales : celle des fievres continues, & celle des fievres intermittentes.

La fievre continue eſt de deux ſortes : l'une ſimple ou ſans redoublement, & l'autre compoſée ou avec redoublement.

Nous diſtinguons la fievre continue ſimple en trois eſpeces : *l'Ephémere*, qui ne dure d'ordinaire qu'un jour ; la *ſynoque*, qui s'étend juſqu'au quatrieme, cinquieme, ſixieme, ſeptieme ou huitieme jour, & la fievre ardente. Elles ſeront décrites chacune en particulier.

Malgré la quantité des ſubſtances que la médecine nous offre contre la fievre, & dont l'uſage des unes, connues ſous la dénomination de *fébrifuges*, & des autres auxquelles l'empiriſme avoit accrédité un efficace ſpécifique, pourroit en quelque ſorte ou par haſard triompher de l'accès fébrile. Il n'eſt jamais prudent d'aller aveuglément attaquer la maladie ſans connoiſſance de cauſe. Donner des remedes à un animal ſans avoir conſulté la cauſe de ſa maladie, c'eſt l'expoſer

à un ſort incertain, & le plus ſouvent funeſte.

Il n'y a qu'une longue expérience & l'habitude de traiter les chevaux en différentes occaſions, qui dénotent leur état, & diſtinguent celui de maladie de l'autre de ſanté, qui puiſſe conduire à la connoiſſance des cauſes des maladies. Le cheval malade ſe préſente, à la vérité, dans une ſituation dénuée de tout ſigne ſenſible relativement à la ſanté ; mais ce n'eſt pas aſſez pour connoître la qualité de ſa maladie & pour juger des cauſes. Il n'eſt ſujet à aucune débauche ; il n'a guere de paſſions, qui dans nous alterent ſi ſouvent l'économie animale : l'indiſcrétion de l'homme même de contraindre le pauvre animal à toute ſorte de fatigue ſans ménagement, de l'expoſer aux injures du temps lorſqu'il eſt tout en ſueur, de le nourrir ſans obſervation de regle, ni de la qualité des aliments, & mille choſes enfin qui dépendent du ſoin de l'homme pour la conſervation de ſon cheval, & négligées par le peu d'amour qu'on a pour un animal ſi utile, contribuent à ce dérangement de l'ordre méchanique des organes intérieurs, d'où dérivent les maladies.

La hardieſſe avec laquelle les Maréchaux décident des maladies ſans en examiner la

nature, eſt étonnante : à peine le Maréchal eſt-il à portée de voir le cheval malade de loin, qu'il prononce du ſort de l'animal. Il nomme la maladie ſuivant ſon idée, & en donne l'échauffement du ſang pour cauſe : il eſt rare que nos Maréchaux en connoiſſent d'autre ; & malgré l'obſtination du jugement qu'ils portent indifféremment de toutes les maladies & de leurs cauſes, qu'ils aſſignent toujours être la chaleur, les remedes qu'ils emploient, tiennent des ſubſtances les plus violentes, & ſont capables de donner une inflammation ſubite : on découvre aiſément ſans doute le fond de leur ignorance, pour peu d'attention que l'on faſſe à leur raiſonnement chétif. Mais je ne m'en crois pas moins obligé d'avertir le public de la charlatanerie de ces gens, pour lui faire éviter les inconvénients qui en réſultent : l'intérêt que nous avons à la conſervation d'animaux auſſi néceſſaires, & le deſir de me rendre utile, ont toujours été l'objet principal de mes travaux.

Voici la méthode qu'on doit obſerver pour examiner les maladies des chevaux, & pour en connoître la cauſe.

Nous décrirons tous les ſignes extérieurs que le cheval donne de chaque maladie ;

nous commencerons par ceux de la fievre, & nous tâcherons d'en examiner les causes.

J'ai dit tantôt que l'accès de la fievre s'annonce par la vîtesse du pouls; par sa force & son resserrement; par un frisson & frémissement, auquel succede une chaleur accablante; par la respiration prompte, redoublée, & souvent par un battement des flancs : j'ajouterai à ces signes encore ceux d'une bouche seche & limonneuse, des ieux flétris, une haleine chaude & de mauvaise odeur.

Examinons d'abord les causes qui peuvent donner la fievre : une altération du sang, c'est-à-dire, un changement de son mêlange naturel, est une des causes principales qui dérange l'ordre de la circulation, d'où résultent les mouvements fébriles. Mais cette cause ne provient-elle pas d'une autre plus prochaine, comme d'une mauvaise digestion, des aliments cruds, âcres ou pourris, dont la qualité se communique au chyle & au sang? N'auroit-on pas trop fatigué le cheval par une course violente? & ne l'auroit-on pas exposé à un air froid ou humide lorsqu'il étoit tout en sueur; ce qui auroit intercepté la transpiration, & donné lieu à une répulsion des humeurs excrétoires très-dangereuse?

dangereuse? Ne s'est-on pas apperçu de quelque autre accident, d'une plaie, d'une gourme imparfaitement guérie, ou d'une maladie précédente que le cheval avoit essuyée avant, & dont les débris maladifs auroient excité dans le sang un mouvement déréglé? A-t-on enfin examiné les excréments, pour juger par leur consistance, par leur couleur & par leur mêlange de la coction convenable des aliments? ou n'y trouveroit-on pas des indices de crudité, d'âcreté, d'obstruction? &c. Toutes ces recherches sont d'autant plus importantes pour découvrir la cause du mal, que, sans cette connoissance, les remedes ne peuvent être employés qu'au hasard; & si le Maréchal ne peut, par ses observations, retirer des lumieres suffisantes pour pénétrer dans la connoissance des causes, il doit interroger le Palfrenier sur l'habitude, sur le régime, sur l'ouvrage du cheval, & généralement sur tout ce qui peut faciliter la découverte de son objet.

La fievre est essentielle, lorsqu'elle ne dépend pas d'autres maladies qui la provoquent; elle est dans ce cas continue & périodique avec redoublement.

Quoique ces especes de fievres ne soient pas fréquentes aux chevaux, il en est cepen-

dant de tierce & de quarte, & l'expérience m'en a convaincu.

On accuſe d'ordinaire une âcreté dans le ſang provenant de mauvaiſe digeſtion, ou un mouvement trop violent & fatigant, d'être la cauſe de la fievre : la médecine nous offre des ſubſtances capables de remédier à la qualité vicieuſe des humeurs, & au déſordre qu'elles cauſent dans le ſyſtême méchanique de l'économie animale.

Dans le cas où il s'agit d'envelopper & d'amortir les parties âcres, & de détruire leur effet, les remedes abſorbants, adouciſſants, dépuratifs & évacuants rempliront le deſſein du médecin à ce ſujet. Nous ordonnons en conſéquence, par exemple :

Prenez Coquille d'huître préparée en poudre fine, une once.
Tartre vitriolé, 2 dragmes.
Antimoine diaphorétique, 2 dragmes ; mêlés avec ce qu'on appelle *liquor terræ foliatæ tartari*, une once.
Eau commune, ℔ 1 ;
donnés à la fois par la bouche.

Nous penſons que l'on ne doit employer que les lavements pour procurer les évacuations par la voie des boyaux, & nous en dirons la raiſon ainſi que de l'effet inutile & dan-

gereux des purgatifs ensuite; mais nous ne disconvenons point de procurer par la voie de l'urine une dépuration du sang salutaire, en favorisant l'excrétion par des remedes diurétiques.

Il est absolument nécessaire de faire observer au cheval un régime exact. Otez-lui l'avoine & le foin; donnez-lui de la farine d'orge mêlée avec du son un peu humecté avec de l'eau; ajoutez y de la paille de froment & de l'eau blanche.

La fievre accidentelle est ordinairement occasionnée par l'inflammation d'une partie du sang ou d'une autre humeur qui se trouve engorgée. Le dégré de cette fievre est plus ou moins fort, suivant que l'inflammation se trouve formée dans des vaisseaux plus ou moins considérables, & suivant que ses vaisseaux sont plus ou moins susceptibles de la chaleur inflammatoire.

La fievre accidentelle n'est pas plus dangereuse que l'inflammation qui la produit. Si cette inflammation pronostique par elle-même des suites périlleuses, la fievre qui survient, rendra la maladie encore plus critique & plus difficile à guérir, parce que le dérangement du cours libre du sang augmentera l'obstruction de la partie engorgée, &

l'humeur arrêtée dans cette partie deviendra corrosive & gangréneuse.

On observera que les fievres accidentelles ne sont point intermittentes, & qu'elles augmentent ou diminuent, selon le dégré d'inflammation qui les produit. Toute inflammation intérieure & extérieure peut occasionner la fievre : si le mal est dans un dégré aigu & dangereux, il faut travailler promptement à calmer l'impétuosité du sang. Si au contraire la fievre ne pronostique aucun danger, il faut s'attacher à détruire l'inflammation qui l'occasionne : on ne peut trop s'attacher à bien connoître la nature du mal & ses circonstances, pour ne pas tomber dans des méprises dont les suites sont irréparables. Souvent en voulant remédier à une partie, on emploie des médicaments contraires à une autre partie beaucoup plus essentielle, & il en résulte toujours de funestes accidents. Telle est la pratique de la plupart des Maréchaux. Ils ne savent employer que de fortes doses d'antimoine, & les breuvages qu'ils appellent rafraîchissants, ne contiennent que des substances émétiques, purgatives ou aromatiques, & toujours violentes. Administrer de tels remedes, qui ne peuvent que

redoubler l'agitation du ſang, c'eſt proprement jetter de l'huile ſur le feu.

La fievre accidentelle dérivée d'une inflammation, exige une prompte ſaignée pour procurer une révulſion, & pour faciliter le dégorgement des humeurs dans les extrêmités des vaiſſeaux. Les ſetons & les véſicatoires appliqués à des parties du corps dont la diſtance a la partie engorgée & enflammée, ſont à portée de promouvoir laction de ces remedes, deſtinés à ſolliciter la dépuration & l'iſſue des matieres corruptibles ; les ſubſtances médicales enfin pour l'adminiſtration intérieure, dont la propriété s'étend à diſſoudre & à diviſer les molécules du ſang coagulées, & à les rendre méables ; à calmer ou à éteindre l'inflammation, & à adoucir & mitiger la grande tenſion & la rigidité des vaiſſeaux, pour les rappeller à leur mouvement élaſtique, capable de pouſſer les fluides & de rétablir le progrès de la circulation ; tels ſont les remedes conformes au traitement méthodique qu'on doit obſerver dans la médecine.

La plupart des ſubſtances que la matiere médicale nous offre à cet effet à l'égard du corps humain, ne ſont pas moins applicables à celui de l'animal, relativement à l'organi-

ſation de l'un & de l'autre; elle eſt dans toute l'étendue du volume de tous les deux, à très-peu de choſe près, parfaitement égale.

Nous trouvons dans la claſſe des ſubſtances réſolutives, digeſtives & fondantes, la chicorée ſauvage avec ſa racine, les racines de chélidoine, d'ariſtoloche & de gentiane, les feuilles de chardon béni, de fumeterre, de creſſon de fontaine, la ſcabieuſe, le ſafran de Mars apéritif, le tartre vitriolé, le ſel de tartre, &c.

Prenez Racine d'ariſtoloche & de gentiane en poudre, de chaque 4 onces.
Safran de Mars apéritif, 2 onces.
Tartre vitriolé, 1 once.
Antimoine diaphorétique, demi-once.

Réduiſez le tout en poudre très-fine, & mêlez avec du miel dépuré, autant qu'il en faut pour donner la conſiſtance d'un Electuaire.

Donnez au cheval trois fois par jour, chaque fois une once & demie de ce remede, & continuez-en l'uſage juſqu'à ce que la fievre ſoit calmée.

Quoi qu'il en ſoit des fievres en général, il ne me paroît pas poſſible de les décrire, & de détailler leur qualité & leur différente nature

en particulier dans ce petit Volume, que je me ſuis propoſé de rendre commode & portatif pour tout le monde : je dirai en peu de mots, qu'on ne peut aſſez s'attacher à l'obſervation des ſymptomes variés des fievres, pour connoître & pour diſtinguer leurs différentes qualités : il ſeroit inutile d'établir un traitement général à l'égard de leur guériſon, attendu que leur nature, principalement de celles qu'on appelle fievres contagieuſes, varie ſouvent, ſuivant les changements qui arrivent dans l'air ou ſuivant différents miaſmes qui s'y trouvent en certaines années, en certaines ſaiſons & en certains climats, où les plantes tirent de cet élément la malignité maladive, & la communiquent par la nourriture aux animaux qui la reçoivent. On ne ſera pas ſurpris de voir manquer dans un temps l'effet des remedes qui ont guéri les maladies dans un autre : les fievres des chevaux, comme celles des hommes, ne ſont pas tous les ans les mêmes, quoique les mêmes ſymptomes paroiſſent à nos ieux : ce qui prouve qu'il eſt de la prudence d'un Médecin de changer de remede, lorſque la maladie eſt rebelle à celui qu'on a donné ſans ſuccès.

Il faut dans toutes les fievres commencer

par un lavement purgatif, qu'on donnera au cheval deux ou trois fois par jour. Le suivant peut tenir lieu de tous les autres.

Prenez feuilles de mauve,
de pariétaire,
de mercuriale,
de bettes, une poignée de chacune.

Faites-les bouillir dans un pot d'eau pendant un quart d'heure, avec trois onces de séné & une demi-once de sel de tartre. Coulez par un linge, & pressez le marc. Ajoutez demi-livre de miel & quatre onces d'huile de lin, donnez en deux portions.

Un grand Ouvrage, auquel j'ai apporté toute mon application pour ne pas laisser rien à desirer sur les connoissances Physiologiques & Pathologiques, renferme la description de toutes les especes de fievres, de leur nature & de leurs différentes qualités dans toute leur étendue : on aura soin de le traduire en françois, & de le présenter au Public, pour contenter ceux qui desirent de s'éclairer dans l'étude vétérinaire, & d'y acquérir les connoissances nécessaires pour la conservation de l'animal.

CHAPITRE TROISIEME.

Des Fievres intermittentes.

C'Eſt celle, comme j'ai déja dit tantôt, qui n'arrive que rarement aux chevaux; mais cependant il m'en eſt tombé entre les mains quelques-uns affligés de cette fievre. Elle revient par accès; elle commence d'ordinaire par le friſſon, par le tremblement, dégout, reſpiration difficile, célérité, foibleſſe & petiteſſe du pouls, auquel ſuccede une chaleur ſeche & ardente, abattement, la reſpiration fort étendue, un pouls plus élevé, plus fort, & enfin un accablement total qui met le cheval dans un état triſte & dangereux.

La cauſe prochaine de la fievre intermittente vient de la viſcoſité du ſang & de l'inaction des nerfs. Quant aux cauſes éloignées, elles ſont plus difficiles à pénétrer: on doit cependant préſumer qu'elles viennent, ou du vice de l'eſtomac, ou des autres organes qui concourent à la digeſtion.

De quelque nature que ſoit la fievre, il faut toujours ſaigner & vuider les premieres voies par des lavements purgatifs. Souvent les ſeuls remedes évacuants guériſſent mieux

les fievres, ſans aucun retour. Il eſt même inutile de donner des remedes ſpécifiques, ſi les premieres voies ſont embarraſſées; & quand même elles ne le ſeroient pas, on précipite ſouvent avec beaucoup de ſuccès par l'évacuation, les levains des fievres intermittentes & même des continues, qui ne ſont que de véritables fievres intermittentes, dont les accès ſe ſuivent de près.

Les ſubſtances appellées fébrifuges, dont quelques-unes tiennent lieu de ſpécifiques à des gens de peu de connoiſſance & même au charlataniſme, ſont auſſi d'un bon uſage: telles ſont le quinquina, la petite centaurée, la germandrée, la gentiane, le frêne, le chardon béni, l'abſynthe, les ieux d'écreviſſe, l'antimoine diaphorétique, l'eſprit volatil de ſel ammoniac, le ſel fixe ammoniac. L'extrait de chatons du noyer, &c.

Le meilleur fébrifuge de tous eſt celui qui ſuit. Par exemple:

Prenez Sel de tamarin, ſel d'abſynthe, ſel ammoniac, de chacun deux onces.
Coquilles d'huîtres calcinées, 4 onces.
Quinquina, 5 onces.

Le tout en poudre très-fine, mêlés avec

du miel dépuré, autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Donnez de cet électuaire trois fois par jour au cheval malade, c'est-à-dire, au matin, à midi & au soir, toutes les fois la dose d'une once & demie, & continuez-en l'usage jusqu'à ce que la fievre ait disparu.

Des Fievres malignes & pestilentielles.

IL ne faut pas confondre la fievre maligne avec la fievre pestilentielle; leur nature est aussi différente que leur cause. Les plus savants Médecins conviennent que la fievre maligne est causée par une matiere âcre & saline, qui, venant à s'introduire dans le sang, l'échauffe, le met en inflammation & le corrompt : au lieu que le principe de la fievre pestilentielle est dans un *virus* vénimeux, lequel s'insinue dans le sang, l'enflamme & le pourrit.

Les fievres les plus périlleuses de l'une ou l'autre de ces especes, sont celles qui produisent des inflammations dans le cerveau, dans les poumons, dans le foie ou dans quelque autre principal viscere, & qui attaquent en même-temps les parties externes. Ces fievres qui supposent des causes d'une très-grande

activité, & le sang dans un état d'épaississement si général, qu'il s'engorge par-tout; ou dans celui de dissolution qui tend à la putréfaction parfaite, seront appellées pestilentielles, lorsqu'elles seront épidémiques. Toutes les autres fievres d'une nature semblable, dont il n'y aura cependant pas de communication contagieuse, seront nommées simplement fievres continues, inflammatoires ou putrides.

Causes.

Le passage subit d'une chaleur excessive à un air froid, le grand froid d'hiver changé tout-à-coup en un temps tiede & humide, peuvent occasionner un changement entier de la qualité du sang. L'air qui s'insinue dans le sang par la respiration & par la transpiration, y agit en conformité de sa nature; & il n'est pas possible que les fonctions animales ne se ressentent de ces variations.

Le cheval avoit respiré un air chaud, propre à dissoudre les molécules salines & sulfureuses, à les volatiliser, & à mettre par-là le sang dans un mouvement accéléré. Il survient un air froid humide qui s'introduit par les mêmes voies; il saisit les humeurs tout-à-coup; il supprime leurs parties volatiles &

ſes coagule; ces humeurs ainſi arrêtées s'épaiſſiſſent, s'engorgent & s'enflamment.

Un travail violent & outré peut occaſionner le même effet. Ce travail échauffe le ſang, & le cheval dans un état de ſueur étant expoſé ſubitement à l'air froid, ſon ſang ne pourra pas réſiſter à un contraſte ſi dangereux.

Les opinions ſur les cauſes des fievres peſtilentielles ſont ſi pleines d'obſcurité & d'incertitude, qu'il eſt difficile de diſtinguer la véritable, & d'en donner une raiſon plauſible. Les uns prétendent qu'un terrein où l'on a enterré une quantité de cadavres, renferme un venin putrifique, & que ſi l'animal le reſpire, il ne peut manquer d'en être infecté. Les autres attribuent la malignité qui atteint les animaux, anx vapeurs marécageuſes; quelques autres cherchent la malignité d'un miaſme virulent dans l'animal même, dont les humeurs différemment diſpoſées par des cauſes non naturelles à la corruption, produiſent les maladies.

Il n'y a rien de décidé ſur la nature & la qualité de la cauſe des fievres peſtilentielles. Les eſpeces en ſont différentes & leurs effets ſont variés : quoi qu'il en ſoit, les fievres dont je parle, ſont des fievres contagieuſes

& générales. La rapidité de leur progrès avant que de pouvoir dévoiler leur nature, empêche souvent le secours des remedes, & l'animal meurt en peu de jours.

Il arrive souvent que la dissolution du sang est la cause d'une fievre maligne; ce qu'on connoît au pouls, qui est petit & rapide, aux ieux rouges & flétris, à l'inquiétude de l'animal, à la chaleur brulante de son corps, aux levres & aux oreilles pendantes : un flegme d'une odeur puante lui sort des naseaux, une excessive difficulté de respirer, le battement précipité des flancs, un dévoiement dysentérique, puant, & une haleine brulante annoncent la putréfaction dans un dégré incurable.

On n'est plus à temps, lorsque ces symptomes paroissent, d'user de la saignée ou des lavements. Administrez au contraire des remedes dont l'effet sera d'envelopper les molécules sanguines, de leur donner plus de consistance, d'en anéantir les particules âcres, & de les séparer par la voie de l'urine ou par d'autres couloirs.

Les substances capables de solliciter ces effets, sont, l'acide de vitriol de *Dipellius*, le quinquina, le sel de tartre, le sel ammoniac, l'antimoine diaphorétique, la racine de chi-

corée, de ſcorſonere, la gomme arabique, le ſirop de pavot rouge, la thériaque, la teinture de l'opium, &c.

On en fera la diſpenſation en conſéquence de la formule que voici. Par exemple:

Prenez du ſuc exprimé des racines récentes de chicorée & de ſcorſonere, de chaque deux onces.
Sel de tartre vitriolé, demi-once.
Thériaque de Veniſe, 1 once.
Quinquina en poudre très-fine, 2 onces.

Mêlez le tout avec de l'eau de pavot rouge, demi-livre, & avec l'eau diſtillée de perſil; donnez pour une potion.

Souvenez-vous de réitérer ce médicament de trois en trois heures par jour, & de le continuer juſqu'à ce que les ſymptomes de la maladie vous paroiſſent plus favorables; il ſuffira alors d'adminiſtrer deux fois par jour le même remede, & de le continuer juſqu'à la guériſon.

En cas de coagulation du ſang & de ſes humeurs, dont la cauſe dérive ſouvent d'un acide violent, qui, par ſa force aſtringente rapproche les molécules du ſang les unes des autres, & en rend la maſſe épaiſſe, d'où ſuit l'empêchement de la circulation libre, &

l'engorgement dans les vaisseaux capillaires. Il est de la derniere nécessité de prévenir les effets funestes de cette fievre par une saignée suffisante à la désobstruction des parties engorgées d'un sang figé ; il faut, pour résoudre & diviser la masse du sang, pour la rendre fluide & méable, & pour donner aux vaisseaux artériels la force de leur élasticité naturelle & nécessaire, pour pousser la liqueur dans la circonférence de la sphere, avoir recours à des substances qu'on appelle résolutives, fondantes, divisantes, atténuantes, incisives, délayantes, antiphlogistiques, analeptiques, &c. Le trésor de la médecine nous en offre des efficaces dans les trois regnes : le sel ammoniac, le sel de *Glauber*, le sel volatil de l'urine humaine, de corne de cerf, la racine d'althéa, de rhubarbe, l'herbe d'hyssope, de scabieuse, les fleurs d'hypéricum, de sureau, la semence d'anis, de fenouil, le sang de bouc, l'oignon de mer, le quinquina, le tartre soluble, le safran de Mars apéritif, l'eau tiede mêlée avec du miel, le petit lait cuit avec des herbes émollientes, & passé à travers d'un linge, &c. Ce sont les matieres les plus éprouvées, dont la pratique nous a assuré le succès dans des fievres malignes coagulatives, &

nous

nous en uſons dans nos diſpenſations, comme par exemple :

Prenez Fleurs de ſureau,
Herbe d'hyſope, de chaque 3 onces.
Semence d'anis, 1 once.
Sel volatil de corne de cerf, demi-once.
De la rhubarbe, 2 onces.
Du tartre ſoluble, 1 once.

Réduiſez le tout en poudre très-fine, & mêlez-y du ſuc exprimé des oignons de mer, quatre onces, & autant de miel purifié qu'il en faut pour faire un électuaire.

Donnez de cet électuaire au cheval malade, de quatre en quatre heures, la groſſeur d'une groſſe noix, & obſervez-lui un régime; de l'eau blanche pour boire, & de la farine d'orge mêlée avec du ſon, & très-peu de foin pour nourriture. N'oubliez pas de procurer au cheval, par des lavements réitérés, la liberté des excrétions, & continuez le traitement indiqué juſqu'au parfait rétabliſſement.

Je dirai, avant que de finir ce Chapitre, qu'il ne faut pas ſe méprendre aux ſignes de la fievre provenante d'une coagulation : ces fievres ſe dénotent par un pouls dur, ferme & ſupprimé, par la difficulté de reſpirer, par

l'assoupissement, & par la suppression ou sécheresse des excréments.

CHAPITRE QUATRIEME.

Des Fievres bilieuses, appellées par les Maréchaux maux de tête, mal de feu, mal d'Espagne & de la jaunisse.

LEs Maréchaux, par les différents noms qu'ils donnent aux maladies, nous instruisent aussi peu de la nature du mal, que leurs opinions sur les causes des maladies s'accordent peu avec l'expérience. Il n'est pas étonnant que leur raisonnement soit faux, vu que ce sont des gens sans étude & sans théorie. Il est bien plus surprenant de voir que des hommes qui ne sont pas dépourvus des connoissances relatives à l'économie animale des individus, se laissent entraîner dans toutes les erreurs familieres aux Maréchaux.

Les maladies qu'on nomme communément maux de tête, mal d'Espagne, mal de feu, sont des fievres inflammatoires, quelquefois putrides & convulsives. Ces maladies s'introduisent assez souvent dans les armées : elles attaquent une grande quantité de chevaux à la fois, & elles peuvent alors

être nommées épidémiques. Leur progrès eſt d'une rapidité ſi exceſſive, qu'au bout de vingt-quatre heures il n'eſt plus temps d'y remédier.

Il ne faut pas ſaigner lorſque les ſymptomes annoncent l'inflammation formée dans quelque partie du corps.

Ces ſymptomes ſe manifeſtent par la célérité du pouls petit & foible, par un dévoiement dyſentérique, & par des mouvements convulſifs qui continuent d'ordinaire juſqu'à la mort de l'animal.

L'épanchement de la bile eſt ſouvent la cauſe de cette maladie, lorſque cette liqueur par quelque compreſſion du foie, ſort de ſon canal & ſe mêle avec le ſang. On en apperçoit les ſignes ſur les parties du corps du cheval, où la couleur des fluides, qui les nourriſſent, ſe montre. Les gencives & les levres ſont teintes d'un rouge jaunâtre; le blanc des ieux eſt tout jaune : effet de la jauniſſe provenante, comme j'ai dit tantôt, de l'épanchement de la bile, qui ſe communique à toutes les liqueurs émanées du ſang.

La bile par ſon âcreté corrompt la maſſe ſanguine. Elle diſſout les parties ſulfureuſes & ſalines; elle ſupprime les volatiles; elle

donne au ſang une qualité corroſive; elle le déprave & le rend putride.

Quelle que ſoit la cauſe de la fievre bilieuſe, il faut toujours recourir avec toute la promptitude poſſible aux remedes capables de précipiter & d'abſorber la bile, d'envelopper & d'entraver ſes particules âcres & corroſives, d'en ſolliciter la dépuration & l'excrétion par les voies des excréments, de reſtituer au ſang la ſubſtance homogene, & de le rappeller enfin à ſa qualité naturelle. Tels ſont les acides végétaux & minéraux; toutes les terres ſigillées & non ſigillées; les coquilles d'huîtres, l'unicorne foſſile & la corne du cerf, la racine de l'oignon de mer, la rhubarbe, le quinquina, l'antimoine diaphorétique, la ſemence de perſil, &c.

On fait prendre au cheval. Par exemple:

Prenez Poudre de coquilles d'huîtres, 3 onces;
De ſel de tartre vitriolé, 1 once;
De cryſtal minéral, 1 once;
D'antimoine diaphorétique, demi-once;
De quinquina, 3 onces;
De ſemence de perſil, 2 onces.

Mêlez le tout avec du ſuc d'oignon de mer, ſix onces, & avec du miel purifié au-

tant qu'il en faut pour faire un électuaire. Donnez, de deux en deux heures, une once & demie de cet électuaire au cheval malade; appliquez-lui, en cas de constipation & de suppression des excréments, des lavements réitérés & purgatifs, composés de mauve, de son & de feuilles de séné, de chaque une poignée, le tout cuit dans un pot & demi d'eau commune; coulez & ajoutez de l'huile de lin, six onces; partagez en deux portions, dont vous donnerez une à la fois.

Observez attentivement de ne point user de lavement en cas de dévoiement dans cette maladie; toutes les évacuations lui seroient contraires par rapport à la dissolution, que l'âcreté de la bile a causée dans la masse du sang: il faut bien examiner les circonstances diagnostiques pour distinguer l'effet dissolutif de celui qui provient d'une coagulation. Les signes de celle-ci se dénotent par l'abattement & par l'assoupissement de l'animal: il respire avec beaucoup de difficulté; il lui survient de temps en temps une sueur froide & accablante. Son urine est presque claire comme de l'eau, & n'a point d'odeur; au lieu que dans une dissolution parfaite, le pouls étant dans le commencement de la maladie très-agité & inégal, s'affoiblit bien-

tôt; & à mefure que la diffolution du fang fait des progrès, il devient foible & obfcur, gardant néanmoins toujours fa vîteffe & l'inégalité. L'animal éprouve des convulfions intermittentes, fon urine change de couleur, elle devient huileufe, tantôt rouge, brune, verdâtre & noirâtre, & ces fymptomes alors font les pronoftics d'une mort prochaine.

Tous les Maréchaux perfiftent dans l'habitude erronée de tâter le pouls, en pofant la main au défaut de l'épaule vers le coude. Si la main dans cette pofition ne fent pas le battement du cœur, ils foutiennent que le cheval eft fans fievre. On voit par-là qu'ils ne font point de différence du battement du cœur à la fimple pulfation : prendre le battement du cœur pour l'unique figne de l'accès fébrile, c'eft s'expofer à connoître la fievre trop tard ou point du tout. Il eft très-certain que le battement du cœur n'eft apperçu extérieurement que lorfque la fievre eft à fon plus haut dégré.

Les chevaux ont une artere, fur laquelle on peut tâter le pouls en tout temps. Appuyez deux ou trois doigts un peu fort au larmier, un ou deux pouces au-deffus du petit coin de l'œil en biaifant vers l'oreille; là

vous ſentirez très-nettement la pulſation de l'artere, qui vous apprendra en quel état ſe trouve le ſang.

CHAPITRE CINQUIEME.

Du Vertigo.

LE Vertigo entendu dans ſa vraie ſignification, eſt une intermiſſion de la circulation réguliere du ſuc nerveux dans les organes des ſens : les petits vaiſſeaux obſtrués par quelque matiere viſqueuſe, provenant d'un ſang épais, empêchent le cours libre des fluides, leſquels arrêtés dans leur progrès, privent de temps en temps l'animal de ſes ſens.

La trop grande raréfaction de ſang, ou ſon épaiſſiſſement, ou quelquefois une ſimple indigeſtion, peut occaſionner ce dérangement dans la circulation réguliere du ſuc nerveux : une ſaignée proportionnée ſera très-utile ; & le jugement que l'on portera de la qualité du ſang, décidera des remedes ſuivants.

Si le ſang paroît trop atténué & de peu de conſiſtance, donnez tous les matins, pendant

huit jours, la grosseur d'une noix de l'électuaire composé de

Racine de scorsonere;
Feuilles d'oseille, de chaque 3 onces;
Fleurs d'ancolie, une once & demie.
Nitre dépuré, demi-once.

Réduisez le tout en poudre très-fine, & mêlez avec du miel purifié autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Si le sang est trop épais, & si sa sérosité contient beaucoup de flegmes, donnez la même quantité de l'électuaire qui suit :

Prenez Panacée solutive, 3 onces.
Oximel d'oignon de mer, une once.
Sel ammoniac anisé, 6 dragmes.
Extrait de l'herbe à la reine, 3 dragmes.
Mêlez avec l'esprit de vin camphré, 5 dragmes.
Miel purifié autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Si enfin le mal est l'effet d'une indigestion causée par des aliments inusités, comme du bled nouveau, des feves ou d'autres grains indigestes, donnez, pendant huit jours, tous les matins à jeun une once de la mixtion suivante, & faites observer un régime exact.

Prenez Absynthe, une dragme.
Gomme-mastic, 2 dragmes.

Réduiſez le tout en poudre fine, infuſez avec l'eau ſtomachale, deux onces; l'eau de cериſes noires, ſix onces; & avec l'eſſence amere, 3 dragmes; donnez à la fois pour potion.

CHAPITRE SIXIEME.

De la Fourbure, de la Courbature & du gras-fondu.

LA fourbure eſt une eſpece de rhumatiſme, qui tantôt particulier aux muſcles du train de devant, tantôt univerſel, entreprend les parties du corps du cheval.

J'ai mis au jour un Ouvrage en Allemand, qui traite tout au long de la fourbure & de ſes différents effets. On y trouvera, pour la meilleure intelligence, la jambe du devant du cheval avec ſes muſcles & autres parties diſſéquée & repréſentée d'après nature, avec une explication des cauſes de la maladie & des différents dégrés de leurs effets.

Bien des Maréchaux définiſſent cette maladie ſi ridiculement, que ſi l'on ajoutoit foi à leurs diſcours, on croiroit qu'elle ne peut ſe guérir que par des ſuperſtitions contraires au bon ſens. Ils ne connoiſſent cette mala-

die que lorſqu'elle eſt à ſon plus haut dégré; & alors ils ont recours à leurs remedes auſſi ſtupides que violents. De vingt chevaux attaqués de fourbure, ils en détruiſent dix-neuf, pour être incertains de guérir le vingtieme. Cependant il faut rendre juſtice à M. *Kerſling*, Maréchal de Monſeigneur le Landgrave de Heſſe-Caſſel, qui s'eſt diſtingué excluſivement de tous les Maréchaux en général, par ſon application à la connoiſſance des maladies des chevaux & de leurs remedes. C'eſt le ſeul Maréchal en Allemagne digne d'eſtime pour ſes mérites.

La fourbure eſt l'effet d'un refroidiſſement ſubit que le cheval a ſouffert tout-à-coup, après avoir eu grand chaud. La tranſpiration ayant été interceptée par un froid qui a fermé ſubitement les pores, l'humeur tranſpirante ſortie des orifices de ſes vaiſſeaux, eſt arrêtée entre la peau & les muſcles, ſe répand & s'aigrit, & elle cauſe des douleurs aux fibres muſculaires auxquelles elle s'attache. Elle les roidit & les entreprend.

Cette humeur extravaſée aboutit ſucceſſivement à ſon centre perpendiculaire. Elle tombe dans le pied du cheval. Par ſon âcreté elle y fait fermenter les fluides, qui nourriſſent les parties du pied; elle y bleſſe &

corrode les parties tendineuſes, & elle rend le cheval boiteux.

Pluſieurs maux ſe compliquent ſouvent avec la fourbure, ſelon que le refroidiſſement a été plus ou moins univerſel, & que l'animal a été plus ou moins de temps ſans être ſecouru par les remedes.

La courbature & la gras-fondure ſont ordinairement les ſuites de la fourbure, lorſqu'on n'a pas été prompt à y apporter du remede. L'humeur extravaſée ſe dilate de plus en plus. Elle ſe répand dans tout le corps du cheval, ſon acidité augmente, elle s'inſinue dans toutes les liqueurs, & les fait fermenter. Enfin elle les altere de façon, qu'on les voit ſortir mêlées avec les excréments & bouillonner par terre. C'eſt alors que les Maréchaux donnent à la maladie le nom de gras-fondure. Elle n'eſt jamais ſans fievre, & elle eſt toujours fort difficile à guérir.

Le cheval peut gagner la fourbure dans l'écurie, & toutes les fois que le paſſage subit d'une grande chaleur à un grand refroidiſſement l'expoſe à avoir la tranſpiration interceptée.

Il ne faut pas confondre cette maladie avec celle qui provient d'une ſimple indigeſtion, & que les Maréchaux appellent très-

abuſivement la fourbure du verd : cette derniere maladie n'étant autre choſe qu'une oppreſſion de vigueur, cauſée par une réplétion d'eſtomac paſſagere.

Le principe de la vraie fourbure eſt dans la ſéroſité du ſang. Cette ſéroſité, pouſſée par la chaleur hors des orifices des petits vaiſſeaux, eſt la matiere de la tranſpiration. Si elle eſt interceptée par un froid qui ferme les pores ſubitement, cette humeur qui ne peut plus, ni rentrer dans les petits vaiſſeaux, ni ſortir par les pores, devient un corps étranger entre la peau & les muſcles, & ſe diſpoſe à la corruption.

Plus les fluides ont de vertu balſamique dans leurs vaiſſeaux & dans leurs fonctions régulieres, plus ils acquierent d'âcreté maligne lorſqu'ils ſortent de leur ordre & de leur borne. Voilà pourquoi la fourbure a des conſéquences ſi funeſtes, lorſqu'on ne vient pas promptement au ſecours de la nature pour en détruire la cauſe.

La ſéroſité maligne, qui eſt le principe de la courbature, ſe répand peu à peu dans toutes les parties muſculeuſes : elle y met les liqueurs en fermentation, leur communique ſa qualité âcre & corroſive ; elle produit la fievre qui n'eſt pas ſans danger ; elle

ronge dans les parties basses comme dans le pied, où elle détache souvent l'os du petit pied des membranes aponeurotiques & tendineuses qui enveloppent cette partie, & la soutiennent dans ses fonctions.

La roideur des muscles entraîne souvent des obstructions dans la région des hypocondres, d'où suit la compression du canal du fiel. Cette compression verse la bile dans le sang, où elle excite la fermentation & cause la fievre. Il arrive aussi que l'âcreté bilieuse se communique au chyle, & le dissout au point qu'on le voit sortir avec les excréments. Telle est cette matiere blanche que les Maréchaux appellent gras-fondu, & qui même, après être sortie du fondement, conserve encore quelque temps son bouillonnement & sa fermentation.

Commencez à donner du soulagement à l'animal par une saignée, faites suivre des lavements réitérés. S'il est question d'une fourbure simple qui entreprend le train de devant, ou tout le corps de l'animal, usez du remede qui suit :

Prenez Racine d'oignon de mer, 2 onces.
Rhubarbe brulée, 4 onces.
Herbe de sanicle, 1 once.
Safran de Mars apéritif, demi-once.

Sel de tartre & de nitre, de chaque 6 dragmes.

Tartre vitriolé, 3 dragmes.

Antimoine diaphorétique, 3 dragmes.

Réduiſez le tout en poudre fine, mêlez enſemble, & partagez en ſept doſes égales.

Vous donnerez tous les matins à jeun une doſe de cette poudre, dans une chopine de vin blanc.

Il eſt néceſſaire d'extirper l'humidité maligne des parties inférieures, & principalement du pied qui en ſouffre de vives douleurs. Préparez Farine de feves, ℔ 1.

Huile de laurier, 3 onces.

Eſprit de vin autant qu'il en faut pour faire une pâte, à laquelle vous mêlerez tant ſoit peu de l'eau commune, pour lui donner la conſiſtance convenable : faites-la bouillir un inſtant. Prenez-la toute bouillante & mettez dans les deux pieds de devant, de maniere qu'ils en ſoient bien remplis; laiſſez un peu refroidir le reſte, & lorſque le dégré de la chaleur ſera tel que vous puiſſiez manier cette pâte ſans vous bruler, appliquez-en à l'entour de la couronne des deux pieds. Mettez une bande pour l'y aſſujettir, & afin qu'elle ne puiſſe ſe détacher, ni de la couronne, ni

de la ſole du pied, continuez cette opération tous les jours pendant huit jours, & elle aura l'effet que vous deſirez.

Les lavements que j'ai recommandé pour le commencement du traitement de la maladie, doivent être ſuivis juſqu'au rétabliſſement parfait du cheval. On peut les réitérer hardiment trois fois par jour, ſans craindre d'excéder. Leur compoſition ſera de

Ecume d'antimoine, 5 onces.
Fleurs de mauve,
de camomille, de chaque 1 poignée.
Sel polycreſte, 2 onces.

Faites bouillir avec un pot d'eau; coulez & ajoutez-y cinq onces d'huile de laurier ou de lin, & donnez en deux fois.

Si le mouvement du pouls annonce la fievre, n'attendez pas les ſignes du battement du cœur. La maladie alors ſeroit trop avancée, & le remede viendroit trop tard. Saignez promptement des deux côtés du col. Employez les lavements, réitérez & préparez enſuite

Racine d'oignon de mer,
Quinquina, de chaque 3 onces.
Rhubarbe brulée, 4 onces.
Antimoine diaphorétique martial, demi-once.

Sel d'abſynthe,

Tartre vitriolé, de chaque 3 onces.

Safran de Mars apéritif, 4 onces.

Réduiſez le tout en poudre très-fine, mêlez avec l'eſſence de vitriol de Mars, demi-once.

Sirop d'herbe à la reine, 3 onces.

Miel autant qu'il en faut pour la conſiſtance d'un électuaire.

Vous donnerez tous les jours le matin, à midi & le ſoir, la groſſeur d'une groſſe noix de cet électuaire à la racine de la langue du cheval. Continuez juſqu'à ce que la fievre ceſſe, & faites garder un régime exact.

Quant à la maladie que l'on nomme gras-fondure, & qui ſurvient quelquefois au cheval ſans avoir été précédée de fourbure, elle eſt l'effet d'un travail outré, par lequel le ſang & les humeurs ont été pouſſées dans un mouvement précipité; elles ſe ſont mêlées avec les humeurs bilieuſes, qui leur ont communiqué la qualité âcre. Elles ont été enſuite repompées dans la circulation du ſang, & y ont excité la fermentation & produit la fievre.

Pluſieurs Maréchaux ont cru juſqu'à préſent que comme cette maladie n'attaque guere que les chevaux gras, elle provenoit de ce que la graiſſe fondoit dans leur corps & ſor-

toit

toit enſuite avec les excréments, prenant pour de vraie graiſſe cette liqueur blanchâtre qui ſort du fondement. Il eſt bon de les détromper de cette erreur, en leur apprenant la véritable cauſe de cet effet.

La gras-fondure, dont le nom eſt une conſéquence de leur fauſſe idée, provient de ce que le ſang étant trop épais, circule difficilement. Si un ſang de cette nature vient à être agité par une cauſe violente, la forte extenſion des vaiſſeaux fait que la bile s'embarraſſe dans le foie, & qu'elle en engorge les glandes: cet engorgement empêche le cours libre du ſang qui vient de l'eſtomac, de la rate & des inteſtins. Le ſang ainſi gêné, dépoſe dans les glandes inteſtinales une trop grande abondance d'humeur ſalivale. Cette humeur étant miſe en fermentation par l'âcreté bilieuſe, diſſout celle qui eſt attachée aux parois des inteſtins, & l'entraîne avec les excréments.

C'eſt l'humeur viſqueuſe qu'on apperçoit autour de la fiente, & qu'on prend pour du gras-fondu.

Le cheval perd l'appétit. Il ſe couche & ſe releve auſſi-tôt. Il regarde ſes flancs, & perd ſes forces tout-à-coup. S'il ſort de ſes naſeaux une matiere mêlée avec du ſang, le ſigne eſt mortel.

Employez d'abord les ſaignées du col & les lavements; uſez de celui que j'ai indiqué pour la fourbure, & ajoutez y une demi-once du baume opiatique chymiquement préparé, dont je vous donnerai la compoſition au Chapitre des coliques.

Préparez en attendant le remede qui ſuit :
Prenez Coquilles d'huîtres calcinées, 4 onces.
Sel d'abſynthe, 3 dragmes.
le tout réduit en poudre, mêlé avec l'eſſence de vitriol de Mars, 1 dragme.
Eau diſtillée des fleurs de renoncule, 4 onces.
Eau analeptique, 5 onces.
Eau de ceriſes noires, demi-livre.

Vous donnerez de cette mixtion toutes les deux heures quatre onces au cheval malade, & vous lui ferez garder un régime exact. Si la fievre ne diminue point, réitérez la ſaignée, & prodiguez les lavements. Appliquez quelques ſetons à la poitrine & ſous le ventre; continuez ce traitement juſqu'à ce que le cheval ſoit rétabli.

CHAPITRE SEPTIEME.

Du mal de cerf.

L'Étimologie de cette dénomination n'eſt pas facile à découvrir. Les opinions varient à cet égard, auſſi-bien que ſur la nature & les cauſes de cette dangereuſe maladie.

Elle s'annonce par des ſignes clairs & ſenſibles. Le col & les mâchoires du cheval deviennent roides & immobiles; les ieux lui tournent par intervalles; il a le corps & les deux trains tout entrepris; ſa peau eſt ſeche; il lui prend de temps en temps des battements de flancs & de cœur très-violents : ces battements reviennent quelquefois coup ſur coup, & toujours ſans regle.

Je regarde le mal de cerf comme un effet ſpaſmodique provenant d'une cauſe dans le genre nerveux, qui en produit une conſtriction violente, tantôt univerſelle & tantôt particuliere à certaines parties du corps de l'animal.

Le ſpaſme qui caractériſe le mal de cerf eſt permanent; le pouls de l'animal eſt dur & inégal; les extrêmités du cheval, comme les oreilles, le nez & les jambes, ſont froides; l'hypocondre gauche eſt auſſi affecté de

tenſion & de vents, & la conſtipation eſt ſi grande, que le cheval ne rend, ni vents, ni excréments; la veſſie eſt ſouvent reſſerrée, & il n'en ſort que peu d'urine.

Un exercice violent & outré; une interception de tranſpiration; l'effet de quelque humeur dartreuſe ou galeuſe qui a été repouſſée dans le ſang; la dépravation des ſucs, qui deviennent âcres & irritants; toutes ces cauſes peuvent affecter le genre nerveux & produire le ſpaſme.

On a connu par expérience que ſi la fievre ſurvient le quatrieme ou le cinquieme jour, cette fievre ayant la force de ſéparer par la concuſſion des fibres l'humeur âcre du ſuc nerveux, il y a de l'eſpérance que le cheval en réchappera. Il eſt difficile que l'animal vive au-delà du neuvieme jour, qui eſt le jour critique de cette maladie, principalement lorſque le ſpaſme a entrepris tout le corps du cheval.

Il y a fort peu d'exemples de chevaux guéris de ce mal. Ce que j'ai trouvé de plus ſalutaire, eſt la quantité de lavements émollients & purgatifs, l'application des bains de vapeurs, de frictions ſeches, & enſuite des onguents anodins, & des remedes capables de détruire l'âcreté des humeurs qui cau-

ſent la contraction tonique des muſcles.

Les Maréchaux font des efforts inutiles pour ouvrir la bouche du cheval malade, parce qu'ils croient que le mal ne vient que du ſerrement des mâchoires, & que ſi elles étoient une fois deſſerrées, le mal ſe diſſiperoit tout d'un coup. Mais cette pratique, comme tant d'autres, ne prouve que leur ignorance profonde.

Lorſque vous appercevrez les premieres atteintes du mal de cerf, que vous reconnoîtrez au col roide que le cheval étend en ouvrant les naſeaux & en vous regardant de travers,

Préparez Crême de cinabre, 2 dragmes.
Coquilles d'œufs, 3 dragmes.

Réduiſez le tout en poudre fine, mêlez avec l'eſprit de vitriol anti-épileptique, 60 gouttes, eau de pavot, 3 onces, & eau de ceriſes noires, 6 onces. Faites-en une mixtion, & donnez à la fois au cheval par la bouche.

Réitérez la même potion de ſix en ſix heures. Faites frotter votre cheval enſuite avec des bouchons de paille ſur toutes les parties que vous jugez être entrepriſes du ſpaſme, principalement ſur l'épine du dos. Quand il aura été fortement frotté à ſec & que la peau ſera bien échauffée, frottez les mêmes parties

avec l'onguent dont voici la compoſition.
Prenez Huile diſtillée d'ambre,
Huile de vers de terre, de chaque 2 onces.
Camphre, 2 dragmes.
Graiſſe de caſtor, 1 once.

Mêlez le tout en onguent.

Placez enſuite ſous le ventre du cheval un des gros vaſes dont on ſe ſert pour la leſſive; échauffez en même-temps pluſieurs gros cailloux au feu, & faites bouillir dans un pot de terre, avec ſix pots d'eau de riviere, quatre poignées de camomille, autant de fleurs de mauve, une poignée de marjolaine; mettez les cailloux chauds dans le vaſe deſſous le cheval, & verſez la décoction par-deſſus; couvrez le cheval depuis la tête juſqu'à la croupe avec de grandes couvertures, afin que la vapeur s'étende deſſous la couverture ſur tout le corps du cheval; & lorſque le caillou paroît ſe refroidir, remettez-y un autre récemment chauffé, pour que le cheval reſte dans une fumication continuelle & égale pendant une heure entiere. Après quoi vous recommencerez encore à frotter votre cheval à ſec, juſqu'à ce que vous ne vous appercevrez aucune humidité ſur ſa peau.

Il faut avoir ſoin de tenir le cheval tou-

jours bien couvert, & de lui faire la litiere jusqu'au ventre pour lui garder les pieds bien chauds.

La fumigation se fait deux fois par jour, le matin & au soir, toujours avec la préparation des frictions annoncées ci-devant, pour rendre le corps du cheval transpirable.

La saignée ne peut être dans cet accident qu'inutile : des setons appliqués à la poitrine, sous le ventre & aux fesses du cheval, tiendront lieu d'une évacuation nécessaire des sérosités âcres qui affligent les fibres nerveux, & d'une révulsion salutaire des humeurs qui embarrassent les parties tendineuses.

Le cheval ne peut rien manger, & même très-difficilement avaler pendant tout le temps du paroxisme spasmodique qui l'entreprend. Il faut cependant l'assister par des substances capables d'entretenir la nutrition : donnez-lui pour cet effet tous les jours cinq à six jaunes d'œufs, que vous lui passerez entre les dents molaires & les crochets dans la bouche, & observez de lui tenir les levres serrées jusqu'à ce qu'il ait avalé les œufs.

Donnez souvent de l'eau d'orge avec du miel ; & si le cheval ne peut boire, laissez toujours à ses côtés un seau rempli de cette

eau, afin qu'il puiſſe ſe rafraîchir la bouche quand il voudra.

CHAPITRE HUITIEME.

De l'effort du muſcle pectoral, vulgairement appellé avant-cœur, & de l'effort des muſcles de l'aîne.

LE mal que les Maréchaux appellent avant-cœur, eſt une tumeur qui ſe forme au poitrail vis-à-vis du cœur. Cette tumeur eſt preſque toujours accompagnée d'une fievre violente.

Le mal s'annonce par la tumeur qui paroît au-dehors ; ou ſi elle ne paroît pas, le cheval devient triſte, il tient la tête baſſe, & on lui ſent un grand battement de cœur. Il tombe par terre de temps en temps comme ſi le cœur lui manquoit, & qu'il fût prêt à s'évanouir. Il perd totalement l'appétit ; & la fievre devient quelquefois ſi violente, qu'elle lui cauſe une douleur aiguë, & qu'elle eſt capable de le faire mourir en fort peu de temps.

Cette maladie peut avoir deux cauſes. Une morfondure peut avoir épanché du ſang dans les graiſſes du muſcle pectoral. Ce ſang épanché y cauſe une inflammation qui tend à la

ſuppuration, & qui par l'augmentation de la chaleur provenant de la fievre, dégénere en abcès. Quelquefois la ſuppuration n'a pas lieu dans les parties graſſes; & alors le mal eſt d'autant plus dangereux, que l'inflammation dans ce cas tourne ordinairement en gangrene.

L'autre cauſe qui n'eſt pas moins vraiſemblable, & à laquelle tous ceux qui ont écrit de ce mal n'ont pas même penſé, eſt un écart ou un effort du cheval, qui aura forcé les tendons du muſcle pectoral. Cet effort ne peut manquer de cauſer une vive douleur au cheval, vu la ſenſibilité de ces parties. L'irruption du ſang des vaiſſeaux dans le temps de l'écart, a dû produire une tumeur, & l'inflammation en eſt la ſuite.

Quelle que ſoit la cauſe de ce mal, on doit toujours le regarder comme un abcès, qui eſt formé dans le muſcle dont nous parlons. Tout abcès eſt douloureux dans le temps que la ſuppuration ſe prépare. Cette douleur, jointe à l'inflammation des parties voiſines où le ſang eſt arrêté & caillé, produit la fievre. Il eſt donc néceſſaire d'en prévenir les mauvaiſes ſuites par la ſaignée. Il faudra en même-temps aider la ſuppuration par des onguents encollients, & ne pas trop travail-

ler contre la fievre, parce que c'eſt elle qui doit faciliter la ſuppuration.

Si la ſuppuration aboutit au-dehors, de maniere que par les remedes, ou par l'opération on puiſſe faire ſortir la matiere, le mal n'aura rien de dangereux.

Si au contraire l'inflammation ſe communique aux parties intérieures du corps, & principalement à celles du péricarde; ſi elle produit des anxiétés & des évanouiſſements, il faut ſecourir promptement le cheval malade par des ſaignées réitérées & par des médicaments cordiaux. Il eſt à craindre que la ſuppuration n'aboutiſſe au-dedans, ce qui ſeroit certainement mortel.

Il vient auſſi au cheval une groſſeur douloureuſe au haut de la cuiſſe, à l'endroit où elle eſt jointe au bas-ventre, c'eſt-à-dire, à l'aîne. Ce mal eſt auſſi dangereux que le précédent, lorſque la ſuppuration eſt interne; parce que la matiere ne pouvant pas être évacuée, corrompt les parties du dedans, & cauſe la mort à l'animal.

L'un & l'autre de ces maux produiſent la fievre, par l'inflammation du ſang arrêté dans la tumeur. Il faut ſaigner le cheval au col, & lui donner beaucoup de lavements. Vous graiſſerez la tumeur avec des ſuppuratifs; &

si vous appercevez que la tumeur aboutisse au-dehors, il faudra la percer pour faire écouler la matiere, afin de remédier à la fievre, & de calmer la grande agitation du sang. Préparez ensuite

Cinabre de montagne, 3 onces.
Safran de Mars apéritif, 1 once.
Sel de tartre, une once & demie.
Coquilles d'œufs, 5 onces.
Quinquina, 3 onces.

Réduisez le tout en poudre très-fine, mêlez avec l'esprit de nitre doux, 2 onces, & avec du miel autant qu'il en faut pour faire un éluctuaire.

Chaque jour le matin, à midi & le soir, vous donnerez la grosseur d'un œuf de poule de cet électuaire à la racine de la langue du cheval. Le régime doit être de l'eau blanche, & du son avec un peu de farine d'orge mouillée.

CHAPITRE NEUVIEME.

Des Avives & de l'Etranguillon.

Les chevaux ont des glandes à la mâchoire au-dessous des oreilles, qu'on nomme avives; ce sont les mêmes que celles qu'on

nomme parotides dans le corps humain. Il y a d'autres glandes à la racine de la langue qu'on nomme ſimplement glandes du goſier du cheval, & qui dans l'homme ſont appellées amygdales : ce ſont des glandes ſublinguales & ſalivales qui apportent dans la maſtication leur ſuc, pour être mêlé avec les aliments, & pour les aider dans la premiere préparation à la digeſtion.

Les Maréchaux prétendent que les avives (ce ſont les parotides) ſont par elles-mêmes ſujetes à des maux douloureux ; & lorſque la choſe arrive, ils diſent que le cheval a des avives.

Le gonflement des glandes du goſier du cheval n'eſt pas fréquent ; mais en cas qu'il arrive, le mal en eſt comme celui de l'eſquinancie aux hommes. Ce gonflement contraint la reſpiration du cheval, & c'eſt ce qu'on nomme étranguillon.

Ce mal dérive de l'épaiſſiſſement de la ſalive, laquelle étant réſoute par des matieres capables de cet effet, ceſſe d'enfler les glandes, les dégorge au contraire, & le mal ſe diſſipe.

On fait une décoction à l'inſtar de gargariſme, que l'on injecte par une ſeringue dans le goſier du cheval, & moyennant l'uſage

convenablement réitéré plusieurs fois par jour, on parvient aisément à guérir cette maladie.

La décoction sera composée de

Fleurs de sureau,
de camomille, de chaque une poignée.

Faites-les bouillir légérement dans deux setiers d'eau; passez le tout; ajoutez-y

de sel ammoniac, demi-once;
de sirop anti-scorbutique, 3 onces;
de vinaigre, demi-setier.

Coulez, & faites-en usage comme ci-dessus.

Quoique le mal des glandes du gosier enflées ne soit pas de conséquence, lorsqu'on y apporte promptement des remedes au commencement de son accès, il peut devenir sérieux, en cas qu'on néglige de prévenir l'inflammation de ces parties, & par conséquent l'étranguillon parfait.

Il ne faut pas confondre le mal des avives avec celui de l'étranguillon: celui-ci est une maladie réelle; les glandes du gosier ont un gonflement sensible & douloureux. Le cheval tient la tête haute, à cause de la tension de cette partie. Ses temps, sa tête & ses ieux s'enflent en même-temps. A peine peut-il boire & manger. Il ne respire que difficile-

ment ; la langue lui ſort de la bouche. Il ne peut plus avaler, & il rejette la boiſſon par les naſeaux. Enfin le gonflement peut devenir ſi fort, qu'il comprime l'embouchure de la trachée-artere, ôte la reſpiration & étouffe le cheval.

J'ai dit tantôt que cette maladie eſt un embarras & un épaiſſiſſement du ſuc dans les glandes du goſier : elle peut provenir de ce que l'animal a paſſé d'un grand chaud à un grand froid, ou de ce qu'il a bu ayant trop chaud, après avoir été fatigué à outrance.

Comme l'étranguillon eſt une inflammation des amygdales & de preſque toutes les parties du goſier, & que le mal fait ſouvent & en peu de temps des progrès rapides, il faut d'abord ſaigner des deux côtés du col. On lui injectera enſuite le gargariſme décrit, avec une ſeringue faite exprès pour cet uſage.

Pour le remede à donner intérieurement,

Prenez Sel de tartre & de nitre, de chaque 2 onces.
Safran de Mars apéritif, 3 dragmes.
Antimoine diaphorétique, 2 dragmes.

Réduiſez le tout en poudre fine, & mêlez avec du miel purifié, faites-en un électuaire.

Donnez au cheval malade, deux fois par jour, de cet électuaire, de la groſſeur d'une

noix, & frottez extérieurement les glandes du gosier avec l'onguent suivant :

Prenez Onguent d'althéa,
de bouillon blanc,
de linaire, de chaque une once.
Huile de mélilot, 2 dragmes.
Camphre, une dragme.
Savon noir, 2 dragmes.

Mêlez le tout, & faites-en un liniment.

Quant à la maladie des avives, dont l'opinion des Maréchaux, qui leur attribuent des maux particuliers, n'est fondée que sur un préjugé vague, transmis de pere en fils, j'approuve celle de M. Garsault, qui n'admet pas la sensibilité des avives. » On pourroit, dit-il, » en douter assez raisonnablement, » attendu que les opérations qu'on fait aux » chevaux qu'on dit avoir les avives, qui est » de les percer, de les piquer, de les battre, » &c. dans le temps qu'on les croit assez dou» loureuses, pour tourmenter un cheval de » la force dont il agit alors, seroient capa» bles d'y exciter une inflammation beau» coup plus violente, d'allumer son mal & » de le rendre comme fol.

Je crois donc que les avives sont insensibles, puisqu'elles ne font pas cet effet ; & je

ſuis perſuadé qu'on eſt bien éloigné de la ſource du mal, quand on ſe borne à la ſenſibilité des avives.

Je trouve dans l'expreſſion ordinaire des Maréchaux même une raiſon pour appuyer mon ſentiment. Ils diſent qu'il n'y a jamais d'avives ſans tranchées. Il pourroit ſe faire en effet que ce qu'on nomme avives, ne fût autre choſe qu'un mal de ventre, d'autant plus que les ſignes des avives ſont les mêmes que ceux des tranchées. Le cheval ſe tourmente exceſſivement par la douleur qu'il ſouffre. Il ſe couche, il ſe roule par terre, il ſe releve ſouvent, & il ſe débat fortement.

Le gonflement des avives provient d'une réplétion dans les veines jugulaires, dont une copieuſe ramification paſſe au travers des avives. Lorſque la maladie des tranchées, ou quelque autre maladie aiguë cauſe l'émotion du ſang, les veines jugulaires en ſont plus remplies, & dilatent par conſéquent le volume des parotides, qu'on appelle avives. C'eſt pourquoi l'on obſervera preſque dans toutes les maladies aiguës, que les avives ſont enflées. Les Maréchaux eux-mêmes prouvent par leur pratique l'abus de leur opinion, puiſqu'ils guériſſent les avives avec les remedes faits pour guérir les tranchées. Je ne dirai

rai rien de certains Maréchaux, qui prétendent guérir les avives avec des paroles. Cette absurdité est digne de leur charlatanerie.

CHAPITRE DIXIEME.

Des Tranchées.

AUcun animal n'est sujet aux douleurs d'entrailles comme le cheval. Plusieurs causes peuvent lui occasionner des tranchées insupportables, qui mettent sa vie en danger. Pour en donner une connoissance plus exacte, je les diviserai en six especes, qui sont :

Les Tranchées d'indigestion & de vents.

Le *Convulvulus*, ou *Miserere*.

Le Tenesme.

Les Tranchées de rétention d'urine.

Les Tranchées bilieuses, nommées abusivement Tranchées rouges.

Les Tranchées causées par les vers.

De quelque espece que soient les tranchées, elles causent beaucoup de douleur au cheval, & s'annoncent toutes à peu près par les mêmes signes. Le cheval se débat, se couche & se releve souvent ; il regarde ses flancs, & la sueur lui prend, voilà les signes généraux.

Il y en a de particuliers à chaque espece, lesquels, avec l'inspection des excréments, peuvent découvrir la cause.

Les tranchées d'indigestion & de vents proviennent d'avoir trop mangé, ou trop à la hâte. Les chevaux qui se fatiguent, y sont fort sujets, parce que moyennant le mouvement du tic, & une espece de *rot* dont le *tic* est accompagné, ils avalent beaucoup de vents; ces vents remplissent leurs intestins, & les étendent au point de leur causer les douleurs les plus aiguës.

Cette maladie demande un prompt secours. Il faut toujours commencer par les lavements. Celui dont vous trouverez plus bas la recette, n'a jamais manqué de faire son effet dans cette maladie. Si vous observez que la fievre accompagne les tranchées, soyez assuré que l'inflammation se prépare dans les intestins. L'extension causée par les vents empêche le cours libre du sang dans les vaisseaux de cette partie. Le sang s'y arrête; il engorge les petits vaisseaux; delà l'inflammation.

Faites saigner le cheval sur le champ, & préparez Thériaque de Venise, une once. Dissolvez-la dans de l'eau de cerises noires, deux onces, & faites avaler.

Voici la recette du lavement spécifique.

Prenez Ecume d'antimoine, 4 onces.
Herbe de camomille,
de bouillon blanc, de chaque une poignée.
Semence de fenouil & d'anis, de chaque une once.

Faites bouillir dans un pot de biere, pendant un demi-quart d'heure, coulez & ajoutez-y huile de laurier, 5 onces, sel polycreste, 2 onces, & du baume opiatique chymiquement préparé, 30 gouttes. Partagez en deux portions égales, dont vous appliquerez une à la fois.

Je vais vous donner la composition du baume opiatique, dont l'usage est dans une quantité d'occasions infiniment salutaire, & dont la préparation n'est pas beaucoup commune.

Prenez de l'opium du plus pur; mettez-en deux onces dans un grand verre; versez dessus deux livres & demie de suc de coins fraîchement exprimé : ajoutez un gros de sel de tartre crystallin; mêlez le tout. Laissez le verre découvert, & mettez-le dans une chambre assez chaude pour exciter la fermentation : après deux ou trois jours, vous serez assuré par les petites bulles qui s'éleveront au-dessus de la liqueur, que la fermentation

ſe prépare; alors mettez-y une demi-once de ſucre en poudre, & remuez bien le tout avec la ſpatule : laiſſez le verre découvert dans la même chambre juſqu'à ce que la fermentation ſoit achevée, ce qui s'effectuera en quatorze ou quinze jours : pendant ce temps-là viſitez cette compoſition tous les deux jours, ôtez avec une cuiller l'écume puante qui ſe forme au-deſſus, jettez cette écume qui eſt mal-ſaine, & dont la puanteur eſt affreuſe : elle pourroit vous cauſer quelque maladie, ſi vous ne prenez pas la précaution de fermer la bouche & de vous boucher le nez chaque fois que vous entrez dans la chambre.

Lorſqu'il ne ſe préſentera plus d'écume, vous trouverez au milieu du verre une liqueur d'un beau rouge, & dans le fond une matiere trouble. Verſez la liqueur par inclination; filtrez-la au travers d'un linge; laiſſez-la repoſer une couple de jours, afin qu'elle ſe clarifie davantage; paſſez-la une ſeconde fois au travers d'un linge; mettez-la enſuite dans un verre à diſtiller; faites-la évaporer au bain-marie, juſqu'à ce que la liqueur s'épaiſſiſſe à la conſiſtance du miel; prenez de l'eſprit de vin rectifié au-deſſus du ſel de tartre brulé par du nitre; verſez ſur l'extrait une quantité de cet eſprit, de maniere qu'il

ſurnage trois doigts au-deſſus : couvrez votre verre ; bouchez-le bien, & remettez-le en digeſtion pendant trois jours dans la chambre chaude.

L'eſprit prendra une forte teinture de rouge, & vous le verſerez par inclination dans un autre verre : remettez ſur l'extrait la même quantité d'eſprit de vin rectifié ; bouchez le verre comme auparavant, & mettez-le de nouveau en digeſtion pendant trois jours.

Vous trouverez ce nouvel eſprit teint comme le premier : continuez ainſi juſqu'à ce que vous voyiez que l'eſprit de vin ne ſe charge plus de la couleur rouge : prenez alors tout cet eſprit teint de rouge ; filtrez le au travers d'un linge ; mettez-le dans un verre à diſtiller dont le col ſoit bien étroit ; bouchez ce verre bien fort, & mettez-le en digeſtion pendant trente jours conſécutifs ; vous en tirerez une quinteſſence que vous laiſſerez refroidir ; filtrez-la, & mettez-la dans un verre au bain-marie ; faites évaporer l'eſprit de vin par la diſtillation, & la teinture épaiſſe que vous trouverez dans le fond, ſera le baume opiatique.

La bonté de ce baume eſt, par des expériences innombrables, ſi fortement conſtatée, que perſonne ne ſauroit en douter. Il calme

les douleurs de colique presque dans le même moment qu'il est donné en clystere : il adoucit les âcretés dans les boyaux, & il est un véritable spécifique contre les dévoiements & le flux dysenterique.

La dose en est de vingt jusqu'à quarante gouttes dans un lavement, & de quinze à vingt gouttes à prendre par la bouche d'un cheval.

Le Convulvulus, ou Miserere.

LEs vents peuvent occasionner une espece de tranchée très-dangereuse, qu'on nomme *Convulvulus*, ou *Miserere.* Il se fait un repli de l'intestin sur lui-même, qui empêche les matieres de passer. Il faut sur toutes choses tâcher de prévenir l'inflammation de l'intestin ; car lorsque cette inflammation se forme, elle fait mourir le cheval en très-peu de temps.

Le seul moyen est de saigner jusqu'à défaillance, & de réitérer les lavements. L'intestin ne peut reprendre sa situation naturelle, lorsqu'il a été une fois entrepris par l'inflammation. C'est donc à détruire cette cause qu'il faut principalement s'attacher. Les médicaments par la bouche ne sont d'aucune ressource, parce que le pli de l'intestin leur

intercepte le paſſage. Le lavement dont j'ai donné ci-deſſus la recette, ſera le meilleur de tous pour calmer les douleurs & éteindre l'inflammation.

Le Teneſme.

LE Teneſme, outre les ſignes généraux de tranchées, ſe fait connoître par les efforts que le cheval fait pour fienter. Efforts inutiles; il ne rend que des glaires qui ſe détachent des boyaux avec douleur. Le cheval ne fait pas continuellement ces efforts. Il y revient par intervalles, & toujours avec des douleurs exceſſives. Ce mal eſt ordinairement précédé d'un flux de ventre, & il a beaucoup de rapport avec la dyſenterie de l'homme. Il provient d'une grande âcreté dans le ſang, qui dépoſe des humeurs mordicantes dans les inteſtins par les glandes dont ils ſont remplis; & comme ces humeurs ne peuvent ſe détacher que très-lentement, elles cauſent des douleurs inſupportables. Cette matiere âcre ronge les parois de l'inteſtin, & y produit des léſions, & par conſéquent l'inflammation, qui ſe manifeſte par la fievre qui ſurvient, & qui eſt toujours dangereuſe dans cette maladie.

La ſaignée eſt peu utile au mal, à moins que ce ne ſoit pour s'oppoſer à l'inflammation & à la fievre accidentelle. Les lavements anodins fréquemment réitérés, ſont le remede le plus efficace.

Prenez Son de froment & graine de lin, de chaque une poignée.
Huile commune, 6 onces.
Jaunes d'œufs, N° 2 ou 3.
Baume opiatique, 20 gouttes.

Délayez le jaune des œufs avec l'huile; mêlez le tout avec un demi-pot de lait de vache, faites bouillir un inſtant, coulez & appliquez-le tiede.

Donnez deux ou trois fois par jour le médicament qui ſuit :

Prenez Rhubarbe brulée, 4 onces.
Bouillon blanc, 2 onces.
Feuilles de garderobe, 1 once.
Huile de ſemence de pavot, 1 once.
Quinquina, 3 onces.

Réduiſez le tout en poudre très-fine, mêlez avec baume opiatique, demi-dragme, & du miel autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Appliquez-en de la groſſeur d'une noix à la racine de la langue. Faites obſerver que le cheval ne boive & ne mange d'abord après la

prise du remede. Donnez dans l'eau blanche qui lui servira de boisson ordinaire dans cette maladie, une grosse cuiller de miel & une once de nitre dépuré, mêlez & remuez toutes les fois que vous le présenterez au cheval pour boire.

Tranchée de rétention d'urine.

L'Urine est une liqueur que le sang dépose dans les reins, & par laquelle il se décharge d'une surabondance des parties salines & sulfureuses qui s'étoient introduites dans la masse. Cette liqueur se filtre par différents couloirs, & passe dans la vessie, comme la matiere de la transpiration passe au travers des pores de la peau.

Si l'urine se trouve chargée d'une matiere épaisse, gluante & âcre; il se peut que cette matiere s'amasse dans le col de la vessie, qu'elle obstrue le canal de l'urêtre, & qu'elle produise ainsi la rétention d'urine. Ce mal est douloureux en lui-même; il devient très-aigu & très-dangereux, lorsque l'extension de la vessie par la réplétion de l'urine & l'âcreté de la matiere, font craindre l'inflammation de cette partie. Il est de la derniere conséquence de prévenir cette inflammation par

une saignée suffisante, & par les lavements émollients. L'un & l'autre sont nécessaires pour empêcher la complication de la fievre, qui augmenteroit l'inflammation. La gangrene suivroit bientôt dans des parties si délicates, & qui sont composées d'une grande quantité de fibres nerveux.

Il faut, pour distinguer le mal de rétention d'urine dont les douleurs excitent dans l'animal des mouvements aussi violents que dans l'accès d'autres tranchées, d'avec ceux qui ont l'atteinte des boyaux & non de la vessie pour objet, s'attacher à une observation attentive des signes que le cheval dénote par ses actions : il se place dans la rétention d'urine, souvent en attitude de vouloir pisser, sans pouvoir rendre que quelques gouttes d'urine avec des douleurs qui font gémir la pauvre bête. La sueur lui prend de temps en temps ; il tourne la tête du côté de la partie douloureuse, comme s'il vouloit indiquer à l'homme l'endroit où il a besoin de son secours.

Dans le cas d'une obstruction rebelle, ou d'une inflammation au col de la vessie annoncée par la fievre, il n'est pas à propos d'employer beaucoup de diurétiques, qui charieroient dans la vessie de nouvelles sérosités, &

augmenteroient l'extenſion de la veſſie, & par conſéquent les douleurs & l'inflammation. Il faudra ſeulement aider la nature par des remedes extérieurs, nommés diurétiques, froids & adouciſſants.

Quand la maladie conſiſte dans une ſimple rétention d'urine cauſée par les glaires, ou par les vents qui engorgent, ou qui compriment le canal de l'urêtre, il ſuffit quelquefois de mener le cheval dans une bergerie, & de lui faire ſentir la fiente des moutons : les parties ſalines volatiles qui ſortent de cette ordure, picotent le conduit de l'urine ; elles le dilatent, & l'urine paſſe à l'ordinaire.

A l'égard d'une rétention douloureuſe que le cheval annonce en ſe débattant continuellement, & par l'anxiété qui le met en ſueur, il faut employer la ſaignée & les lavements émollients, dont voici la diſpenſation.

Prenez Ecume d'antimoine, 6 onces.
Herbe de mélilot,
de camomille, de chaque une poignée.
Semence de fenu grec, 2 onces.
Sel polycreſte, 2 onces.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure dans un pot d'eau ; coulez, & ajoutez
Huile de laurier, 6 onces.

Baume opiatique, 30 gouttes.

Donnez en deux portions.

Préparez ensuite la mixtion suivante :

Prenez Semence de persil, demi-once.

Crystal de tartre,

Tartre vitriolé, de chaque une once.

Réduisez le tout en poudre très-fine ; infusez avec de l'eau distillée de fleurs de renoncule, huit onces ; faites-en une mixtion, que vous donnerez à la fois au cheval par la bouche. Observez de lui réitérer cette potion de deux en deux heures, lorsque les lavements auront produit l'effet desiré ; car tout remede donné intérieurement pour pousser l'urine avant que le passage en soit libre, est d'autant plus dangereux, qu'il opere par l'affluence de l'humidité dans la vessie une extension de cette partie plus violente. Il faut aider avant toutes choses l'ouverture du passage, & on peut, pour cet effet, injecter par une seringue dans la verge d'un cheval entier ou hongre, du savon dissout dans de l'eau tiede, & appliquer dans la vulve d'une jument du savon liquide en substance : il s'insinue par sa qualité lixivieuse dans le canal de l'urêtre, & pénetre dans la vessie, où il dissout les obstructions, & en sollicite l'évacuation.

Tranchée bilieuſe, ou Tranchée rouge.

LEs Maréchaux qui, en faiſant l'inſpection du cheval mort de la maladie dont nous parlons ici, ont obſervé les boyaux rouges, en ont tiré la conſéquence de lui donner le nom de tranchée rouge. Ils ignorent que toute inflammation dans les inteſtins les rend rouges par le ſang qui s'y arrête.

La tranchée bilieuſe provient d'une bile répandue dans les inteſtins; elle y cauſe par ſon âcreté qui déchire le velu de la membrane intérieure des inteſtins, des douleurs aiguës, & eſt capable d'allumer une prompte inflammation.

Il n'eſt pas facile de diſtinguer ces tranchées des autres : elles ont les mêmes ſignes; elles n'attaquent d'ordinaire que les chevaux d'un tempérament bilieux & hypocondriaque : ainſi ce n'eſt que par la connoiſſance du tempérament de l'animal qu'on peut conjecturer ce mal.

Il faut ſaigner précipitamment pluſieurs fois coup ſur coup, faire beaucoup boire le cheval, en lui donnant du cryſtal minéral, quatre onces pour un ſeau d'eau. Il faut retrancher toute nourriture, & prodi-

guer les lavements émollients & purgatifs.

Donnez par la bouche

Corne de cerf brulée, une once.
Tartre ſoluble, 2 dragmes.
Safran de Mars apéritif, 3 dragmes.

Réduiſez le tout en poudre fine, mêlez-le avec une livre d'eau commune, & adminiſtrez cette potion à la fois.

Tranchées de vers.

IL y a quatre eſpeces de vers qui s'engendrent dans le corps du cheval. On trouve dans ſon eſtomac des vers gros comme des feves blanches; ils ſont rougeâtres, & un peu velus ſur le dos. Quoique quantité de perſonnes diſent qu'ils n'ont rien de dangereux, je ſais par expérience qu'ils tuent les chevaux; d'autres, ſemblables à ceux-là, mais plus petits, ſortent avec la fiente & les excréments. Il faut détruire & extirper dans le corps de l'animal tous les inſectes; ils n'y contribuent à rien de bon.

Une autre eſpece de vers longs d'un demi-pied & pointus par les deux bouts, qui ſont blancs & que l'on apperçoit quelquefois dans la fiente, cauſent ſouvent des tranchées très-fortes & violentes.

Les plus dangereux de tous, ſont de petits vers faits comme de groſſes aiguilles; ils font ſouvent mourir le cheval.

Soit que les vers s'engendrent dans le corps de l'animal par corruption, ou par les œufs de ces inſectes, qui les dépoſent ſur les aliments que les chevaux mangent; il s'en forme dans l'eſtomac ou dans les inteſtins un paquet, que l'on nomme la poche de vers. C'eſt ce qu'il faut diſſoudre, pour faire mourir les vers contenus dans cette poche.

Lorſque votre cheval donne des ſignes de tranchées par des mouvements ſi violents, qu'il fait des actions de déſeſpoir, qu'il ſe laiſſe tomber par terre, qu'il y reſte ſans mouvement, qu'il ſe mord les flancs & les regarde ſouvent, qu'il ſue, qu'il ſe débat, qu'il ſe jette par terre & ſe releve, il y a toute apparence que l'animal a des vers. Vous en ſerez encore plus certain, en lui donnant les remedes qui font mourir les vers.

Il eſt inutile de ſaigner; donnez des extraits amers, une once de ſublimé doux dans une de thériaque de Veniſe, ou un ſetier d'huile d'olive. Ces remedes tuent infailliblement les vers, & vous les verrez ſortir morts avec la fiente.

Les vers ſont d'autant plus dangereux aux

chevaux, qu'ils leur rongent & percent souvent l'estomac ou les intestins. Il est bon de donner aux jeunes chevaux qui reviennent des prairies, quelque remede contre les vers. Pour ne pas leur donner du dégout du manger, je mets quelques onces de mercure dans un demi-pot d'eau, je l'y laisse infuser vingt-quatre heures; je verse l'eau par inclination, & je la donne à boire au cheval.

Je n'ai pas trouvé de remede plus assuré & plus simple pour faire mourir des vers, que la semence contre les vers, nommée aussi santoline. Prenez-en une once bien pulvérisée, & infusez avec un demi-setier de bon vin, donnez cette potion à la fois au cheval à jeun : les vers sortiront morts, & votre cheval en sera guéri.

CHAPITRE ONZIEME.

Du pissement de sang, & du flux d'urine, ou pissement froid.

LE pissement de sang n'est point pour les chevaux une maladie dangereuse : il faut très-peu de sang pour teindre l'urine, & pour lui donner une couleur rouge si forte, qu'on croiroit que le cheval ne pisse que du sang.

Cette

Cette incommodité n'a d'ordinaire d'autre principe qu'une trop grande abondance de ſang dans les vaiſſeaux. Un excès de chaleur, ou une courſe de longue durée, peuvent mettre le ſang dans une ſi grande agitation, qu'il faſſe une éruption dans les reins & paſſe dans la veſſie. Une ſeule ſaignée du col, & eſprit de nitre doux, deux dragmes, dans un pot d'eau qu'on fera avaler au cheval, remédieront promptement à cette incommodité, qui n'aura point de ſuites fâcheuſes.

Il peut arriver au cheval qu'un de ſes gros vaiſſeaux ſe rompe dans un effort, ou par un coup de pied qu'il aura reçu d'un autre cheval, & que le ſang qui en ſort en abondance paſſe dans la veſſie; alors le mal eſt dangereux & ſouvent mortel, parce que la partie offenſée devient ſujette à l'inflammation, le ſang ſe trouvant arrêté par la compreſſion d'une quantité de petits vaiſſeaux; il eſt même dans le cas de fermenter & de ſe corrompre: il faut ſaigner, qu'il y ait fievre ou non, faire obſerver un régime exact, & donner le médicament qui ſuit.

Prenez Eau de pourpier, ℔ j.
Poudre de pyrole,
de pentaphyllum,
de plantain,

de petite centaurée, de chaque demi-once.

Mêlez, & faites-en avaler au cheval de six en six heures, six onces.

Usez souvent du lavement composé de

Corneille,

langue de chien, de chaque une poignée.

Faites bouillir dans un pot d'eau, coulez, & ajoutez de beurre frais, 4 onces.

Baume opiatique, 40 gouttes.

Donnez en deux portions égales.

Vous pourrez vous servir aussi de l'électuaire, dont voici la composition.

Prenez Fleurs de sureau,

de cyprès, de chaque 2 onces.

Semence d'anis,

de l'agnus castus, de chaque une once & demie.

Antimoine diaphorétique, 2 dragmes.

Réduisez le tout en poudre fine, mêlez avec huile d'hypéricum, 4 onces, & avec du miel autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Vous en donnerez trois fois par jour de la grosseur d'une grosse noix à la racine de la langue.

Il y a des chevaux qui pissent l'eau toute pure telle qu'ils l'ont bue; ils boivent conti-

nuellement, & plus ils boivent, plus ils pissent de cette eau toute crue; ils maigrissent, ils deviennent foibles, ils perdent l'appétit; quelquefois la fievre survient, & leur donne beaucoup de chaleur. Quand le mal est à ce période, il est à craindre que l'animal ne périsse d'une inflammation causée par le sang arrêté dans les poumons ou dans les reins.

Ce mal est l'effet d'une indigestion pour avoir mangé de l'avoine nouvelle, qui n'est pas encore bien seche, & qui fait dans l'estomac une espece de pâte très-difficile à digérer. L'avoine cueillie dans des terreins marécageux peut produire le même effet: les parties sulfureuses dont elle est remplie, donnent du relâchement aux vaisseaux. Ils n'ont plus assez de force pour retenir l'humidité dans les conduits, où elle doit être digérée, rectifiée & filtrée, pour qu'une partie passe dans les vaisseaux lymphatiques, & le reste se mêle avec les autres humeurs. Les vaisseaux ainsi relâchés, & ne pouvant retenir l'eau que le cheval a bue, elle sort toute crue, & sans être teinte de la couleur que la digestion auroit dû lui communiquer.

Les fluides du corps ne sont point rafraîchis par cette eau, qui passe sans s'arrêter; la transpiration continuelle diminue nécessaire-

ment de leur masse, & cette déperdition de substance n'étant point réparée, il doit en résulter une grande sécheresse & une grande altération dans le sang.

Dans cette maladie le mouvement des poumons est contraint; ce qui rend la respiration plus difficile. Les reins, par un écoulement d'eau trop fréquent, deviennent douloureux, ils s'échauffent, & leur inflammation est à craindre. Il est nécessaire de prévenir la fievre par la saignée : préparez ensuite

Gingembre, demi-once.
Cannelle, une dragme.
Rhubarbe, 3 onces.

Réduisez le tout en poudre, & mêlez avec du miel, autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Donnez deux fois par jour de cet électuaire, la grosseur d'une noix à la racine de la langue; préparez encore

Feuilles de chêne & d'aune, de chaque une poignée.

Faites cuire dans un pot d'eau jusqu'à diminution d'un tiers, coulez & ajoutez esprit de nitre doux, une once, & safran de Mars astringent, demi-once; mettez la moitié de cette décoction dans un seau d'eau avec de la farine d'orge, & donnez-le à boire au cheval.

Vous n'aurez pas continué ce traitement une couple de jours à votre cheval malade, qu'il reprendra ſon appétit & ſon état naturel de ſanté.

CHAPITRE DOUZIEME.

Des chevaux frappés de la fumée.

IL eſt rare que les chevaux ſoient frappés de fumée à un tel excès, qu'il faille des remedes pour les guérir.

Le feu, par la négligence d'un domeſtique, peut prendre dans une écurie ſans que perſonne ſe préſente pour faire ſortir les chevaux. La fumée qui entre par leurs naſeaux, les rend immobiles & comme hébétés; elle les étouffe, mais ſans même que la fumée fût ſi abondante & violente, qu'elle eût la force d'étouffer le cheval : celle du foin & de la paille a des ſoufres groſſiers, qui font ſur les chevaux le même effet que la vapeur du charbon ſur les hommes. Elle caille le ſang, & en arrête la circulation.

Dans un accident pareil, il faut ſaigner le cheval, & lui faire avaler des remedes propres à rétablir la fluidité du ſang.

Une demi-once de la poudre des Chartreux

mêlée avec du miel & appliquée à la racine de la langue, passe pour un remede très-salutaire contre cette maladie ; ou préparez de l'esprit de sel ammoniac, de la poudre des Chartreux, deux onces ; filtrez premiérement l'esprit, dès qu'il aura une assez forte teinture de safran. Mêlez le tout ensemble avec quatre onces de miel bien purifié, & donnez-en au cheval deux ou trois fois par jour de la grosseur d'une noix : n'oubliez pas les lavements réitérés, continuez ce traitement jusqu'à ce que le cheval soit rétabli.

Quand l'incendie dans une écurie ne parvient à faire sur les chevaux d'autre effet que de les frapper de fumée, le mal n'en est pas de beaucoup de conséquence, à moins que ces animaux ne restassent sans aucun secours, & que par conséquent ils fussent étouffés.

Autre chose est, quand les flammes s'étendent aux chevaux, & qu'elles les blessent.

On s'imagine quelquefois que le cheval n'avoit éprouvé par les flammes qu'une ustion superficielle à la peau, tandis que l'action du feu avoit pénétré dans la substance charnue. L'on ne fait pas d'abord attention aux différents dégrés de brulure, suivant lesquels la

lésion qui en a été faite, devient toujours plus dangereuse.

Les différents dégrés de brulure se distinguent, 1°. quand la brulure fait seulement élever sur la peau quelques pustules, & qu'elle occasionne une séparation entre l'épiderme & la peau. 2°. Quand la peau est brulée, séchée & retirée, mais qu'il ne s'y est pas formé de croutes ou de gales. 3°. Quand la chair, les veines & les nerfs ont éprouvé l'action du feu, & qu'il s'est formé une croute.

Comme dans les brulures les cas sont très-pressants, il seroit à propos, en attendant que l'on se soit procuré quelque autre remede efficace, d'appliquer sur le champ à la partie brulée de l'huile d'olive; ou frottez & bassinez cette même partie avec de l'eau-de-vie camphrée ou avec du vinaigre; trempez un morceau de linge dans une de ces liqueurs, que vous mettrez sur la brulure: l'eau de chaux n'est pas moins admirable pour cet usage. L'on doit se garder de tous les onguents qui exposeroient à la suppuration; car il faut toujours l'éviter en cas de brulure.

Remede pour la brulure.

Prenez savon gris ratissé, mettez-en la ratissure sur la brulure, & par-dessus un linge que vous aurez frotté avec du savon.

Autre.

Faites fondre de la cire vierge, 2 onces, dans l'huile d'olive, 8 onces. Prenez quatre jaunes d'œufs rôtis ſur la cendre chaude, mêlez le tout, & broyez en conſiſtance d'onguent; étendez-en à froid ſur un linge, qui n'en ſera que doré, & appliquez ſur le mal.

Autre.

Prenez demi-once de cire neuve; faites-la fondre dans un pôt de terre, ajoutez trois onces d'huile d'olive, mêlez bien enſemble, remuez toujours pendant un gros quart-d'heure après y avoir mis une demi-once de la ſeconde peau du ſureau, qui eſt verte.

CHAPITRE TREIZIEME.

De la Palpitation de cœur, & du Vertigo de vapeur.

LA palpitation de cœur eſt un mouvement plus précipité que le mouvement ordinaire, occaſionné par la contraction alternative des deux ventricules de ce viſcere. Cette définition eſt ſimple; mais elle n'eſt pas ſuffiſante pour faire connoître la cauſe du mal, & pour indiquer le remede.

Levenhoeck & *Fallope* ſoutiennent que le

mouvement & la contraction des muſcles ſont abſolument dirigés par le ſang & par les eſprits animaux, dont l'écoulement dans les fibres muſculaires opere leur contraction; & que ſi ces deux fluides ceſſent de ſe communiquer aux fibres, ceux-ci reprennent leur état naturel & perdent leur mouvement.

Bartholin & *Malpighi* n'admettent que la même & ſeule cauſe qui fait mouvoir les muſcles; c'eſt le cours du ſang & l'écoulement du ſuc nerveux dans les fibres muſculaires. Si le cours du ſang & des eſprits eſt régulier & ſans interception, la contraction des muſcles ſe fera réguliérement; mais ſi le cours de ces deux fluides eſt inégal, la contraction des parties muſculaires ſera déréglée.

Les muſcles du cœur & les thorachiques n'ont point d'autre moteur que le fluide nerveux, qui, de concert avec le ſang, par ſon écoulement dans le muſcle & dans ſes fibres, le fait contracter. C'eſt donc le ſang agité par l'impétuoſité des eſprits, qui, agiſſant avec la même activité ſur les fibres muſculaires du cœur, opere cette contraction inuſitée, produit la palpitation & le battement du cœur.

L'épaiſſiſſement du ſang, auquel quelques-uns attribuent la palpitation du cœur, n'y a certainement aucune part; il fait l'effet tout

contraire : il rend la contraction de ce viſcere plus lente, inégale & quelquefois intermittente, parce qu'il ralentit néceſſairement la circulation de ce fluide des veines au cœur & du cœur aux arteres. Dans toutes les maladies cauſées par un ſang épais & caillé, on obſerve que le pouls eſt lent, foible & intermittent, au lieu que dans les maladies cauſées par un ſang bouillant, le pouls eſt fort, précipité & tumultueux.

Je ne conviens pas, au reſte, de l'opinion que la palpitation produiſe des vapeurs qui s'élevent au cerveau, & qui donnent la maladie du vertigo. Les organes des ſens ſont dirigés par les muſcles. Le mouvement de ceux-ci dépend de l'écoulement du ſuc nerveux dans leurs fibres; & à meſure que les eſprits animaux ſont dans une diſpoſition calme ou agitée, ils produiſent un effet conforme à leur action : ainſi les inégalités qu'on obſerve dans les fonctions des ſens ne peuvent venir que d'un dérangement dans la circulation du ſuc nerveux. Si la fonction d'un ſens eſt interceptée, on doit en conclure qu'il y a obſtruction qui empêche le paſſage du fluide, moteur du muſcle propre à cet organe.

Dans ces ſortes de maladies, il faut recou-

rir promptement à la ſaignée, n'importe de quelle veine. Faites tirer beaucoup de ſang; préparez enſuite

Racine d'eſquine, 4 onces.
Herbe endive, 6 poignées.
Gayac, 3 onces.

Coupez groſſiérement, & faites bouillir avec quatre pots d'eau de riviere. Coulez, & ajoutez demi-livre de miel dépuré, & eſprit de nitre doux, une once & demie; mêlez un pot de cette compoſition avec l'eau fraîche dans un ſeau plein, & donnez-le à boire au cheval. Continuez juſqu'à ſon rétabliſſement.

Préparez encore :

Rhubarbe, 4 onces.
Adiante,
Lierre terreſtre, de chaque 3 onces.
Sel volatil de corne de cerf, 1 once.
Nitre dépuré, 2 onces.
Antimoine diaphorétique, demi-once.

Réduiſez le tout en poudre, & partagez en dix portions égales. Faites avaler tous les jours le matin à jeun une doſe de cette poudre, dans un demi-ſetier de vin blanc. Faites faire au cheval un exercice modéré, & qu'il garde un régime convenable.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Pour avoir avalé une plume, de la fiente de poule, ou quelque autre ordure.

LEs chevaux peuvent avaler de l'arſenic, qui aura été mis dans un grenier pour faire mourir les rats & les ſouris, & qui ſe vomiſſent enſuite dans l'avoine ou ſur le foin.

Auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut faire avaler au cheval deux livres d'huile d'olive, & réitérer.

Ils peuvent auſſi, en buvant dans des marais ou des ruiſſeaux, avaler des ſang-ſues, qui s'attachent à leur eſtomac, y cauſent une hémorragie, capable de leur donner la mort. Dans le moment qu'on s'en apperçoit, il faut leur faire avaler de l'huile d'olive ou de l'eau ſalée, pour faire mourir les ſang-ſues.

On doit enfin éloigner avec grand ſoin les poules des écuries; car ſi le cheval avale de leur fiente, c'eſt une eſpece de poiſon pour lui. Il bat du flanc, & jette de vilaines matieres par le fondement: il faut alors extrêmement rafraîchir le cheval. Employez le miel & l'aloës pour le purger, & réitérez-lui les lavements.

Je ne ſais pas ſur quelle expérience quel-

ques-uns de nos Ecrivains nouveaux peuvent avoir fondé leur opinion, la hardiesse même d'avancer que la fiente des poules, ni leurs plumes ne font au cheval aucun mal. Le cas où l'animal s'étoit trouvé pour avoir avalé une de ces matieres, a trop prouvé le contraire, pour ne pas se laisser amuser par des contes aussi chétifs qu'absurdes.

CHAPITRE QUINZIEME.

Des maladies chroniques, & de la fievre lente.

LA fievre lente annonce deux causes, des abcès & ulceres internes dans les poumons, dans le foie, ou dans quelque autre viscere, ou bien quelque obstruction rebelle dans des couloirs de l'*abdomen*, & spécialement dans le foie.

Les abcès internes produisent un mouvement de chaleur dans le corps du cheval, & une fievre d'abord imperceptible, qui augmente en certain temps, & qui quelquefois se termine en moiteur. Cette fievre est entretenue par le mêlange qui se fait du pus de la partie abcédée avec le sang, qui circule autour.

La seconde cause est souvent dans l'obs-

truction des vaiſſeaux de la bile, qui retient dans les canaux du ſang une partie de cette humeur, laquelle ne manque jamais d'entretenir une agitation ſourde dans la maſſe du ſang, lorſqu'elle n'eſt pas fort allumée, ni fort âcre, & qu'elle eſt ſimplement épaiſſe & réſineuſe.

Telle eſt l'opinion de M. Garſault ſur la fievre lente & ſur ſes cauſes.

On parvient aſſez communément à la guériſon de cette fievre, lorſque le mal n'eſt pas trop invétéré; mais il eſt rare qu'on faſſe attention aux premiers indices d'un mal auſſi léger qu'il paroît dans ſon commencement. On ne s'en apperçoit d'ordinaire que lorſque les ſymptomes déclarent les ſuites de la maladie parvenue à ſon dernier période. C'eſt alors, comme dit très-bien M. Garſault, que la fievre lente cauſée par abcès ou ulcere interne, eſt tout-à-fait incurable. Ainſi il eſt inutile de la traiter.

Il y a une différence conſidérable entre la fievre lente étique & celle qu'on nomme phthiſique. La premiere provient d'une matiere âcre, qui s'introduit dans le ſang; elle le déprave de ſa bonne qualité, & elle ſe communique ſucceſſivement aux viſceres; elle les durcit, & leur donne l'amaigriſſement.

La ſeconde eſt cauſée immédiatement par un ulcere dans les poumons ou dans un autre viſcere ; & comme ces parties ne peuvent plus ſe rétablir, la maladie traîne en longueur & fait mourir l'animal.

La fievre lente étique peut être guérie dans ſon commencement, pourvu qu'alors on ait des ſignes aſſez diſtincts pour en connoître la nature. Vous donnerez tous les jours juſqu'à la guériſon le breuvage ſuivant :
Prenez Orge mondée, 6 onces.

Faites bouillir dans un pot d'eau, paſſez le bouillon au travers d'un linge ; ajoutez-y

Eau de mentaſtre,
d'hyſope, de chaque 6 onces.
Teinture de Mars apéritif de *Ludovici*, une once.
Eſprit de nitre doux, 3 dragmes.

Faites avaler tout à la fois au cheval, & obſervez-lui un bon régime.

Continuez ce traitement pendant quinze jours ou trois ſemaines, tous les jours ſans interruption. Nourriſſez votre cheval avec des herbes ſucculentes & farineuſes ; s'il ne guérit pas par ce moyen, il ſera difficile d'en trouver de meilleur.

CHAPITRE SEIZIEME.

De la Gourme.

ON prétend que la gourme n'eſt connue que dans les pays froids & tempérés ; cependant nous avons des preuves qu'elle exiſte auſſi dans les pays chauds. *Pelagon*, Auteur Napolitain, fait mention dans ſon Hippiatrique des gonflements des glandes, des abcès ſous la ganache, d'une matiere gluante & puante qui ſort par les naſeaux, & des abcès dans les poumons, dont les chevaux meurent étiques.

Filippo Scacco da Taglia-Cozzo, di meſcalzia.

Ceſare Fiaſchi, nello Tratato di curar Cavalli, lib. 1, *&c.*

Ces Auteurs, non-ſeulement nous font comprendre que la gourme eſt connue dans le climat le plus chaud de l'Italie ; mais ils diſent poſitivement qu'on avoit obſervé l'an 1388 en Barbarie, une maladie de chevaux, qui ſe déclaroit par la matiere qu'ils jettoient par les naſeaux, & que comme une partie en mouroit, faute de connoiſſance & de remede, les Barbes l'appellerent *la peſte des chevaux.*

Quoi

Quoi qu'il en soit, mon dessein n'est pas de décider en quel pays la gourme est plus ou moins connue; je me borne à expliquer sa nature & ses causes.

Les jeunes chevaux jettent la gourme lorsqu'ils sortent des prairies, & qu'ils prennent une autre qualité de nourriture; ou lorsqu'après avoir été nourris avec des aliments rafraîchissants, tels que la farine d'orge, le sarrasin avec du lait, (pratique ordinaire en Hollande, en Frise & en Danemarck pour engraisser les chevaux & les rendre de bonne apparence,) ils se trouvent réduits au foin & à l'avoine. Un cheval qui éprouve ce changement, ne tarde pas à donner des signes de gourme.

Les poulains sauvages qu'on laisse toute l'année dans les bois jusqu'à un certain âge, ne jettent point la gourme tant qu'ils ne changent point d'aliments; mais aussi-tôt qu'on les met à l'écurie, où la nourriture est différente, ils commencent à jetter la gourme.

Les poulains qui ne sont à l'herbe que l'été & qui reviennent l'hiver à l'écurie, jettent ordinairement les gourmes tous les ans. Ceux au contraire qui n'ont jamais été à l'herbe, & qu'on nourrit à l'écurie avec du foin haché & très-peu d'avoine mêlée, ne jettent ja-

mais de gourme. C'eſt une épreuve que j'ai faite pluſieurs fois, & un fait dont je ſuis très-aſſuré.

Je juge delà que la maladie de la gourme n'eſt autre choſe qu'un effort de la nature pour dépurer le ſang d'une matiere contraire à ſa qualité. Cette matiere eſt dépoſée par les orifices des vaiſſeaux dans les poumons, viſcere que la nature ſemble avoir fait exprès pour recevoir les humeurs, dont le ſang ſe dépure par le mouvement qui lui eſt propre, & par la ſubſtance ſpongieuſe, qui contient une infinité de ramifications.

Le chyle eſt différent ſelon la diverſité des aliments, & le ſang ſe reſſent de cette différence. La nature fait effort pour conſerver les ſucs dont la qualité eſt ſalutaire, & pour ſe décharger de ceux dont la qualité eſt nuiſible. C'eſt ce que nous obſervons dans la gourme. Selon que les aliments, dont les chevaux ſe nourriſſent, renferment plus ou moins de mauvais ſucs, la gourme devient plus ou moins pénible, & d'une qualité plus ou moins maligne.

La plupart des Auteurs reconnoiſſent une eſpece de gourme, qui ſe communique par la matiere que les chevaux avalent en mangeant dans la même mangeoire. Dans la

crainte même que la maladie ne se gagne par la transpiration, par la respiration ou par l'attouchement, on prend assez communément la précaution de séparer les chevaux sains de ceux qui sont malades.

L'expérience nous prouve en effet que certains aliments peuvent contenir des parties malignes & venimeuses, qui donnent au sang une qualité âcre, corrosive & contagieuse. C'est pourquoi la morve est plus ordinaire en temps de guerre, lorsqu'après quelques campagnes pénibles, la disette de fourrages met dans la nécessité d'employer toutes sortes d'aliments pour conserver la vie aux chevaux.

Tous ceux qui sont attaqués de la gourme, n'en donnent pas les mêmes signes. Les uns paroissent extrêmement malades; ils battent des flancs, & s'abandonnent entiérement à la violence du mal. Les autres jettent la gourme sans donner aucune marque d'incommodité. La gourme sort ordinairement par les naseaux, quelquefois aussi elle dégénere en abcès sous la gorge, & en différentes parties du corps.

Il est rare que cette maladie se déclare sans être précédée par une fievre plus ou moins forte; mais comme tout le monde n'y fait pas attention, & que la plupart des Maré-

chaux ne connoiſſent l'accès fébrile que lorſqu'il eſt au plus haut dégré, il arrive aſſez ſouvent que la maladie n'eſt point connue. On uſe de remedes qui lui ſont oppoſés, & on détruit l'animal.

Lorſqu'on a des chevaux à l'écurie qui viennent de l'herbe, ou qui ſont nouvellement achetés des Marchands, on doit préſumer qu'ils jetteront la gourme. Dès que le cheval commencera à refuſer le manger, donnez-lui de l'électuaire, dont la recette eſt à la fin de ce Chapitre. Mettez-le à l'eau blanche, & donnez-lui du ſon au lieu d'avoine. Gardez-vous de le faire ſaigner & de le mettre à l'herbe; vous le perdriez infailliblement. Si vous remarquez que les excréments ſont ſecs & d'une couleur verte ou noirâtre, employez de temps en temps les lavements émollients; frottez le gonflement qui ſe forme ſous la gorge entre la ganache avec l'onguent de guimauve; mettez le cheval malade à l'abri du vent & du froid, promenez-le quelquefois, ſans qu'il s'échauffe & ſans qu'il ſue.

L'eau à boire doit être tiede & mêlée avec du miel. Si vous obſervez de donner chaque jour, matin & ſoir, la groſſeur d'un œuf de poule de l'électuaire qui ſuit, ſoyez aſſuré que votre cheval ſe débarraſſera des gourmes,

de quelque eſpece qu'elles ſoient, & qu'il les évacuera par les voies les plus heureuſes & ſans aucun danger.

Prenez Racine de galanga,
de gentiane,
d'ariſtoloche longue & ronde, de chaque une once.
Herbe de chardon béni,
d'hyſope & de pas d'âne,
de bouillon blanc, de chaque 2 onces.
Semence de fenu-grec,
de maniguette,
de chardon béni,
d'anis,
de ſanicle, de chaque une once.
Baies de genievre, 2 onces.
De la cannelle, 2 dragmes.
Lait de ſoufre, une once.
Antimoine diaphorétique, 5 dragmes.
Soufre d'antimoine doré, 3 dragmes.

Faites piler le tout en poudre bien fine, & faites-le paſſer par un tamis très-fin; mêlez enſuite cette poudre avec quatre livres de miel purifié, ajoutez-y de l'huile d'amande douce, 3 onces, de l'huile d'hypéricum, 2 onces, mêlez le tout bien enſemble, faites

digérer pendant quinze jours dans une chambre chaude, & votre électuaire sera parfait.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

De la fausse Gourme.

ON prétend, avec raison, que la fausse gourme est plus dangereuse aux chevaux d'un certain âge, que la véritable gourme aux jeunes chevaux. Ceux qui soutiennent que la fausse gourme n'est autre chose qu'un reste de gourme, qui reparoît lorsqu'un cheval a jetté imparfaitement la premiere fois, & long-temps après l'âge auquel il est ordinaire aux chevaux de jetter, devroient faire attention que la matiere n'auroit pas pu rester si long-temps dans le sang ou dans quelque partie interne du corps, sans y opérer la corruption.

Les chevaux hors d'âge sont sujets à l'évacuation d'une matiere âcre & gluante, qui vient d'un sang altéré par le suc vicieux d'une mauvaise nourriture : quelquefois les chevaux sont trop nourris, & leur travail est très-médiocre; le corps est rempli d'humeurs, elles abondent dans le sang, & le rendent épais & visqueux. La nature opere réguliérement sur

l'économie animale ; elle fait toujours effort pour rejetter tout ce qui lui est nuisible ; elle dépose la partie vicieuse du sang sur quelque partie du corps, & assez communément sur les poumons, qui la chassent par la trachée-artere, d'où elle sort ensuite par la bouche ou par les naseaux.

On est dans l'usage de donner au printemps de l'orge verd aux chevaux, sous prétexte de les rafraîchir ; on change souvent de foin & d'avoine, & il est comme impossible de leur donner toujours des aliments du même cru, principalement dans les grandes écuries.

Quoique tous les foins ne semblent être qu'un même végétal, il y a pourtant entre eux de grandes différences. Ils contiennent plus ou moins des parties salines, sulfureuses & nitreuses, selon la nature du sol qui les a produits. De plus, les tempéraments des chevaux ne sont pas les mêmes, & cela influe sur la digestion & la chylification.

Un cheval d'un tempérament chaud ne reçoit pas autant d'impression de la substance nitreuse, que le cheval d'un tempérament froid & flegmatique. Ce dernier ne sauroit presque manger de foin, sans courir risque de devenir poussif.

Les Espagnols & les Italiens ne donnent

jamais de foin à leurs chevaux, parce que l'herbe eſt rare dans leur pays & peu arroſée par la pluie. Ils réſervent pour leurs bêtes à cornes le peu de foin qu'ils recueillent. Un cheval d'Eſpagne qui mange du foin, devient infailliblement malade, parce que cette nourriture lui refroidit le ſang. Les chevaux de cette eſpece ſont d'une complexion délicate, & qui s'altere aiſément. Les tempéraments des chevaux ſont pourtant diverſifiés en Eſpagne comme dans tous les autres pays.

La fauſſe gourme prend certainement ſa ſource dans les cauſes différentes que nous venons de voir. C'eſt une matiere vicieuſe qui, ayant été introduite dans le ſang, eſt rejettée de ſa maſſe, & ſe dépoſe ſur différentes parties du corps.

L'expérience nous fait voir que les chevaux âgés ſuccombent plus aiſément à la maladie de la gourme que les jeunes chevaux. Tout cheval qui a paſſé la moitié du temps que l'on attribue communément à la vie de cet animal, diminue beaucoup en vigueur & en force naturelle. Les chevaux vivent les uns plus, les autres moins; mais à douze ans ils ſont vieux. A cet âge, la nature n'a plus les mêmes forces contre les maladies, & elle

trouve plus de difficulté à surmonter les accidents.

Les Maréchaux peu habiles à connoître les maladies, ne veulent point se départir de leurs anciennes coutumes; ils donnent indistinctement leurs drogues, qu'ils appellent rafraîchissantes. Fort souvent ces drogues sont la cause que la gourme, au lieu de se déposer par les voies ordinaires sur les poumons, pour être jettée par les naseaux, s'arrête, & dégénere en une maladie dangereuse & mortelle.

Vous ne sauriez trouver un médicament plus salutaire & plus efficace contre la fausse gourme, que l'électuaire du Chapitre précédent. A quel âge que soit le cheval, il la lui fera jetter sans difficulté & sans danger.

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

De la Morve.

IL est peu de maladies dont on parle tant que de la morve, & il n'en est pas dont les signes soient plus incertains, la nature & les vrais principes moins connus.

Les signes auxquels on croit communément reconnoître la morve, sont que le che-

val jette de la matiere par un naſeau, que la matiere qu'il jette eſt verte ou jaune, qu'elle eſt puante, qu'elle ſurnage, ou va au fond de l'eau, &c. Tous ces ſignes ſont incertains, & ils ont été plus d'une fois trompeurs. Les gourmes d'une eſpece viſqueuſe, âcre & gluante fourniſſent les mêmes obſervations, & ſont cependant très-faciles à guérir; au lieu que tous les Hippiatres conviennent que la vraie morve eſt incurable.

J'ai beaucoup étudié la nature de cette maladie, ſur laquelle je me flatte d'avoir fait des découvertes neuves. J'ai reconnu qu'il n'y a qu'une ſeule morve, mais beaucoup différente dans des qualités & dans l'effet.

Le plus dangereux des cas qui arrive d'ordinaire quand un cheval vient d'être atteint de morve, c'eſt lorſque les Maréchaux ne veulent, par obſtination, jamais reconnoître le cheval pour morveux, avant qu'ils n'en ſoient convaincus par les puſtules dans ſes naſeaux, qu'ils appellent un chancre. Ils entreprennent de traiter le cheval avec promeſſe de le guérir; l'animal communique avec d'autres chevaux dont les propriétaires ne craignent pas des conſéquences, parce que le Maréchal avoit prononcé que la maladie n'étoit pas la morve; mais cette maladie

prouve bientôt le contraire, & elle déclare tous ces chevaux qui avoient communiqué avec le malade, atteints de morve à un dégré que le Maréchal est obligé de les abandonner tous, & de les condamner à la voirie.

La morve, suivant la qualité de son espece de malignité, & de nature plus ou moins rongeante, fait très-souvent des lésions intérieures sur les visceres de l'animal, avant que d'en laisser paroître les signes de chancre, ou d'autres remarques extérieures. Cependant il est très-évident, quand un cheval continue de jetter au-delà de six semaines, quand ses glandes entre la ganache sont enflées, endurcies, adhérentes & douloureuses, quand une seule de ces glandes éprouve l'état que je viens de décrire, & que l'écoulement de la matiere visqueuse sort par une narine du côté de la même glande, quand enfin la matiere découlant des naseaux est d'une couleur livide & d'une qualité gluante, il est certain, dis-je, que le cheval dans cet état est suspect de morve.

Les opinions sur la cause de la morve sont infiniment partagées. Quelques-uns prétendent qu'il s'éleve d'un terrein où on a enterré grand nombre de cadavres, par une exhalaison venimeuse, qui s'insinue dans les hu-

meurs du corps des chevaux. D'autres veulent que le *virus* morveux eſt le réſultat des vapeurs des marais ou des eaux croupies. Quelques autres encore attribuent l'origine de la morve à différents météores, au tremblement de terre, à un air infecté & chargé des corpuſcules venimeux que les chevaux reſpirent. Les plus ſavants, & par conſéquent plus réſervés ſur leur jugement, pour ne pas haſarder une opinion douteuſe, diſent que la diſpoſition du ſang & des humeurs de l'animal même, par la différence variée de nourriture, par changement de la température de l'air, par la fatigue à laquelle le cheval eſt ſouvent contraint ſans relâche, par le changement ſubit du chaud au froid, ou de celui-ci à celui-là, par des pluies & inondations fréquentes, par la miſere qui ſe rencontre en temps de guerre, & enfin par mille cauſes qui nous ſont cachées, eſt ſuſceptible de corruption & d'un *virus* qui produit la maladie morveuſe. Il ne s'enſuit pourtant pas que la morve ne dérive quelquefois auſſi d'une gourme imparfaitement jettée ou mal guérie, dont la matiere dépoſée dans quelque partie du corps de l'animal, y forme un ulcere, qui, par l'âcreté du pus qu'il renferme, communique aux humeurs deſtinées

à arroser, à lubrifier & à nourrir la même partie, la qualité virulente & morbifique.

Il y a dans les corps des animaux comme dans ceux des hommes, deux humeurs principales, le sang & la lymphe, qui par une circulation non interrompue, en parcourent continuellement toutes les parties, & les arrosent. Ces deux humeurs, parvenues dans la partie ulcérée & dans les vaisseaux sanguins déja infectés, entraînent avec elles le levain morveux vers le cœur, il y est broyé, & intimement mêlé avec le sang & la lymphe par la contraction de ce muscle. Delà il est distribué dans les arteres, & consécutivement par les veines dans toutes les parties du corps.

Le levain morveux étant ainsi mêlé dans la masse sanguine, communique au sang & à la lymphe sa qualité corrosive, & détruit par dégré tout ce qu'il y avoit de balsamique dans l'un & dans l'autre. Ces deux humeurs viciées à ce point, charrient leur poison dans tous les vaisseaux sanguins, jusqu'aux plus capillaires. Leur qualité âcre & mordicante forme par-tout des ulceres, & conduit l'animal à la phthisie.

Les poumons, le foie, la rate & toutes les parties intérieures du cheval atteintes de cette morve maligne, sont ulcérées, leur substance

eſt gangreneuſe. Les principaux vaiſſeaux ſanguins ne contiennent alors qu'une matiere épaiſſe & gluante, ſemblable à celle qui ſort par les naſeaux, & qui ronge les narines & les rend chancreuſes.

C'eſt l'eſpece de morve la plus contagieuſe. Elle étend ſon ravage ſur tous les chevaux ſans exception. Elle infecte l'air de telle ſorte, qu'à une certaine diſtance il empoiſonne les chevaux qui le reſpirent.

Il arrive néanmoins très-ſouvent & preſque d'ordinaire, que dans un même endroit où la contagion de morve s'eſt étendue & en a chargé l'air de ſa qualité virulente, les chevaux également expoſés à reſpirer cet air, n'en contractent pourtant pas tous à la fois & en même-temps l'effet de la communication maladive. Quelques-uns ſuccombent d'abord à la rigueur du venin; d'autres s'en défendent, & ne cedent à l'impreſſion de la contagion que ſucceſſivement & en différent temps, & quelques autres encore en reſtent tout-à-fait ſaufs, & ſurmontent les difficultés que le ravage venimeux oppoſe à la conſervation de leur ſanté. Tout cela dépend de la diſpoſition inteſtine de la qualité du ſang & de ſes humeurs, & de la vigueur naturelle des fibres des organes. Le ſang plus

ou moins balſamique, ſa conſiſtance plus ou moins proportionnée au paſſage libre par ſes tuyaux, pour continuer une circulation ſuivie, & le tiſſu des vaiſſeaux plus ou moins compacte, ſes fibres déliés & élaſtiques pour l'accord, & l'harmonie exacte de l'action & réaction alternative des parties fluides & ſolides, peuvent plus ou moins réſiſter à la violence d'un ennemi auſſi redoutable que la morve. Et pourquoi prétend-on qu'il eſt comme impoſſible de trouver un remede capable d'entretenir toutes ces parties dans la qualité requiſe à une ſanté inaltérable, ou de les y rappeller pour la préſervation contre la communication contagieuſe? Une connoiſſance exacte de la conſtruction des parties intérieures du corps de l'animal, de leurs fonctions méchaniques & vitales, conjointement avec une expérience parfaite de la propriété des ſubſtances médicales & de leur effet, mene à des découvertes heureuſes & utiles.

Il n'y a que des eſprits bien crédules qui puiſſent être ſéduits par l'opinion de *M. Dupuy Demportes*. Cet Ecrivain prétend que le véritable ſiege de la morve eſt dans la membrane pituitaire qui tapiſſe la cloiſon de la partie intérieure du nez. Cette opinion eſt

appuyée ſur une préſomption peu réfléchie du Sieur la Foſſe. Nous paſſons par-deſſus cette imagination ridicule, quoique quelques-uns de nos Ecrivains Allemands paroiſſent avoir adopté cette hypotheſe comme une vérité infaillible, pour en avoir parlé dans leurs Ecrits avec une eſpece de reconnoiſſance d'une découverte, qui cependant n'a rien prouvé de vraiſemblable.

Le Traducteur du Gentilhomme Maréchal, qui annonce dans cet Ouvrage des connoiſſances anatomiques très-étendues, convient dans la plupart des maladies, que toutes les humeurs dérivent du ſang, & que leur bonne ou mauvaiſe qualité dépend du caractere de la lymphe. Pourquoi ne pourroit-il pas convenir auſſi que la matiere mucilagineuſe dont la qualité maligne ſe communique par la circulation au ſang, eſt capable d'en corrompre la maſſe, & de l'altérer au point de la changer en une matiere corroſive qui ronge tous les viſceres de l'animal? Souvent cet effet précede les ſymptomes extérieurs de la morve; comment donc le Sieur la Foſſe peut-il prendre celui qu'il a obſervé par la matiere morveuſe dans le ſinus frontal, pour la cauſe de la maladie locale dans cette cavité?

Il

Il eſt faux que les glandes enflées entre la ganache ſe déchargent dans les naſeaux; quoique dans une grande partie des maladies du cheval la dépuration du ſang ſe faſſe par les glandes de la membrane pituitaire, mais non par celles entre la ganache.

Les glandes enflées que l'on obſerve adhérentes aux os de la ganache, ſont l'effet du ſuc ſalival chargé de l'âcreté morveuſe qui engorge ces parties. J'ai remarqué dans beaucoup de chevaux morveux que j'ai fait diſſéquer après leur mort, que ces glandes n'étoient qu'une carnoſité, ou une ſubſtance membraneuſe & vaſculeuſe ſans aucune matiere ſemblable à celle qui ſort des naſeaux. Je ne diſconviens pas de l'apparence qu'il y a d'une correſpondance de la glande enflée & adhérente à l'os maxillaire, avec la cavité du nez, parce que la glande engorgée ſe trouve d'ordinaire du même côté, où une des narines jette la matiere morveuſe.

Mais, après que j'avois fait couper à pluſieurs chevaux les glandes dont je viens de parler, & que ces chevaux avoient continué de jetter, malgré l'amputation des glandes, je dois ſuppoſer que l'enflure de ces glandes n'eſt qu'un effet de ſucs dont elles ſe rempliſſent, & que les vaiſ-

ſeaux deſtinés à charrier ces humeurs à leurs parties relatives, en contiennent de plus ou moins malignes & corroſives, qui engorgent les glandes d'un côté plus que de l'autre. Ce qui ſe confirme par l'écoulement même de la matiere morveuſe, qui paroît tantôt de l'un & tantôt de l'autre, ou des deux côtés des naſeaux du cheval, auquel dernier cas toutes les deux glandes entre la ganache ſeront éagalement enflées.

On a lieu de douter que le Sieur la Foſſe ait eu une connoiſſance exacte des ſignes extérieurs de la maladie, par ce qu'il dit *page* 122. » En effet, ſi ces parties étoient affec-» tées, (il parle des viſceres,) comment les » chevaux pourroient-ils conſerver leur ap-» pétit, leur poil luiſant, en un mot cet » embonpoint qui caractériſe une ſanté par-» faite ? «

Il eſt certain que ces ſignes ſont la marque d'une bonne ſanté ; mais il s'en faut bien que le cheval morveux les donne. Au contraire, on reconnoît ſon état à ſon regard triſte, à ſon poil hériſſé & à l'amaigriſſement de tout ſon corps.

Je me ſuis appliqué pendant le cours de trente & quelques années, ayant ſous ma direction un grand nombre de chevaux, à bien

connoître la cause, le siege & la nature d'une maladie aussi peu connue que la morve. Je crois pouvoir assurer que le succès a répondu à mes efforts : il n'y a aucun des accidents de la maladie, aucun de ses effets que je n'aie observé avec le plus grand soin, & je suis parvenu à inventer un électuaire préservatif, qui garantit infailliblement les chevaux de la morve. Cet électuaire conserve la bonne qualité du sang & de ses humeurs, & les met à l'abri de toute impression contagieuse. Les expériences les plus incontestables m'en ont démontré l'effet.

J'ai donné ce remede à des chevaux sains; je les ai mis ensuite avec ceux qui donnoient les plus mauvais signes de morve; ils ont habité ensemble pendant long-temps, mangeant dans la même mangeoire, buvant dans le même seau, & ils n'ont point gagné la maladie. Cette expérience a été faite avec beaucoup d'éclat à l'armée Françoise, & le succès a été attesté dans un procès-verbal des plus authentiques.

L'expérience qu'on fait de cet électuaire par ordre du Roi très-Chrétien, & sous les ieux de son Ministre, sur vingt chevaux sains qu'on a mis dans une écurie avec des morveux, a été confirmée par un certificat du

Miniſtre. On a fait manger ces vingt chevaux avec les malades dans la même auge, & boire dans le même ſeau, & on en avoit continué la communication la plus ſévere pendant trente jours, ſans qu'un ſeul des vingt chevaux préſervés par mon électuaire, ait été atteint de la morve. Ce fait eſt annoncé dans mon petit *Manuel du Cavalier*, imprimé à Paris, avec Privilege du Roi, chez Deſprez.

J'ai guéri par le même remede des chevaux morveux, qui donnoient les indices de la morve la plus contagieuſe, joints à un farcin déclaré; un de ces chevaux a été tué, on l'a ouvert en préſence de témoins, & tous ſes viſceres ont été reconnus auſſi ſains que ceux d'un poulain naiſſant.

Je dois cependant obſerver que pour aſſurer l'épreuve de l'électuaire préſervatif dont je parle, il faut avoir la certitude que le cheval ſur lequel on fait l'expérience, ſoit bien ſain. Les chevaux morveux ne peuvent être guéris par ce remede, que lorſque le mal n'eſt point encore parvenu au point d'ulcérer les viſceres; car les viſceres ulcerés & corrodés ne peuvent plus ſe rétablir : il eſt difficile d'avoir cette certitude à l'égard d'un cheval vivant, & c'eſt ce qui rend la guériſon incertaine.

Quand l'électuaire préservatif n'auroit d'autre effet que de préserver infailliblement de la morve les chevaux sains, ce que j'ose garantir, il seroit d'une utilité inestimable. Cependant les découvertes les plus intéressantes, de quelque utilité qu'elles soient prouvées & authentiquement constatées, ne peuvent éviter la plus vive rivalité d'une quantité de gens toujours prêts à tout condamner.

Mon électuaire n'est pas un spécifique contre toute espece de maladies, de quelque nature qu'elles puissent être, ni une panacée évidente pour guérir la morve, comme on l'avoit faussement annoncé pour le décréditer; mais c'est un préservatif certain & infaillible contre la morve, & contre toutes les maladies qui proviennent d'un sang vicieux.

On sait trop bien qu'il est impossible d'avoir des matieres capables de résister également aux effets différents des maladies chaudes comme froides, ou seches comme humides, & en un mot à l'immensité de maux, à la variété desquels les corps des animaux sont exposés comme ceux des hommes. Une étude suivie, des expériences innombrables dans la Pharmacie, m'ont fourni assez de connoissance sur cette partie, pour ne pas tomber dans l'imprudence de vouloir prétendre faire

un mêlange des matieres, qui, parce qu'elles possedent séparément en elles des vertus différemment particulieres, devroient par la composition opérer ensemble, & par une harmonie accordante un effet universel indistinctement sur toutes les maladies.

Je suis trop jaloux d'ailleurs de ma réputation, pour ne pas observer religieusement la fidélité inséparable du caractere de l'honnête homme, qui consiste à n'annoncer les choses que pour telles qu'elles sont, & à ne pas en imposer au public.

Les gens éclairés par le flambeau de la Pharmacie, ne refuseront pas d'accorder à certaines substances la faculté de conserver les humeurs du corps des individus & leur mêlange dans la qualité naturelle & propre à la parfaite santé, & ils conviendront, par la doctrine Pathologique, d'un seul moyen capable de préserver l'animal de quantité de maladies, lequel entretiendroit cette même bonne qualité de ses humeurs, & les maintiendroit dans leur disposition non susceptible d'impression maladive.

Tel fut mon systême, sur lequel j'ai travaillé pour parvenir à la découverte des substances, qui, par leurs vertus que j'avois étudiées & pratiquées, me secondassent dans

mon deſſein. Le ſuccès a répondu à mes recherches, & tous ceux qui éprouveront mon remede avec méthode, ſeront ſatisfaits de ſon effet, au lieu qu'il n'aura rien de favorable pour ceux qui le mépriſent ſans le connoître.

L'électuaire diſpenſé dans le Chapitre précédent de la gourme, a quelque choſe d'approchant de celui-ci; mais il n'eſt pas, à beaucoup près, le même. Quelques perſonnes s'étoient imaginé de trouver dans la compoſition de celui-là le ſecret du véritable électuaire préſervatif contre la morve; & quelque Maréchal avide de profiter de la bonne foi du public, a préparé l'électuaire pour la gourme, & l'a vendu pour celui contre la morve, prétextant le haſard qui lui en avoit procuré le ſecret par une perſonne qui m'avoit été attachée, & qui a ſu me le dérober.

Je crois devoir prévenir le public ſur de pareilles fraudes preſque inévitables, à moins qu'on ne ſe propoſe de n'ajouter foi au véritable électuaire, que par l'empreinte particuliere dont les couvercles des pots de mon remede ſont également marqués, cachetés par mon ſceau & ſignés de ma main.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

De la morfondure & de la courbature fimple.

IL n'y a pas de maladie à laquelle les chevaux foient plus fujets qu'à la morfondure & à la courbature fimple. Ils deviennent courbatus par différentes caufes. Le paffage d'une grande chaleur à un grand froid après un travail exceffif; fi on laiffe boire le cheval qui a chaud, fans qu'il faffe aucun exercice après qu'il a bu; s'il boit en été des eaux trop vives & trop avidement, ou de l'eau de neige fondue, tout cela lui caufera un rhume plus ou moins fort, ou une courbature fimple, qui eft la même chofe.

On diftingue ces deux maladies par la différence du dégré auquel elles parviennent. Leur caufe intérieure eft une lymphe arrêtée & épaiffie par le défaut ou l'interception de la tranfpiration. Cette lymphe, devenue gluante & vifqueufe, fe jette fur les poumons; elle y caufe des obftructions, qui oppreffent la poitrine & gênent la refpiration.

Une partie de cette lymphe rentre dans le fang, & y excite un mouvement de fievre; quelquefois l'obftruction des poumons devient fi confidérable, que le fang s'y arrête,

qu'il engorge ce viſcere, & y produit l'inflammation. La maladie alors eſt une vraie péripneumonie.

Le cheval devient triſte & dégouté; ſon poil ſe hériſſe; il reſpire difficilement, & ne ſe couche pas; ſes ieux paroiſſent larmoyants, il jette quelquefois par les naſeaux; ſon goſier paroît être plus dur qu'à l'ordinaire, & ſouvent il devient douloureux au point qu'il empêche le cheval d'avaler : c'eſt ce que les Maréchaux appellent étranguillon.

Cette maladie demande le prompt ſecours d'une ſaignée & de quelques lavements apéritifs. La dépuration du ſang doit ſe faire par la tranſpiration, & par l'excrétion de la pituite par les glandes de cette humeur. C'eſt pourquoi, lorſque la nature agit d'elle-même, & que le cheval jette une matiere de couleur verte ou jaune, la plupart des Ecuyers croient que c'eſt la morve. Il eſt vrai que, ſi cet écoulement de matiere continue pendant pluſieurs ſemaines, & ſi le ſang n'eſt pas purifié par des remedes diaphorétiques & diurétiques, la maladie peut très-bien dégénérer en morve.

Le remede le plus ſalutaire pour courbature, morfondure, rhume, & en général pour toutes les maladies qui dérivent d'une

matiere âcre & visqueuse propre à altérer le sang, c'est l'électuaire que j'ai prescrit dans le Chapitre de la gourme. Il a la propriété de dépurer le sang, il est en même-temps diaphorétique : faites-en usage, & vous serez content de son effet.

CHAPITRE VINGTIEME.

De la Pousse.

LA Pousse peut être regardée sous deux différentes especes. La premiere, provenant d'une humeur âcre & visqueuse, qui adhere aux parois intérieurs des bronches & des vésicules pulmonaires, fait que cette même humeur engorge les glandes qui la fournissent, & que ces glandes, par la compression qu'elles operent sur les tuyaux bronchiques, empêchent le flux & le reflux de l'air dans les canaux que ce fluide doit parcourir : la circulation du sang dans le tissu du viscere est alors gênée, & la respiration s'exécute avec difficulté. Cette espece de pousse peut se guérir, quand le mal n'a pas fait trop de progrès, & qu'il n'est pas trop invétéré.

La seconde espece de pousse, qu'on appelle la pousse phthisique, est difficile à gué-

rir. Elle dérive d'un ſang épanché dans les poumons. Ce ſang qui croupit ſe change en pus, il ulcere le viſcere, le cheval maigrit & meurt étique : cette derniere pouſſe ſe manifeſte par un battement redoublé du flanc, accompagné d'une toux ſeche & fréquemment réitérée, jointe à un écoulement conſidérable de flegme par les naſeaux ; & lorſque le cheval fait quelque mouvement violent, l'haleine lui manque tout-à-fait.

La pouſſe humorale ou flegmatique ſe reconnoît également à la reſpiration difficile & au flanc altéré. On dit alors que le cheval fait la corde, c'eſt-à-dire, qu'il ſe forme le long des côtes un vuide dans lequel on pourroit loger une corde. Le cheval n'acheve la reſpiration qu'en deux temps. Il paroît à ſon flanc comme deux ſecouſſes, juſqu'à ce qu'il ait fini ſon expiration. Il dilate les narines, & quand la pouſſe eſt plus forte, le flanc bat juſqu'auprès de l'épine du dos & du plat de la cuiſſe.

Il faut un prompt ſecours à cette maladie ; car ſi vous laiſſez invétérer la pouſſe, vous aurez beaucoup de peine à la guérir.

Il eſt rare que nos Maréchaux attribuent aux maux quelconques que ſoient ceux qui arrivent aux chevaux, d'autre cauſe que l'é-

chauffement. Tous les chevaux malades, & jugés par ces ignorants, font généralement tous échauffés. Ils ufent en conféquence des rafraîchiffants, compofés des drogues qui mettent aux animaux malades le feu dans le corps au lieu de les rafraîchir, & les rendent incurables.

La pouffe n'eft occafionnée que par une humeur vifqueufe. Les rafraîchiffants ne peuvent qu'augmenter le mal, au lieu que les remedes qu'on connoît fous la dénomination de béchiques chauds, & dont l'effet eft fondant, atténuant, incifif & expectorant, opéreront avec fuccès fur la ténacité & fur la vifcofité des humeurs qui caufent la pouffe. Le foin, qui contient beaucoup de falpêtre, donne la pouffe. Il eft, ainfi que le verd, une nourriture trop froide pour un cheval d'un tempérament flegmatique.

Otez le foin au cheval; ne lui donnez que de la paille & de l'orge avec de l'eau blanche à boire; employez l'électuaire du Chapitre de la gourme; mettez-en tous les jours, matin & foir, de la groffeur d'une groffe noix à la racine de la langue, continuez jufqu'au parfait rétabliffement.

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

De la Toux.

UNe humeur âcre, qui ſe ſépare du ſang dans les glandes de la trachée-artere, irrite les nerfs qui s'y diſtribuent. Ils communiquent l'irritation aux fibres nerveux de leurs muſcles employés à l'expiration, qui alors ſont agités à faire un mouvement convulſif, pour chaſſer par un reſſerrement ſubit l'humeur âcre qui picote les nerfs de la trachée-artere, & c'eſt ce qui conſtitue la toux.

Dans la pouſſe & la morve, la toux eſt ſeche. Elle eſt excitée par l'acrimonie de l'humeur qui ſe dépoſe dans le poumon. Elle ſuppoſe un ſang âcre & bilieux, avec des obſtructions dans le foie, & une grande acrimonie de bile. Souvent même il y a des tubercules dans le poumon.

La toux que j'appellerai humide ou toux graſſe, eſt une toux ordinaire & ſans accident : elle dérive ordinairement de la tranſpiration interceptée ; l'humeur retenue par le défaut de tranſpiration, reflue en partie dans le ſang, le refroidit & l'épaiſſit. Il s'agit donc uniquement de diſſoudre la viſcoſité de cette

humeur. Les remedes diaphorétiques, les résolutifs & les fondants produiront cet effet.

L'électuaire du Chapitre XVI est un remede excellent pour la toux. Il a la propriété de guérir toutes les maladies causées par le refroidissement de la lymphe.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

De la Fatigue & Fortraiture.

LE mal désigné par le nom de fatigue ou de fortraiture, provient d'un sang sec & épais, & d'une bile échauffée qui séjourne dans les vaisseaux. Cette bile obstrue les vaisseaux lymphatiques, elle trouble les principales fonctions de l'économie animale. La digestion ne se fait pas, & le suc nourricier n'est pas conduit réguliérement dans le sang, pour être distribué avec ce fluide dans toutes les parties du corps.

Le cheval fatigué a ce qu'on appelle la corde, ou le canal creux le long des côtes, son poil est hérissé & mal teint, sa fiente est seche & noire. La nourriture la plus abondante ne lui profite pas. Ce mal est causé par un épuisement de forces & par les mauvaises nourritures. Il faut y remédier promp-

tement par des apéritifs, sans quoi la bile, continuant d'entretenir une agitation sourde dans les vaisseaux, conduiroit insensiblement à la fievre lente & à la phthisie.

Commencez par une saignée du col. Substituez au foin & à l'avoine, de la paille & de l'orge écrasé au moulin; donnez de l'eau blanche avec du miel, réitérez les lavements émollients & purgatifs, préparez

Racine d'oignon de mer, 2 onces.
de chicorée sauvage,
de scorsonere, de chaque 3 onces.
de rhubarbe brulée, 4 onces.
Herbe de sauge & de lierre, de chaque 2 onces.
Tartre vitriolé,
Safran de Mars apéritif, de chaque une once.
Lait de soufre, une demi-once.

Réduisez le tout en poudre très-fine, mêlez avec une livre de miel & avec une once & demie d'esprit de sel ammoniac. Faites un électuaire.

Donnez chaque jour, matin & soir, la grosseur d'un œuf de poule de cet électuaire. Continuez jusqu'à la parfaite guérison.

CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

Du dévoiement, & du flux dysentérique.

LEs chevaux sont sujets à trois especes de dévoiements, qui demandent des remedes prompts. Il faut savoir les distinguer de certains autres dévoiements qu'on ne doit pas arrêter, & qu'il faut aider au contraire.

Si un cheval, qui est d'ailleurs en bonne santé, vient, après avoir été refroidi, ou après avoir trop mangé, ou pris une mauvaise nourriture, ou enfin ayant une petite fievre; s'il vient, dis-je, à être attaqué d'un dévoiement modéré, donnez-vous bien de garde d'arrêter ce dévoiement : ayez plutôt l'attention de le favoriser par une nourriture apéritive, ou par des remedes détersifs & stomachiques, tels que la rhubarbe, qui détachera & entraînera la pituite qui cause le dévoiement, & fortifiera en même-temps l'estomac & les parties relâchées.

Si le dévoiement est opiniâtre, si l'on remarque que la mucosité de boyaux se mêle avec la fiente, si le cheval perd l'appétit & son embonpoint, il faut bien observer la qualité des excréments & le caractere des autres symptomes, auxquels on peurra connoître

noître la nature du mal, pour employer les remedes convenables.

Les ſignes généraux de toutes les eſpeces de dévoiements, ſont que le cheval ſe vuide beaucoup plus ſouvent qu'à l'ordinaire, & que les matieres qu'il rend n'ont pas la conſiſtance qu'elles doivent avoir. Je ferai connoître les ſignes particuliers en détaillant les eſpeces.

Dévoiement de crudité.

LE dévoiement pituiteux ou de crudité ſe manifeſte par la matiere des excréments, qui eſt blanchâtre & comme de l'eau; & quand la foibleſſe de l'eſtomac eſt fort grande, les aliments ſortent ſans aucune marque de digeſtion.

Ce dévoiement eſt la ſuite des mauvaiſes digeſtions, qui ont engendré dans l'eſtomac des humeurs crues, qui fermentent outre meſure avec les aliments, les délaient, & les entraînent avant que les ſucs nourriciers s'en ſoient détachés pour paſſer dans le ſang.

Les mauvaiſes nourritures, ou une nourriture trop abondante ſans faire d'exercice, peuvent occaſionner ce dévoiement. Il ſera facile d'y remédier par un régime régulier,

en retranchant le foin & l'avoine, & ne donnant que de l'orge moulu & de l'eau blanche: il faudra donner souvent des lavements émollients, & deux jours de suite vous ferez prendre au cheval une once de rhubarbe, avec deux gros de safran de Mars apéritif dans une pinte de vin.

Dévoiement bilieux, & flux dysentérique.

ON voit dans le dévoiement bilieux, que la matiere des excréments bouillonne à terre & y fermente. Cela prouve que la bile est épaisse, & que ne pouvant passer dans le foie, elle regorge dans les intestins; elle y fermente & y dissout les aliments. C'est cette bile qu'on voit bouillonner dans la fiente, quand elle est à terre.

Ce dévoiement est d'autant plus à craindre, qu'il peut conduire en peu de temps au flux dysentérique, qui est le plus dangereux des dévoiements. Non-seulement il est dangereux; mais communément il est mortel, il est toujours occasionné par l'épaississement de la bile, qui, ne pouvant couler dans le foie, reflue dans les intestins. Cette bile, devenue plus âcre & plus inflammable par son épaississement, irrite le tissu des boyaux &

l'écorche. Delà vient qu'on apperçoit dans les excréments la raclure des boyaux, & que la matiere paroît rouge & ensanglantée. L'inflammation dans les boyaux est alors fort à craindre; & si la fievre survient, la maladie est mortelle.

Mettez le cheval au régime ordinaire de la paille, de l'orge & de l'eau blanche; faites-le saigner. Donnez-lui les lavements anodins dont voici la composition.

Prenez Ecume d'antimoine, 3 onces.
Semence d'anis, demi-once.

Faites bouillir dans un pot de lait de vache: coulez, & ajoutez-y d'huile d'olive, 6 onces, baume opiatique chymiquement préparé, 40 gouttes. Partagez en deux portions égales, & appliquez-en une au cheval malade.

Ce lavement doit être réitéré de six en six heures, & continué jusqu'à parfaite guérison.

Donnez pour l'intérieur le remede qui suit.

Prenez Rhubarbe brulée, 3 onces.
Coquilles d'huîtres préparées, 4 onces.
De noix muscade, une demi-dragme.
De baume opiatique chymiquement préparé, une dragme.

Réduisez le tout en poudre fine, mêlez-y
Eau de cerises noires, 4 ℔.

Esprit de nitre doux, 3 dragmes.

Faites-en une mixtion, dont vous donnerez, de quatre heures en quatre heures à votre cheval, une dose d'une once & demie.

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

DES MALADIES DE LA PEAU.

Des Dartres.

LA dartre est l'effet d'une sérosité âcre & mordicante qui sort des orifices des petits vaisseaux qui s'ouvrent dans la peau, & qui se répandant sur le tissu cellulaire de la même peau, dissout l'épiderme & la superficie des téguments. Toutes les maladies qui paroissent aux chevaux sur la peau, & qui dérivent de causes internes, peuvent être comprises sous le nom de dartre. Je vais en détailler les especes.

La *dartre farineuse* est celle où l'humeur se répand entre la cuticule & la vraie peau, dissout la premiere, & la fait tomber en farine.

La *dartre coulante* ou *vive* est un peu plus corrosive; elle use la premiere peau, & met la vraie peau à découvert.

La *dartre à grosses croutes* est la plus mordicante; elle ronge le tissu de la peau & y pro-

duit de petits ulceres, dont la matiere très-épaisse se forme en croute.

Toutes ces dartres proviennent d'un sang âcre & bilieux, dont la sérosité contient le même vice. Cette sérosité sort par les orifices des petits vaisseaux, & s'échappe par les pores en forme de transpiration; elle se répand sur la peau, & y produit les effets que je viens de décrire.

M. de Garsault a très-bien parlé sur l'origine de ce mal. La bile, selon lui, coule avec le sang dans le foie. C'est là qu'elle doit s'en séparer selon les regles de la nature, enfilant pour cet effet certains canaux ou filtres, dans lesquels il n'y a que cette humeur qui puisse passer. Imaginez-vous un tamis imbibé d'huile; si vous voulez faire passer de l'eau au travers, vous n'y parviendrez point; mais si vous jettez dessus de nouvelle huile, elle y passera sans difficulté.

Le sang est donc cette eau qui coule sans pénétrer les pores du foie, que nous comparons au tamis, & la bile qui coule avec le sang venant à rencontrer l'orifice des pores du foie, s'y précipite sans difficulté, lorsqu'elle a sa fluidité ordinaire. Delà elle est conduite dans les boyaux, pour les graisser & pour faciliter le passage des excréments.

Lors donc que cette bile devient trop épaiſſe par quelque cauſe qui aura diminué ſa fluidité, & empêché par conſéquent la facilité de rentrer dans ſon canal, elle eſt entraînée par le ſang dans la circulation ; & comme cette humeur eſt chaude & fermentative, elle fait bouillonner le ſang, qui pouſſe la ſéroſité contre la peau, qu'elle affecte ſelon le caractere de ſa malignité.

Les cauſes externes de ce mal ſont tous les déréglements dans la nourriture priſe ſans choix, & dans l'exercice fait ſans meſure & ſans diſcernement.

La démangeaiſon n'eſt autre choſe qu'une humeur dartreuſe, qui ſe fait ſentir à différentes fibres nerveuſes diſtribuées dans le tiſſu de la peau.

Le but qu'on doit ſe propoſer en traitant ces maladies, eſt de corriger le ſang des parties âcres & bilieuſes, d'en ſéparer celles qui lui ſont contraires ainſi qu'à ſa qualité naturelle, de procurer au ſang une dépuration ſalutaire, & de le rappeller à ſa ſubſtance balſamique.

La Médecine vétérinaire nous offre pour cet effet des matieres délayantes, atténuantes, abſorbantes, diaphorétiques, diurétiques, &c.

L'électuaire indiqué dans le Chapitre de la gourme, renferme des ſubſtances douées de telles facultés. Son uſage contribuera infailliblement au retour de la bonne qualité du ſang; mais avant que de charger l'électuaire ſeul de cette opération, il faut lui ouvrir les voies, & en détruire les obſtructions qui pourroient l'arrêter dans ſon progrès.

Commencez par une ſaignée au col du cheval, & faites-lui prendre enſuite le remede que voici.

Prenez Racine d'oignon de mer,
de guimauve, de chaque 3 onces.
Sel de tartre & de nitre, de chaque une once;
de tartre vitriolé, 6 dragmes;
de ſafran de Mars apéritif, demi-once;
d'antimoine diaphorétique, deux dragmes.

Réduiſez le tout en poudre fine, mêlez-y du miel purifié autant qu'il en faut pour faire un électuaire. Donnez au cheval de cet électuaire, matin & ſoir, une once & demie, & continuez pendant quelque temps.

Pour guérir la dartre extérieurement, faites l'onguent dont voici la compoſition.

Prenez de vif-argent, 4 onces.

De ſoufre vif, 6 onces.

Broyez & mêlez le tout dans un mortier de pierre, ajoutez-y une once de cantharides, & broyez encore avec le vif-argent & le ſoufre, mêlez le tout avec autant de saindoux qu'il en faut pour faire un onguent.

Graiſſez le cheval avec cet onguent ſur toutes les parties du corps où la dartre s'étoit manifeſtée, & réitérez cette friction deux ou trois fois de ſuite, & ne doutez pas que votre cheval, quant à ſon extérieur, n'en ſoit guéri.

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

Du Farcin.

LE Farcin doit être regardé comme une maladie cauſée par un ſang vicieux, dont la qualité âcre & viſqueuſe ſe communique à la lymphe & aux humeurs qui ſe répandent ſur les téguments, & y forment des tumeurs & des abcès.

Les eſpeces de farcin ne different les uns des autres que par le progrès divers de la maladie. On voit d'abord pluſieurs petites enflures ou boutons gros comme des grains de raiſin, s'élever ſur la peau en différents

endroits. Ces boutons causent de la douleur, quand on les touche: ils commencent par être durs. Ils s'amollissent ensuite, & deviennent des pustules tendres, d'où on voit découler une matiere huileuse & sanguinolente, ils se changent enfin en ulceres.

La premiere éruption de ces pustules se fait à la tête, ou sur la jugulaire extérieure, ou sur la veine du col, & elle gagne la partie intérieure du bras droit au-dessous de l'épaule vers le genou. Dans d'autres chevaux, le farcin paroît sur les parties de derriere auprès des paturons, & le long des grosses veines sur la partie intérieure de la cuisse, s'étendant vers l'aîne & les bourses. Il paroît aussi quelquefois aux flancs, & s'étend vers le bas ventre, partie où il est le plus incommode. On multiplie ordinairement les especes de farcin que l'on désigne par dénominations particulieres. Pour moi je n'en reconnois que deux especes; le farcin qui peut se guérir & le farcin incurable, ou du moins très-difficile à guérir.

Comme la disposition du sang est la cause de toute espece de farcin, tout consiste à bien connoître aux marques extérieures quel est le dégré de malignité de l'humeur.

Le farcin qui forme des boutons dont la

matiere eſt la même que celle qui ſort d'un ulcere, eſt l'effet d'un ſang âcre, bilieux & viſqueux, qui ſe dépure de ſa malignité ſur les téguments, par l'orifice des rameaux capillaires dont la peau eſt remplie, & le dégré de cette malignité décide de la contagion du mal.

Cette eſpece de farcin peut ſe guérir; employez la ſaignée. Les remedes purgatifs & réſolutifs, délayants, abſorbants, anti-ſcorbutiques & diurétiques ſont ceux qu'on doit employer pour combattre cette maladie. Faites uſage principalement de l'électuaire décrit dans le Chapitre XVI; il fait ſon effet ſur toutes les maladies qui ont leur principe dans la malignité corroſive d'un ſang épaiſſi.

Le farcin qu'on regarde comme incurable, eſt celui dont les boutons ſe forment en ulceres ſans matiere. Les bords de ces boutons ſe relevent en maniere de champignons. Ils ſont teints d'un rouge noirâtre; ils ſont preſque toujours calleux & ſordides. Ce farcin eſt l'avant-coureur & le ſymptome de la morve, ou à peu près du même virus qui déprave les humeurs. Je le regarde comme la morve, qui n'a point encore attaqué & ulcéré les viſceres. L'électuaire préſervatif dont j'ai parlé dans le Chapitre XVIII, eſt l'uni-

que remede qui guérit ce mal. Je m'en suis servi avec succès pour plusieurs chevaux rudement attaqués de cette espece de farcin. Je les ai guéris, malgré le désespoir des Maréchaux, qui les avoient condamnés à mort.

CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

DES FLUXIONS ET ENFLURES.

Des maux des ieux, & de la Fluxion habituelle, appellée Fluxion lunatique.

UN grand nombre d'Auteurs ont traité des causes qui affectent l'œil du cheval. Je crois qu'une grande partie en est ignorée encore; ainsi je ne m'y arrêterai pas. Je me borne aux maladies mêmes, & j'en indiquerai les plus communes, qui sont, *l'œil larmoyant; l'épanchement de sang dans l'œil; les chancres; les verrues; l'onglée; le cul de verre; le dragon; le coup dans l'œil; les taies, ou blancheurs; les fluxions, & la fluxion habituelle ou lunatique.*

L'œil larmoyant.

L'ŒIL larmoyant est une inflammation que l'âcreté des larmes, excitées par une fluxion ou par un coup, occasionne.

Saignez le cheval, mettez-le au ſon & à l'eau blanche, appliquez-lui un cataplaſme de lait, de ſafran & de mie de pain; ou faites tremper un linge dans de l'eau préparée avec la pierre merveilleuſe; appliquez-le en quatre doubles ſur l'œil, & mettez par-deſſus une compreſſe trempée dans de l'eau-de-vie. Point de graiſſe, point d'huile, elles ſont ennemies de l'œil.

L'épanchement de ſang dans l'œil.

DE petites taches rouges ſemées ſur la conjonctive ou ſur la cornée de l'œil, ſont le ſigne de cette maladie. Un effort que le cheval aura fait, un coup qu'il aura reçu, ſuffiſent pour rompre les petits vaiſſeaux de l'œil, & pour en extravaſer le ſang. On y remédiera en inſinuant de l'eau-de-vie ſimple dans l'œil.

Le Chancre.

LE chancre dans l'œil ſe manifeſte par des boutons rouges, les uns plus petits, les autres plus grands, qu'on apperçoit vers le grand angle de l'œil près du nez. On le voit au-dedans & au-dehors de l'œil, même ſur les paupieres, & l'œil paroît rouge.

Ces boutons ſont occaſionnés par l'âcreté des larmes, qui corrode la caroncule lacrimale & les paupieres, & qui y produit ces *fungus*.

Mettez le cheval au régime; donnez-lui de l'acier, & enſuite du foie d'antimoine. Lavez le chancre avec de la décoction de graine de fenouil, que vous ſaupoudrerez de tutie, ou de poudre de cloportes paſſée ſur le porphyre, ou de couperoſe blanche, de ſucre candi, & de tutie en parties égales.

Les Verrues.

ON nomme verrues des durillons ou des excreſcences de chair, qui paroiſſent ſur le bord intérieur des paupieres. On les coupe avec des ciſeaux, & on panſe la plaie avec de l'eau vulnéraire & de la tutie.

L'Onglée.

L'Onglée eſt une peau membraneuſe qu'on apperçoit au petit coin de l'œil. Preſque tous les chevaux ont cette peau, qui, lorſqu'elle s'allonge, devient cartilagineuſe & incommode. Elle avance quelquefois ſur l'œil au point d'en couvrir la moitié. On la coupe

alors avec beaucoup de précaution : il n'y a guere de Maréchaux qui ne s'acquittent de cette opération avec facilité.

Le Cul de verre.

LE cul de verre eſt une défectuoſité de la prunelle qui paroît d'un blanc verdâtre, ou de la couleur d'un verd de fougere. Cette couleur pronoſtique un œil mauvais; mais comme elle n'eſt point un vice accidentel, on doit ſeulement ſe défier d'un cheval qui a l'œil conformé de cette maniere.

Le Dragon.

LE dragon eſt une petite tache blanche, ou une excreſcence membraneuſe qui ſe forme dans l'humeur aqueuſe, ou qui ſe manifeſte ſur la cornée au-devant de l'œil. Dans le commencement elle n'eſt pas plus groſſe que la tête d'une épingle. Elle croît petit à petit, juſqu'à ce qu'elle couvre toute la prunelle; le dragon eſt incurable.

Les Taies.

IL y a deux ſortes de taies : l'une eſt comme un nuage qui couvre tout l'œil; l'autre

eſt une tache ronde, blanche & épaiſſe qui s'apperçoit ſur la prunelle. On l'appelle la perle, parce qu'elle en a la reſſemblance.

Ces maux peuvent venir d'un coup ou d'une fluxion ; ils ne ſont autre choſe que des concrétions d'une lymphe épaiſſe ſur la cornée. On les diſſipera, lorſqu'ils ſont encore récents, en mettant ſur la taie un mêlange de couperoſe blanche, de ſucre candi & de tutie en poudre en parties égales. M. de Garſault a parfaitement bien décrit la nature & les circonſtances des maux des ieux.

La Fluxion lunatique.

La fluxion lunatique eſt un mal aux ieux des plus dangereux & des plus difficiles à guérir. Je ne m'attacherai pas à expliquer les cauſes & les accidents de cette maladie, qui ſe termine toujours par la perte de la vue, ſans qu'aucun remede puiſſe empêcher cet effet. Je me contenterai de dire que moins on touchera à l'œil attaqué de la fluxion lunatique, plus on retardera la perte de la vue. Il eſt peu d'hommes de cheval qui ne prétendent avoir des ſecrets contre ce mal, & chacun ſe flatte que le ſien eſt infaillible. Cependant l'uſage de ces remedes n'aboutit

jamais qu'à rendre le cheval plutôt aveugle. J'ose avancer avec assurance, que cette maladie ne peut que très-rarement se guérir. Ainsi dès qu'un cheval éprouve les accidents de la fluxion lunatique, & que le mal se passe & revient par intervalles périodiques, il ne faut pas hésiter de s'en défaire, parce qu'il est constant que la perte de la vue s'ensuivra tôt ou tard.

L'expérience m'a découvert un remede, dont l'application à l'œil attaqué de différents maux, n'a jamais été sans succès. La fluxion lunatique même paroît s'y rendre, & ne pas faire de progrès sur l'extinction totale de la vue; & je puis dire avec confiance, qu'il n'y a guere de maladies des ieux qui ne cedent à ce remede.

Je crois rendre un bon service au Public de lui en communiquer la composition que voici.

Prenez Vitriol de Cypre,
Nitre, ou Salpêtre,
Alun de montagne, de chaque une demi-dragme.

Réduisez le tout en poudre très-fine, & infusez dans quatre onces d'eau de puits, faites chauffer cette eau sur une plaque chaude, & faites dissoudre dedans cinq grains de cam-

phre,

phre. Laiſſez refroidir l'eau à une tiédeur convenable, & trempez un linge dedans, avec lequel vous baſſinerez l'œil extérieurement ſix, huit, à dix fois par jour, toujours de façon qu'il s'introduiſe tant ſoit peu de cette eau dans l'œil, & continuez juſqu'à la guériſon. Notez que cette eau doit ſe renouveller tous les deux jours, & qu'elle doit être appliquée tiede.

Pour aider l'effet de ce collyre, adminiſtrez en même-temps au cheval le remede qui ſuit.

Prenez Racine d'oſeille,
de fougere,
de dent de lion, de chaque 2 onces.
Herbe de cochléaria,
de méniante, de chaque une once & demie.
Fleurs d'auronne,
de romarin, de chaque deux onces.
Semence de roquette ſauvage,
d'anis,
de perſil, de chaque une once.
Tartre ſoluble, une once & demie,

Réduiſez le tout en poudre très-fine, mêlez avec d'oximel ſcillitique, 3 onces.

Eſſentia lignorum, 2 onces.

Miel dépuré autant qu'il en faut pour faire un électuaire.

Donnez de cet électuaire au cheval tous les jours au matin & au ſoir la groſſeur d'une noix, & continuez pendant quinze jours.

J'ai conſervé par ce remede la vue à deux chevaux, qui, affligés de la fluxion lunatique, ont ceſſé de l'être auſſi-tôt qu'on leur avoit donné ce remede. Ils voient tous deux diſtinctement bien de tous les deux ieux, & ils n'ont éprouvé depuis deux ans aucune récidive. J'eſpere qu'ils continueront de reſter dans cet état, & que mon remede répondra à la ſatisfaction que j'aurai, quand je ſerai bien aſſuré que le préſent que j'en fais au Public lui ſera de quelque utilité.

DES MALADIES

Qui ſurviennent aux parties extérieures du cheval.

J'AI donné dans un autre Livre des remedes pour différents maux qui arrivent aux chevaux & aux parties extérieures de leur

corps. Je pourrois renvoyer le Lecteur à ce petit Ouvrage intitulé : *Manuel du Cavalier*, qui même se rapporte à celui-ci en différents endroits. Mais considérant combien il seroit incommode pour ceux qui desirent de se mettre à portée de donner dans des cas de maladies imprévues de prompts remedes, de porter toujours deux Livres dans leur poche, je crois devoir, pour éviter au Public cet embarras, insérer dans un seul livre les remedes que j'avois partagés en deux.

ARTICLE PREMIER.

Des blessures des pieds.

LOrsque vous appercevrez qu'un clou où un autre corps étranger s'est enfoncé dans le pied du cheval, arrachez-le aussi-tôt qu'il est possible ; faites couler ensuite dans le trou deux ou trois gouttes de baume, dont voici la recette.

Prenez Poix résine, 6 onces.
Térébenthine de Venise, 4 onces.
Gomme élémi, 2 onces.
Aristoloche ronde & longue en poudre, de chaque une once.
Oliban en poudre, une once.

Sang de dragon en larmes pulvérifé, 4 dragmes.

Infufez le tout dans une pinte du meilleur efprit de vin; mettez-le au foleil ou dans une chambre chaude pendant quinze jours, & confervez ce baume pour l'ufage.

Je dois la compofition de ce baume à un Général des armées du Roi de France, qui m'en a fait préfent, à condition d'en faire part au Public. Je le nommerois ici avec empreffement, s'il avoit voulu me le permettre.

Le feul changement que j'ai fait à fa recette, c'eft l'emploi de l'efprit de vin au lieu de l'huile & des graiffes, qu'il ordonne avec les drogues pour en faire un onguent, qu'il veut qu'on applique tout bouillant fur la plaie. J'ai l'expérience que les corps durs, comme le fer & le verre, lorfqu'ils s'enfoncent dans le pied, bleffent fouvent un nerf ou l'os du petit pied, & on rendroit alors la plaie beaucoup plus dangereufe, fi on y mettoit des matieres huileufes qui nuifent aux nerfs & aux parties offeufes.

Après que vous aurez fait couler deux ou trois gouttes de baume que j'ai indiqué, bouchez le trou avec de la cire de Jardinier, pour garantir la plaie de l'ordure & de l'humidité.

Quelquefois une partie du corps qui s'eft

enfoncée dans le pied, reste dans la plaie, & y produit de la matiere ; ce qui se connoît par la douleur que le cheval ressent, & par la matiere qui sort : il faut dans ce cas agrandir le trou, ou, pour mieux faire, dessoler le cheval pour venir à la plaie, & pour arracher avec des pinces le fragment qui est resté dans le pied.

Le cataplasme composé de térébenthine, de jaunes d'œufs & d'esprit de vin est connu de tous les Maréchaux, & c'est le meilleur pour arrêter le sang, après que la sole est enlevée.

On ne court aucun risque en dessolant un cheval, & principalement lorsqu'on s'y prend avec dextérité : cette opération n'a rien de dangereux : la sole revient dès que la plaie est guérie, & pour la faire revenir comme il faut, on trouvera les remedes & le traitement convenable dans le *nouveau parfait Maréchal :* quoiqu'il n'y ait rien de particulier à ce traitement, tous les Maréchaux le savent.

A l'égard d'un cheval qui fait campagne, l'opération de le dessoler a bien des inconvénients, soit par le défaut d'écurie, où il faudroit mettre le cheval pour préserver le pied malade de la boue & de l'humidité, soit par l'impossibilité de séjourner long-

temps dans les mêmes lieux, ce que la guérison du cheval exigeroit.

J'ai inventé un baume qui suppléera à tout le reste : il suffit d'en couler quelques gouttes dans la plaie fraîche ; on bouche ensuite le trou avec de la cire de Jardinier, & on continuera sa route.

Prenez Fleurs d'hypéricum, une once.
Myrrhe,
Encens mâle,
Aloès socotrin, de chaque demi-once.
Storax calamit, 2 onces.
Le tout en poudre fine.
Baume du Pérou, demi-once.
Safran oriental, une dragme.

Infusez le tout dans vingt-quatre onces du meilleur esprit de vin, & gardez ce baume pour l'usage.

ARTICLE SECOND.

De la suppuration de la fourchette.

LA suppuration de la fourchette est ordinairement causée par l'ordure du cheval, qui séjourne long-temps dans une écurie, où l'on n'a pas soin de nettoyer tous les jours

la litiere & sa loge. Cette matiere corrosive attaque la fourchette, y produit l'inflammation, & y forme des ulceres.

Faites couper l'endroit de la fourchette qui paroît être pourri ; lavez le pied deux ou trois fois par jour avec du vinaigre, dans lequel vous aurez fait dissoudre de la myrrhe & de l'aloès ; jettez ensuite de la chaux vive en poudre sur la plaie, & préservez le pied de l'ordure & de l'humidité.

Les chevaux d'un tempérament flegmatique sont sujets à une humeur vicieuse qui se dépose sur le pied ; & il s'y fait un amas de matiere purulente qui attaque, non-seulement la fourchette, mais qui suinte dans le poil du pied à la couronne, y forme des ulceres, & détache quelquefois le sabot.

Tous les remedes sont inutiles, lorsque le mal dérive de la nature vicieuse. Les purgatifs, d'ailleurs toujours nuisibles aux chevaux, peuvent être de quelque secours en évacuant les premieres voies ; mais ils ne sauroient corriger la nature : le mal est incurable dans les chevaux de cette espece, & il se perpétue dans leur race.



ARTICLE TROISIEME.

Du Chancre & de la perte du ſabot.

UNe pourriture de la fourchette eſt capable d'engendrer dans le pied pluſieurs maladies qui produiſent le chancre, & qui font tomber le ſabot.

Les fonctions militaires en campagne ne permettent point de donner le temps néceſſaire à la guériſon de cette maladie. Il eſt plus important de la prévenir, & d'obvier aux cauſes qui la produiſent, que de ſe jetter dans les embarras d'un traitement diſpendieux, & dont le ſuccès eſt incertain.

Nettoyez les pieds du cheval tous les matins avec un bouchon de paille, pour ôter l'ordure qui s'eſt attachée au poil à l'entour de la couronne : lavez la fourchette avec du vinaigre mêlé avec de l'eau; graiſſez le ſabot trois fois par ſemaine avec l'onguent de pied qui eſt décrit ci-deſſous, & lorſque vous êtes obligé de camper dans un terrein humide ou marécageux, verſez dans le pied la compoſition faite moitié de ſuif, & moitié de poix, fondues enſemble au feu, & tenez votre cheval bien net.

Onguent excellent pour conſerver le pied & le ſabot.

Prenez de la graiſſe de mouton, une livre, huile d'olive, trois onces, cire blanche, ſix onces, miel, quatre onces, térébenthine, deux onces, mêlez le tout, & faites-le bouillir un moment; retirez-le du feu, & ajoutez-y trois onces de ſuc d'oignons blancs récemment exprimés : mêlez le tout enſemble juſqu'à ce qu'il ſoit refroidi.

ARTICLE QUATRIEME.

Des Crevaſſes ſur le ſabot, appellées Seimes, & des Bleimes.

CE qu'on appelle ſeime ou quarte, eſt une fente qui traverſe la corne depuis la couronne juſqu'au fer, & qui coupe le quartier en deux. Ce mal n'arrive gueres qu'aux quartiers de dedans, parce qu'ils ſont plus foibles que ceux de dehors.

Les chevaux d'Eſpagne, ceux de race de différents pays, & généralement tous ceux dont le pied eſt diſpoſé à l'encaſtelure, ſont ſujets à l'accident des ſeimes.

Les chevaux qui reſtent long-temps dans des écuries mal-propres & ſur l'ordure qui gâte les pieds, ſont expoſés à la fente du ſa-

bot : en remédiant à ce mal, on doit avoir deux objets en vue : le premier, de faire croître le ſabot, pour que la fente diſparoiſſe ; le ſecond de l'affermir, pour que la fente ne revienne plus. C'eſt une erreur groſſiere de vouloir faire rejoindre les deux parties de la corne fendue : le feu qu'on y applique pour cet effet, repouſſe le ſuc nourricier de la corne, il empêche ſon accroiſſement, & rend le pied difforme.

La fente s'ouvre lorſque le cheval met pied à terre : la membrane qui tapiſſe le pied deſſous le ſabot, & qui entre dans la fente de la ſeime eſt pincée, & elle s'enflamme par le ſang qui s'y engorge dans le pincement du ſabot fendu, qui s'ouvre & ſe reſſerre alternativement à meſure que le cheval poſe le pied à terre, & qu'il le releve enſuite pour ſuivre ſon mouvement naturel.

Cette membrane eſt expoſée à l'inflammation, lorſqu'elle eſt miſe à découvert par les opérations ordinaires des Maréchaux, qui coupent ou brulent la corne pour élargir la fente ; & c'eſt de cette mauvaiſe maxime qu'il ſe forme quelquefois un ulcere, dont le Gentilhomme Maréchal parle dans ſon Traité. La matiere d'un ulcere rongera le pied à l'entour juſqu'à l'os du petit pied, &

mettra le cheval en danger de perdre le ſabot.

Voici la maniere d'y remédier. Prenez une once d'eſprit de vitriol, dans lequel vous ferez diſſoudre deux gros d'opium; couvrez entiérement la fente depuis la couronne juſqu'au fer avec de la cire commune; enſuite vous percerez exactement la cire avec la pointe d'un couteau au-deſſus de la fente, pour la découvrir dans toute ſa longueur. Trempez une petite plume dans l'eſprit de vitriol préparé, faites-en couler quelques gouttes au travers de la cire dans l'intérieur de la fente & tout le long de ſon ouverture. Cet eſprit de vitriol mortifiera la membrane du côté de la fente, & préviendra l'inflammation.

Cette opération faite, ôtez la cire commune, & bouchez la fente du haut en bas avec de la cire mêlée de térébenthine, dont les Jardiniers ſe ſervent pour les arbres; frottez chaque jour la couronne avec de l'oignon blanc coupé en quatre; continuez ce frottement, juſqu'à ce que l'accroiſſement de l'ongle ait fait diſparoître la fente.

Pour empêcher qu'elle ne revienne, ce qui arrive très-ſouvent, il faut faire ferrer le cheval toutes les ſix ſemaines; & ſi le mal provient du pied encaſtelé, il faut bien lui

ouvrir les talons & lui raccourcir la pince; sans cependant parer beaucoup de la sole des deux côtés de la fourchette : mettez ensuite de l'excrément humain dans le pied pour y attirer les humeurs qui doivent le nourrir & le maintenir en bon état.

Si le pied du cheval est comble, & si la fente dérive de la grande foiblesse du quartier, ne faites rien parer au talon, faites seulement vuider un peu la pince & la fourchette ; mettez un fer à demi-lune avec du talc chaud dans le pied, ou de l'onguent nommé de l'emmiellure, & continuez de frotter la couronne avec de l'oignon blanc.

Pour prévenir tous les accidents qui peuvent faire éclater le sabot, usez deux ou trois fois par semaine de l'onguent de pied dont la composition est ci-après, & donnez tous vos soins à conserver la propreté des pieds.

Autre onguent de pied.

Tâchez de recueillir au printemps la seve que les vignes poussent quand on les coupe; prenez deux pots de cette liqueur, & mettez-y deux livres de graisse fraîche de mouton; faites bouillir la graisse avec la seve, jusqu'à ce que toute l'eau soit parfaitement évaporée; passez-la par un tamis, & jettez

les parties groſſieres qui reſtent ; mettez enſuite la graiſſe dans un vaſe plat de terre, & prenez les boutons que l'arbriſſeau de ſureau pouſſe au printemps, écraſez-les dans un mortier de pierre, mettez-en une poignée avec la graiſſe de mouton dans le vaſe de terre ; faites-la bouillir juſqu'à ce que la graiſſe ait pris une teinture verte ; paſſez cette graiſſe teinte à travers d'un linge, jettez le marc, & remettez la graiſſe dans le même vaſe au feu ; mettez-y encore une poignée de boutons de ſureau écraſés, & faites-les bouillir comme auparavant ; paſſez-le de nouveau au travers d'un linge : continuez de mettre cette graiſſe au feu pour la troiſieme fois, & de jetter dedans encore une poignée de boutons de ſureau écraſés ; faites-la bouillir juſqu'à ce que la graiſſe ſoit toute verte, & paſſez-la pour la derniere fois par le linge ; mettez enſuite dans cette graiſſe, avant qu'elle refroidiſſe, de la cire jaune coupée en petits morceaux, ſix onces, ſuc d'oignons blancs exprimés, huit onces, & de l'eſprit de ſel ammoniac, une once, remettez le tout ſur un feu léger, & remuez-le ſans diſcontinuer, juſqu'à ce que toutes les matieres ſoient bien incorporées, & qu'on n'y reconnoiſſe plus aucune humidité.

Cet onguent ſe conſerve long-temps; il eſt également bon pour faire croître les crins, comme la corne des chevaux; il faut ſeulement obſerver d'en faire une bonne proviſion au printemps, parce qu'il n'eſt pas poſſible de trouver hors de cette ſaiſon toutes les matieres qui ſont néceſſaires dans la compoſition.

Des Bleimes.

LA bleime eſt une maladie qui dérive d'une meurtriſſure des vaiſſeaux ſanguins dans le pied, entre la ſole & le petit pied : il ſe peut qu'un cheval en trottant ou en galopant ſur un terrein pierreux, marche ſur une pierre qui comprime les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques à travers de la ſole, de maniere que le ſang s'extravaſe, ſe caille dans cette partie, & forme une ſuppuration très-douloureuſe.

Un coup de pied d'un autre cheval donné ſur le ſabot de l'un ou de l'autre côté, une atteinte ſourde, une petite pierre ou du gravier enfermé entre la ſole & le fer, ou enfin un fer mal poſé, peuvent former la bleime. Ce mal eſt toujours reconnu pour une meurtriſſure de vaiſſeaux, & pour un ſang caillé

dans quelque endroit du pied que la bleime puisse être formée.

On distingue la bleime en trois especes, & on la nomme bleime seche, bleime encornée & bleime foulée; mais cette sorte de bleime n'est pas la même dont je parle; j'en ferai mention à la fin de cet article, & j'y ajouterai des remedes.

La bleime que je me propose d'expliquer, est quelquefois regardée pour une atteinte ou pour un javart encorné: mais ce javart ou l'atteinte encornée provient précisément de la bleime, lorsque le sang extravasé des vaisseaux meurtris a formé la suppuration, & que la matiere cherche son issue par la couronne: c'est alors que le mal a fait trop de progrès, que la matiere a miné le pied dessous le sabot, & que la bleime ou le javart supposé sera très-difficile à guérir.

Quand vous vous appercevrez d'une bleime, c'est-à-dire, que votre cheval dénote des douleurs dans le pied, quand il boite, & a de la chaleur de l'un ou de l'autre côté du pied, ôtez le fer, & faites une ouverture à la sole, à l'endroit où vous remarquez la sensibilité que le cheval annoncera en retirant le pied lorsque vous l'y presserez: vous verrez d'abord écouler par l'ouverture de la

ſole une eau noirâtre & puante, qui eſt la lymphe extravaſée avec le ſang, & qui a pris toute la diſpoſition de la ſuppuration : il faut alors agrandir l'ouverture de la ſole, ou, ſi la néceſſité l'exige, en ôter la moitié pour découvrir la bleime, & pour y appliquer des remedes : prenez enſuite deux onces d'eſprit de vin, dans lequel vous aurez fait diſſoudre deux dragmes d'aloès, trois dragmes de myrrhe en poudre, avec une dragme de quinquina en poudre ; injectez cette liqueur avec une ſeringue, pour bien nettoyer la plaie & pour enlever le ſang caillé, ou la matiere qui s'y ſera formée : prenez de la térébenthine, deux onces; mêlez avec de l'eau de chaux, deux dragmes, ajoutez-y de la myrrhe en poudre bien fine, quatre dragmes, & du baume du Pérou, demi-dragme; mêlez le tout enſemble pour en faire un onguent, que vous mettrez ſur des charpies, & l'appliquerez ſur la plaie ; vous couvrirez après le pied avec de l'étoupe, & vous le ferez tenir avec des écliſſes, en remettant le fer avec quelques clous, pour ne pas trop le ſerrer : on peut laiſſer ces appareils pendant deux fois vingt-quatre heures ſans les ôter, à moins que le cheval ne parût ſouffrir de grandes douleurs; il ſeroit dans ce cas à craindre que la matiere n'eût miné

miné en avant, & que le mal n'eût pas été découvert en entier : il ſeroit néceſſaire alors d'enlever toute la ſole, pour toucher au fond de la maladie. On ſait qu'un pied récemment deſſolé exige d'abord une compreſſe faite de térébenthine, eſprit de vin & jaune d'œuf pour arrêter le ſang, & qu'on ne doit pas ôter cette compreſſe avant le troiſieme jour; alors vous pouvez examiner le pied, & ſonder la profondeur de la plaie, pour faire entrer juſqu'au fond des charpies graiſſées avec de l'onguent ci-deſſus décrit.

Il faut toujours, avant que d'appliquer les charpies, ſeringuer & nettoyer la plaie avec de l'eſprit de vin préparé avec l'aloès, la myrrhe & le quinquina. Si le cheval perd l'appétit & bat des flancs, annonçant la fievre, ſymptomes qu'une bleime trop invétérée peut produire, faites une ſaignée au col; mettez le cheval à la diete, & donnez-lui tous les matins de l'herbe d'abſynthe en poudre, demi-once, cinabre minéral, une dragme, quinquina en poudre, deux dragmes, le tout infuſé dans ſix onces d'eau fraîche, & verſez-lui dans la bouche.

Continuez de traiter la bleime de la façon que je viens de preſcrire, & ne changez rien à cette méthode, à moins que la matiere,

trop long-temps séjournée dans le pied, n'ait rongé plusieurs parties nerveuses & tendineuses, & causé un si grand mal, qu'il rendroit la cure difficile & incertaine.

Ce petit Livre ne me permet pas de m'étendre sur des opérations qu'on est obligé de faire dans un cas qui exige toute l'application des sciences chirurgicales, pour guérir un mal de cette conséquence. J'ajouterai seulement pour la commodité du pansement d'un pied dessolé, que les fers à vis de mon invention sont d'une grande utilité. On les applique & on les enleve sans ébranler le pied; au lieu que par le frappement du marteau qu'on doit employer en mettant un fer à clous, ou par la force de la tenaille avec laquelle le fer doit être enlevé, le pied malade est toujours considérablement ébranlé, & la plaie en est par conséquent irritée. Je donnerai à la fin de cet article une description de l'usage de ces fers, dont la Planche VI vous présentera la figure.

A l'égard des bleimes que l'on divise en bleimes seches, encornées & bleimes foulées, je ne suis pas bien sûr si les Auteurs qui en parlent dans leurs Ecrits, ont deviné l'origine de cette maladie : le mal qu'ils désignent par la dénomination de bleime, & dont le

ſiege local eſt entre la ſole & le petit pied vers le talon, provient, à la vérité, d'une humeur extravaſée qui ſéjourne dans cette partie, & acquiert une qualité purulente & corroſive : elle ronge les parties charnues, & fait boiter le cheval.

Les chevaux dont les pieds ſont beaucoup ſerrés du talon, & par conſéquent diſpoſés à l'encáſtelure, ſont ordinairement ſujets à cet accident des bleimes : mais l'expérience m'engage à faire une queſtion; ſi l'encaſtelure provient de la bleime, ou ſi celle-ci tient ſon origine de l'encaſtelure.

L'encaſtelure eſt un reſſerrement des quartiers dont les parties ſolides compriment les vaiſſeaux des fluides, & en empêchent le cours libre qui eſt abſolument néceſſaire à la nourriture du pied. Les vaiſſeaux comprimés ſouffrent un alongement ou froiſſement des fibres tendineuſes ſi fort, que la lymphe qui y aborde pour les nourrir eſt arrêtée, & dilate les vaiſſeaux qui la contiennent, de façon qu'il ſe forme une irruption de ce liquide qui doit ſéjourner & acquérir une mauvaiſe qualité.

L'interruption de cours libre de la lymphe, qui eſt le ſuc nourricier des parties du pied, en cauſe une ſéchereſſe & aridité dont

l'effet produit une diminution de ſon volume, & par conſéquent un reſſerrement du ſabot qui l'enveloppe & qui lui adhere, d'où provient l'encaſtelure.

Si au contraire l'encaſtelure dérive d'une diſpoſition naturelle des talons étroits, que l'on obſerve aux chevaux dont les quartiers ſont hauts & ſujets à ſe jetter en dedans, ils ſe reſſerrent, & compriment les vaiſſeaux lymphatiques & ceux du ſuc nourricier, d'où ſe forme l'irruption des parties fluides & la bleime.

Les différentes opinions ſur la cauſe originaire des bleimes ne ſont pas aſſez démontrées, pour en adopter une qui nous mît à l'abri d'incertitude. L'expérience m'a prouvé qu'une humidité dans des écuries mal-propres eſt capable de s'inſinuer dans le pied du cheval, & d'y ronger les parties molles : elle attaque les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, forme l'éruption des liquides qu'ils contiennent, & produit la bleime.

Quoi qu'il en ſoit de la vraie cauſe des bleimes, cette maladie fait boiter le cheval, & le rend quelquefois tout-à-fait inutile, lorſqu'elle eſt négligée au point que la matiere mine dans le pied, & cherche ſon iſſue par la couronne ou par une autre partie qu'elle perce.

Faites parer votre cheval du côté du talon au quartier en dedans; (c'eſt la place ordinaire de la bleime, & le côté auquel le quartier eſt ſujet à ſe jetter dans le pied;) faites-lui bien ouvrir les talons en parant la ſole, pour découvrir la bleime; injectez avec une ſeringue de l'eſprit de vin préparé avec de l'aloès & de la myrrhe dans la cavité de la bleime pour bien la nettoyer; rempliſſez enſuite cette cavité avec l'onguent composé de térébenthine, d'eau de chaux, de la myrrhe & du baume du Pérou; faites ferrer le cheval avec un fer à demi-pantoufle, & obſervez réguliérement de lui tenir les pieds dans une propreté égale, vous le guérirez de la bleime, & le préſerverez d'une quantité d'accidents.

Voici mon deſſein, ſur lequel j'ai inventé le fer à vis, & un autre à courroie.

Un cheval perd un fer en chemin, & on n'a pas toujours la commodité d'un Maréchal; le cheval, par un effort, arrache le fer avec la corne, & il ne lui en reſte pas aſſez pour y brocher des clous.

On a été obligé dans des cas pareils d'envelopper le pied du cheval dans du feutre pour le conſerver, & on a ſouvent eſtropié le cheval malgré cette précaution.

Le fer à vis a rendu de bons services à tous ceux qui en ont fait usage.

Mettez la vis de maniere que la pointe sorte par le crampon extérieur du fer ; c'est-à-dire, si vous mettez le fer au pied du montoir, la pointe de la vis doit passer par le crampon de ce même côté ; & si vous mettez le fer au pied droit, la pointe de la vis doit passer par le crampon droit du fer de ce même pied. Cette précaution est nécessaire pour que le cheval ne se coupe point en marchant ; c'est ce qui arriveroit infailliblement, si la pointe passoit par le crampon en dedans.

On peut d'ailleurs appliquer ce fer aux pieds de derriere comme à ceux de devant, & il seroit fort utile que chaque homme de cheval en fût toujours pourvu en voyage.

Le fer à courroie fait le même effet que celui à vis ; la Planche vous enseignera la façon de l'appliquer au pied du cheval.

L'un & l'autre de ces deux fers est d'ailleurs d'un bon usage pour un cheval auquel on est obligé d'ôter & de remettre souvent le fer par rapport à un pansement que l'on fait à son pied : ce fer se laisse poser comme je l'ai dit tantôt, sans faire aucun mal au pied ; tandis qu'un fer à clous ne peut pas être ôté,

ni remis ſans ébranler le pied & ſans en irriter le mal.

ARTICLE CINQUIEME.

De la Forme.

LEs formes croiſſent ſur les deux côtés du boulet ; elles ſont immobiles, & pas plus groſſes qu'une feve dans le commencement ; elles s'étendent & s'approchent de la couronne ; elles percent les tendons & les ligaments qui ſont ſur le paturon, & font boiter le cheval.

Percez la peau au-deſſus de l'enflure avec des raies de feu, c'eſt-à-dire, prenez un couteau de cuivre rouge tout chaud, & coupez la peau au-deſſus de la forme depuis le boulet juſqu'à la couronne ; faites cinq ou ſix raies à la diſtance d'un demi-pouce l'une de l'autre, ſans pénétrer plus avant que la peau, & graiſſez enſuite les plaies avec l'onguent qui ſuit.

Prenez Huile d'olive, une once.
Céruſe, une dragme.
Litharge, une dragme.
Myrrhe, une dragme.
Aloès, demi-dragme.

Broyez le tout bien ensemble, & faites-le cuire jusqu'à consistance d'onguent; usez-en ensuite comme je l'ai dit ci-dessus.

ARTICLE SIXIEME.

Des coups de pied, & des jambes enflées ou engorgées.

POur l'enflure aux jambes qui provient d'un coup de pied, prenez de l'esprit de vin, six onces; infusez du camphre & du sel ammoniac de chaque une dragme, & lavez la partie enflée pendant deux ou trois jours de suite avec cette composition, elle dissipera l'enflure & l'inflammation.

Dès que vous appercevez une chaleur excessive à la partie enflée, & que le cheval en marque de grandes douleurs, ne tardez point d'appliquer sur la partie douloureuse de l'onguent d'althéa mêlé avec du miel : cet onguent accélera la suppuration; vous laverez ensuite la plaie avec de l'esprit de vin préparé avec de la myrrhe & de l'aloès, & vous la guérirez avec l'onguent que vous trouverez dans l'article XII *des plaies sur le dos.*

A l'égard des enflures aux jambes qui viennent d'un engorgement causé par une grande

fatigue, ou parce que le cheval eſt reſté longtemps debout ſans ſe coucher, verſez une chopine de vinaigre dans un pot d'eau fraîche; mettez-y une poignée de ſel commun, & lavez-en les jambes du cheval deux ou trois fois par jour: promenez votre cheval pendant une demi-heure; faites-lui une bonne litiere, & donnez-lui du repos.

ARTICLE SEPTIEME.

Des Molettes.

LEs chevaux qui travaillent beaucoup, & qui ont la jambe fine & ſeche, ſont rarement exempts de molettes; & il eſt également rare que les molettes faſſent boiter le cheval. Si elles ſe forment entre cuir & chair par une enflure qui contient une eau glaireuſe, un bouton de feu appliqué ſur l'enflure, fera ſortir l'eau, & guérira le mal.

La molette nerveuſe placée ſur le tendon même, eſt très-difficile à guérir: prenez quatre onces d'eſprit de vin bien rectifié; faites-y diſſoudre une demi once d'ambre en poudre; humectez la partie malade pendant quelques jours, matin & ſoir, avec cette liqueur: elle fortifiera les nerfs, diſſipera l'enflure, & em-

pêchera qu'il ne se forme d'autres tumeurs.

C'est une erreur d'appliquer aux chevaux le feu par précaution contre cette maladie: les molettes viennent malgré les raies qu'on fait avec le couteau rouge; mais comme des cicatrices causées par le feu, couvrent les éminences des molettes nerveuses, cela fait illusion à certaines gens : ils aiment mieux voir des marques qui ôtent au cheval tout son prix, que de voir une petite grosseur qui est presque commune à tous les chevaux.

J'approuve l'opération du feu pour les vessigons qui se forment entre cuir & chair, entre le gros tendon & l'os au-dessus du jarret. Lorsque l'enflure molle, sans douleur, & grosse comme la moitié d'une pomme, vient en dehors du jarret, elle se nomme un vessigon simple : quand cette enflure se forme en dehors & en dedans du jarret, elle se nomme vessigon double : percez la peau du vessigon avec un bouton de feu; mettez dessus la plaie l'onguent suivant :

Prenez Miel, 2 onces.
Sel ammoniac, demi-dragme.
Alun, demi-dragme.
Savon, demi-dragme.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en un onguent.

ARTICLE HUITIEME.

Des entorses & dislocations du boulet, & des boulets enflés ou gorgés.

POur bien connoître l'entorse ou mémarchure, il faut observer le mouvement du boulet. Le cheval craindra de plier la jointure du boulet, posant le pied à terre.

Faites bouillir du romarin & de la sauge dans du vinaigre, trempez une compresse dans ce vinaigre, & appliquez-la autour du boulet. Saignez ensuite le cheval au col, & répétez l'application chaude de la compresse toutes les fois qu'elle se refroidit. Continuez cette conduite deux jours de suite; servez-vous le troisieme jour de la liqueur qui suit:

Prenez Esprit de vin camphré, une once.
Esprit de sel ammoniac, une dragme.
Savon blanc, demi-dragme.
Ambre en poudre, quatre gros.

Infusez l'ambre & le savon dans les esprits, & mettez-le en dissolution pendant vingt-quatre heures. Lavez ensuite le boulet deux fois par jour avec cette composition, & continuez jusqu'à la guérison.

Il est rare que le cheval se démette l'os du

boulet; la chose pourroit arriver par un effort violent : voici quels en sont les signes. Le cheval reste la jambe en l'air, ne pouvant se soutenir dessus ; & si on manie ou qu'on fasse mouvoir le boulet, on en sent le mouvement à côté, & rarement en avant. On sent aussi en tâtant que l'os de la jointure du boulet est hors de sa place.

Il faut d'abord remettre l'os dans sa place ordinaire par l'opération, appellée extension & contre-extension. Un habile Maréchal doit savoir le faire ; mais comme la plupart de ces gens-là n'ont aucune pratique de cette opération, il est bon d'en communiquer la méthode au Public.

Faites tenir la jambe au-dessous du genou par deux hommes bien forts, & faites prendre en même-temps le pied près du sabot par deux ou trois autres hommes ; faites-les tirer tous fortement à eux, jusqu'à ce qu'un homme, qui tiendra le boulet dans l'endroit où il est démis, le remette à sa place avec la main ; dès que le boulet sera remis, on mettra dessus de l'eau-de-vie, & par-dessus l'emplâtre *pro facturis*, puis des éclisses, ensuite un bandage à deux chefs, par-dessus une enveloppe de toile, qu'il faudra coudre & laisser ainsi pendant neuf jours. Au bout de ce

temps vous remettrez un nouvel appareil. Comme la partie enflera, il faudra la laver avec du vinaigre, dans lequel vous aurez fait bouillir du romarin & de la ſauge.

Faites enſuite ſaigner le cheval au col, & donnez-lui des lavements avec le polycreſte pendant huit jours, matin & ſoir, lui faiſant obſerver le régime du ſon & de l'eau blanche.

A l'égard des boulets enflés ou gorgés, ne faites que laver deux fois par jour avec de l'eſprit de vin camphré, mêlé de ſel ammoniac, dont la compoſition eſt décrite dans la recette au commencement de cet article.

Il arrive ſouvent qu'un cheval boite, & qu'on ne peut pas trouver l'endroit ou le ſiege de ſon mal.

Je crois que par un effort que le cheval fait en ſautant ſur un terrein inégal, ou s'étant engagé de ſon pied dans une orniere, il ſe peut que les ligaments & les parties membraneuſes & tendineuſes qui enveloppent les os de la couronne, de la noix & celui du petit pied ſouffrent une extenſion violente, & cauſent la douleur que le cheval éprouve quand il met ſon pied à terre. Quoique le Sieur la Foſſe, dans ſon *Guide du Maréchal*, diſe que ces os ſe caſſent, & que celui du petit pied ſe guérit facilement de lui-même,

je n'en connois pas d'exemple qui m'ait prouvé la réunion des deux parties fracturées de l'os du petit pied, ſans qu'on ait employé avec beaucoup de peine l'opération de l'ouverture de la ſole & de l'application des remedes capables de faire ſouder les deux parties caſſées.

Voilà comment le Sieur la Foſſe s'explique ſur cet article.

» L'os du petit pied étant renfermé dans » le ſabot, & n'ayant qu'un léger mouvement ſur la ſole charnue, & enchaſſé entre la chair cannelée & la ſole charnue, » qui eſt fortifiée par la ſole de la corne, » il n'eſt pas ſurprenant que les deux parties » fracturées de cet os ſe réuniſſent & ſe ſoudent enſemble, &c.

Les bornes que je me ſuis preſcrites dans ce petit Livre, ne me permettent pas de m'étendre ſur cette matiere pour faire ſentir au Sieur la Foſſe l'erreur dans laquelle il avance ſon opinion, qui ſans doute n'eſt pas réfléchie. Je le renvoie à mon grand Ouvrage, où il verra de quelle méthode les fractures des os doivent être traitées pour qu'elles aient du ſuccès.

Cependant il paroît que le Sieur la Foſſe eſt bientôt revenu de ſon opinion, puiſqu'il

dit encore dans le même article : » J'ai chez » moi un grand nombre d'os coronaires & » d'os de la noix fracturés, que j'ai disséqués. « C'est-à-dire, qui n'ont pas été guéris par la Fosse le pere, ni par son fils.

ARTICLE NEUVIEME.

Des Javarts de toute espece.

On donne à chacun des javarts le nom de la partie du pied à laquelle il se forme, & il est plus ou moins douloureux, à mesure qu'il occupe une partie plus ou moins sensible.

Le javart est une tumeur qui se forme dessus ou dessous le tendon du paturon sur le gros tendon de la jambe, ou sur celui du paturon sur la couronne au-dessus du quartier du sabot, & quelquefois il s'insinue entre le quartier du sabot, & pénetre jusques sous la sole.

Le meilleur remede est l'application des ramollitifs sur la tumeur, pour procurer la suppuration & pour faire sortir le bourbillon. Ce mal cause quelquefois des douleurs si excessives, qu'elles donnent la fievre au cheval. Faites-le saigner ; mettez-le au régime

du foin & de l'eau blanche, & donnez-lui contre la fievre le médicament suivant :

Prenez Racine d'angélique, 2 onces.
Safran de Mars apéritif, demi-once.
Cinabre commun, une once.
Antimoine diaphorétique, demi-dragme.

Le tout réduit en poudre fine, infusé dans six onces d'eau commune.

Eau distillée de fleurs de renoncules, deux onces ; & de l'esprit de nitre doux, une once.

Mêlez le tout ensemble, & donnez de cette mixtion deux fois par jour au cheval, chaque fois deux onces.

Lorsque la tumeur s'est ouverte, & que le bourbillon en est sorti, mettez dans la plaie de la chaux vive en poudre, & continuez la guérison.

Si la matiere formée dans la tumeur pénetre dans la couronne du sabot, appliquez un bouton de feu à cette partie avec la précaution que je vais dire, pour ne pas offenser le tendon ou l'os.

Fourrez d'abord un tampon d'étoupe à force dans le fond de la plaie, puis brulez jusqu'à l'étoupe : quand vous aurez fait votre opération avec le bouton de feu, mettez dessus

deſſus un peu de vitriol & de ſucre, & panſez avec l'huile de *Gabian.*

La cure eſt quelquefois de longue haleine, ſuivant la partie plus ou moins tendineuſe, qui eſt attaquée de ce mal. Il faut de la patience & du ſoin pour en venir à bout.

Le meilleur de tous les remedes eſt de prévenir ſoigneuſement cet accident; c'eſt ce qui peut ſe faire, en nettoyant exactement le poil à l'entour des pieds, pour ôter la boue qui s'attache, qui devient corroſive par ſon ſéjour dans le paturon, & qui cauſe enſuite des tumeurs.

Le cheval reçoit quelquefois un coup de pied, ou il marche lui-même d'un pied ſur la couronne de l'autre, & ſe bleſſe avec le fer. Si la bleſſure eſt toute fraîche, mettez deſſus de la poudre à canon, & allumez la poudre; cette brulure empêchera qu'il ne ſe forme de la matiere dans la plaie. Si au contraire vous ne remarquez la bleſſure au pied que lorſqu'elle commence à ſuppurer, prenez de l'eſprit de vin préparé avec l'aloès & de la myrrhe, & lavez-en la plaie; mettez deſſus de la chaux vive en poudre, ou du vitriol avec du ſucre en poudre.

ARTICLE DIXIEME.

Des pieds encastelés, & des fers qui leur conviennent.

LEs chevaux fins, & ceux qui ont le talon haut, sont plus sujets à l'encastelure, que les chevaux plats, tels que ceux d'Allemagne, qui ont le talon bas & le pied assez large.

Aussi-tôt que vous voyez une disposition à l'encastelure, c'est-à-dire, que les talons se serrent, servez-vous du préservatif suivant: Abattez bien le talon sans creuser les quartiers; parez à plat les talons & la fourchette; laissez la sole forte. Si le mal est venu, laissez la sole extrêmement forte, & mettez un fer à pantoufle tel que vous le trouverez dessiné dans la Planche de fer à vis. Tab. VI.

Si vous pouvez faire ensorte que le quartier posant sur le talus du fer dans le milieu, ce qui en excede en dedans ne touche point à la sole, la chose n'en sera que mieux; mais comme cela est difficile, il vaut mieux laisser la sole forte. Alors quand le fer y toucheroit, il n'y auroit pas d'inconvénient. Ces fers posés doivent suivre justement la rondeur du pied au talon à mesure qu'il croîtra. Ces fers sont très-stables.

Graiſſez le pied avec l'onguent de pied, & rempliſſez-le de l'ordure fraîche de l'homme. Lorſque l'encaſtelure eſt ſi forte qu'elle réſiſte à tout ce que je viens de dire, faites deſſoler le cheval, & ſans lui faire d'autre opération, mettez ſur le pied deſſolé l'onguent compoſé de térébenthine, de jaune d'œuf & d'eſprit de vin mêlés enſemble.

Faites forger un fer large qui paſſe les quartiers d'un doigt; mettez votre fer avec les écliſſes, qui tiennent l'onguent avec l'étoupe; laiſſez le cheval dans cet état deux fois vingt-quatre heures; ôtez enſuite le vieux appareil, & lavez le pied avec de l'eſprit de vin; remettez de nouveau du même onguent, que vous ferez tenir dans le pied avec l'étoupe & les écliſſes; continuez ce traitement, juſqu'à ce que vous voyiez que la ſole a repris ſa premiere conſiſtance; uſez alors de l'ordure de l'homme pour en remplir tous les jours les pieds.



ARTICLE ONZIEME.

Des plaies des chevaux.

LEs bleſſures qui viennent de coups de feu exigent des ſoins particuliers : une artere coupée peut produire une hémorragie conſidérable. Une balle de fuſil n'a pas ordinairement cet effet ; mais un boulet de canon déchire & écraſe. Si vous vous trouvez dans le cas d'une bleſſure que votre cheval aura reçue, ſoit par des armes ou des inſtruments tranchants de toute eſpece, & que vous obſerviez cette perte prodigieuſe de ſang, aſſurez-vous d'abord du vaiſſeau, en paſſant une aiguille courbe par-deſſous, & en le liant avec un fil ciré ; mais ſi vous vous trouvez dans le cas de ne pouvoir faire cette ligature, comme il arrive ſouvent, trempez dans une forte diſſolution de vitriol bleu ou d'eau ſtyptique, un tampon de charpie ou d'étoupe, & appliquez-le à l'orifice du vaiſſeau d'où le ſang coule. Prenez le ſoin de l'y contenir par un bon bandage, juſqu'à ce que l'eſcarre ſoit formée : ſondez enſuite la profondeur de la plaie, & obſervez la ſituation de la balle, pour la tirer ſans offenſer aucune partie par l'introduction de l'inſtrument.

La balle étant tirée ou non, lavez la plaie avec de l'esprit de vin mêlé de myrrhe & d'aloès; faites ensuite des tampons d'étoupe bien graissés avec l'onguent, dont vous trouverez la recette à la fin de cet article, & enfoncez-les dans les cavités de la plaie. On panse de cette maniere tous les jours, & on lave la plaie toutes les fois exactement avant que d'y mettre des plumasseaux.

Pour laver la plaie, tenez-vous à l'esprit de vin composé avec de la myrrhe & de l'aloès, & injectez-en dans la plaie pour faire sortir la matiere, & pour déterger la plaie aussi souvent que vous ferez le pansement.

Lorsque dans les échaudures & brulures la peau reste dans son entier, ou qu'elle donne une hémorragie très-considérable, arrêtez le sang de la maniere ci-dessus; & si la plaie est récente, mettez un plumasseau trempé dans le baume décrit dans l'Article premier *des blessures.* Ce baume vous sera d'un grand secours pour toutes sortes de plaies récemment faites.

Il est inutile de faire la réunion des levres par des points de couture, principalement si la blessure est faite aux hanches ou autres parties qui avancent, ou à travers quelques-uns des gros muscles. Dans toutes ces parties,

la ſuture eſt ſujette à ſe défaire par le mouvement continuel que le cheval fait en ſe levant & en ſe couchant. Uſez tant que vous pourrez, & que la ſituation de la plaie vous le permettra, de bandages pour tenir la plaie fermée.

Obſervez encore que l'uſage du baume n'eſt bon que pour des bleſſures toutes fraîches. Lorſque vous remarquerez la moindre chaleur qui pronoſtique l'inflammation dans la plaie ou dans les parties voiſines, n'uſez point de ce baume; il ne feroit qu'enſermer le loup dans la bergerie par ſon effet aſtringent, & il empêcheroit l'écoulement de la matiere.

Uſez d'abord de l'onguent ci-deſſous; mettez-le ſur des plumaſſeaux, & appliquez-le ſur la plaie. Cet onguent produit quelquefois une excreſcence de chairs bayeuſes & ſpongieuſes. C'eſt l'effet ordinaire des onguents digeſtifs. Dans ce cas il eſt néceſſaire de déterger la plaie auſſi ſouvent que vous ferez le panſement, avec une diſſolution de vitriol bleu, ou de la ſaupoudrer avec de l'alun brulé; ou, en cas de beſoin, de toucher avec la pierre infernale les excreſcences.

Il importe plus, dit un ſavant Chirurgien, de ſavoir comment on doit panſer

une plaie, que de ſavoir avec quoi on doit la panſer.

L'obſervation principale eſt que la matiere doit venir à ſuppuration, & qu'on doit s'oppoſer effectivement aux excreſcences que la plupart des onguents huileux produiſent.

Les bleſſures ſont quelquefois ſi conſidérables, qu'elles cauſent la fievre; il faut dans ce cas donner une pilule dont voici la compoſition, & mettre le cheval au régime de l'eau blanche & du ſon avec de la farine d'orge.

Pilules contre la fievre.

Prenez Racine d'angélique, 6 onces.
Herbe d'abſynthe, 4 onces.
Baies de laurier, 4 onces.
Cinabre d'antimoine, 3 onces.
Tartre vitriolique, une once.
Safran de Mars apéritif, une once & demie.

Réduiſez le tout en poudre fine, & mêlez-le avec de l'eſprit de nitre doux autant qu'il en faut pour faire une maſſe de pilule; faites-en des pilules de quatre onces chacune, & faites-les ſécher à l'ombre.

Lorſque vous voudrez donner de ces pilules au cheval, prenez-en une, & faites-la

diſſoudre dans un verre d'eau, & donnez ce médicament au cheval par la bouche, ou bien faites-la piler en poudre avec du miel en conſiſtance d'un opiate, & vous la donnerez avec une ſpatule de bois à la bouche du cheval, & précifément ſur la racine de la langue; par ce moyen, le cheval avalera la médecine ſans effort.

Il faut donner ce médicament pour le moins tous les deux jours, juſqu'à ce que vous ne ſoupçonniez plus de fievre. N'oubliez pas les lavements, qui ſont très-ſalutaires dans de pareils accidents.

Recette d'un onguent excellent pour les plaies.

Mettez dans un baſſin ſept livres d'huile d'olive, verſez dedans une livre de céruſe & une livre un quart de litharge d'or ou d'argent avec une pinte d'eau; battez-le bien enſemble, & mettez le tout dans un pot de terre; agitez ces ingrédients avec une grande & forte ſpatule de bois pendant un quart-d'heure; puis ayant mis le pot ſur un bon feu de charbon, faites-le cuire, remuant ſans ceſſe juſqu'à ce que l'eau ſoit tout-à-fait évaporée; c'eſt ce qui ſera effectué dans l'eſpace d'une heure, & alors les matieres ſeront abaiſſées : ôtez le pot du feu, & ajoutez une de-

mi-livre de cire blanche coupée par petits morceaux. Faites piler en poudre fine & passer par un tamis fin, une demi-livre de la meilleure myrrhe & deux onces de bon aloès : mettez le tout avec la cire dans la premiere composition, & remuez sans discontinuer, pour bien incorporer ensemble les especes, & sans remettre le pot sur le feu, continuez de remuer, jusqu'à ce que l'onguent se refroidisse.

Cet onguent ou emplâtre ôte l'inflammation, & cicatrise promptement la plaie.

ARTICLE DOUZIEME.

Du cheval foulé sur le garrot, & des plaies sur le dos causées par la selle.

SI vous voyez une légere enflure sur le garrot ou sur le dos de votre cheval lorsque vous lui ôtez la selle, prenez des feuilles d'aune cuites dans de l'eau & du vinaigre partie égale, & usez-en comme il suit :

Prenez une bonne poignée de ces feuilles, & faites-les cuire dans une pinte moitié eau & moitié vinaigre : exprimez légérement les feuilles, & appliquez-les chaudes sur l'enflure ou sur la blessure ; mettez la selle dessus, & le cheval guérira.

Le cheval, écorché ſur le garrot ou ſur le dos, guérira également par l'uſage deſdites feuilles cuites, ſi l'écorchure eſt ſans inflammation, & ſi elle n'eſt pas parvenue à former une tumeur qui annonce de la matiere.

Quand vous remarquerez une enflure ſur le garrot ou ſur le dos, & qu'une chaleur avec battement déſigne la matiere qui y eſt enfermée, appliquez tout de ſuite ſur la partie enflée l'onguent ou l'emplâtre annoncé dans l'article précédent; il diſpoſera la tumeur à s'ouvrir, & procurera l'écoulement de la matiere.

Les plaies du garrot paroiſſent quelquefois peu de choſe, & elles deviennent très-dangereuſes, ſi elles ſont négligées. La matiere qui s'y forme creuſe profondément dans le garrot, de façon qu'elle pénetre dans la partie celluleuſe de la graiſſe, & y cauſe une corruption gangreneuſe & mortelle.

Les plaies foulées ſur le rognon, qui arrivent par les mêmes cauſes que celles du garrot, ſont preſque auſſi dangereuſes, & ſe traitent de même.

Lorſque l'enflure du garrot ou du dos cauſée par le frottement de la ſelle ſera ouverte par l'application de l'onguent ci-deſſus élargiſſez l'ouverture, pour donner l'écoulement

libre à la matiere. Pour nettoyer la plaie, employez l'esprit de vin préparé avec de la myrrhe & de l'aloès; injectez-en dans la plaie; enfoncez-y des plumasseaux de charpies avec l'onguent dont j'ai parlé; saignez le cheval pour prévenir l'inflammation; n'oubliez pas de le mettre au régime de l'eau blanche & du son, & traitez la plaie comme je l'ai dit dans l'article précédent.

Examinez soigneusement la selle & la partie qui a blessé le cheval, & faites remédier au défaut par un habile Sellier.

Autre remede excellent pour les blessures appellées cors, enflures de garrot, & sur le rognon.

Prenez Huile de laurier, 4 onces.
Euphorbe en poudre, une once.
Mouches cantharides en poudre, demi-once.
Essence de térébenthine, une once.
Mercure vif, demi-once.

Broyez le tout dans un mortier de pierre, & mêlez avec deux onces de beurre frais, pour faire un onguent.

Si la grosseur est prodigieuse, faites saigner le cheval; frottez ensuite avec cet onguent toute la grosseur, mais très-légérement, vingt-quatre heures après vous appercevrez

une eſpece de moiteur ou d'eau qui s'élevera ſur toute la groſſeur. Si elle eſt abondante, ne faites plus rien au cheval; laiſſez-le tranquille, & en huit ou dix jours il ſera guéri.

Si la tumeur ou la plaie n'avoit rien rendu, vous la frotterez une ſeconde fois au bout de quarante-huit heures ſeulement; le cheval ſouffrira un peu; empêchez-le de porter la dent à ſa plaie.

Ce remede eſt excellent pour les grandes enflures ſquirreuſes & les bleſſures calleuſes: il ne faut rien couper; le durillon tombera de lui-même, & toute la calloſité ſera emportée par l'onguent.

ARTICLE TREIZIEME.

De la Nerferure, & du gros Nerf du jarret bleſſé.

Ce mal arrive par différentes cauſes, & principalement en marche dans des chemins pleins de cailloux, ou dans les ornieres, lorſqu'on preſſe trop le cheval; car il peut s'attraper les tendons des jambes de devant avec les pieds de derriere, & ſe donner un coup fort dangereux.

La même choſe arrive dans les boues & dans les terreins labourés, lorſqu'on preſſe le

cheval d'aller au trot, & qu'on ne lui laiſſe pas le temps de lever les pieds de devant avant de poſer à terre ceux de derriere, qui d'ordinaire ſuivent les premiers dans la même place.

On connoît la nerferure, lorſqu'on voit qu'un cheval boite tout-à-coup : en portant la main tout le long du tendon, on trouvera de l'enflure, de la dureté & de la douleur; ſouvent même le poil eſt emporté, & quelquefois le tendon eſt découvert. Si le tendon eſt découvert, gardez-vous d'y appliquer des drogues huileuſes ou graſſes, elles ſont ennemies des nerfs; baſſinez la plaie avec des herbes aromatiques cuites dans du vin ou du vinaigre, & uſez du baume décrit dans l'article premier *des bleſſures*.

Si la nerferure n'eſt qu'une groſſeur avec des douleurs qui font boiter le cheval, prenez une pinte d'eſprit de vin camphré; infuſez une once d'ambre réduit en poudre, une demi-once de ſavon d'Eſpagne coupé en petits morceaux; mettez le tout avec de l'eſprit de fourmis & de l'eſprit de ſel ammoniac, de chacun deux onces; lavez tous les jours deux fois la partie du tendon enflée avec la liqueur ainſi préparée, & continuez juſqu'à ſa guériſon.

De la Courbe & des Varices.

LEs Maréchaux confondent ſouvent les varices avec la courbe, & ignorent peut-être la cauſe des unes & de l'autre.

Varice.

LA varice, qui ſe dénote par une tumeur à la veine ſaphene, qui paſſe à la partie latérale interne du jarret, partie la plus élevée de cet os, provient d'un effort & d'un gonflement exceſſif des muſcles, qui compriment les vaiſſeaux ſanguins. Le fluide ainſi preſſé & arrêté dans ſon cours, occaſionne une diſtenſion dans la tunique de ces vaiſſeaux : ce ſang qui ſéjourne étant pouſſé par celui qui le ſuit, oblige le vaiſſeau de s'étendre, & de former la tumeur que nous reconnoiſſons pour la varice.

Courbe.

LA courbe eſt un gonflement de l'os nommé *tibia :* cette tumeur eſt ſituée à l'extrêmité latérale interne de cet os, vers ſon articulation avec l'os du jarret, un peu plus haut

que l'éparvin : sa figure ressemble à une poire coupée en deux, dont la partie supérieure est plus étroite que l'inférieure. Ce gonflement gêne le mouvement du genou à mesure qu'il augmente, de maniere qu'il rend le cheval incapable de servir : les causes en sont, pour la plupart, externes, provenantes des coups.

Quant à la cure de la courbe, elle est aussi difficile que celle de l'éparvin. Les remedes dissolutifs & astringents peuvent opérer sur la dissipation de cette tumeur le meilleur effet.

Prenez de l'esprit de vin très-rectifié & camphré, trois onces; mettez-y du vitriol bleu en poudre, une dragme; du suc de coins récemment exprimé, une once; du sel ammoniac, deux dragmes; du savon blanc coupé en petits morceaux, une dragme, & de l'ambre en poudre très-fine, deux dragmes. Frottez la tumeur de la courbe plusieurs fois par jour avec cette liqueur, & continuez-en l'usage. La tumeur s'amollira & se dissipera insensiblement.

Si la tumeur a pris par la longueur du temps une consistance dure & osseuse, il faudra recourir au feu, & en donner quelques raies au-dessus de la tumeur, & la graisser en-

ſuite avec du beurre, pour faire tomber l'eſcarre : je ne vous aſſurerai cependant pas d'un ſuccès de guériſon radicale. La courbe invétérée & endurcie réſiſte aux remedes les plus pénétrants.

A l'égard de la varice, ouvrez la veine préciſément à l'endroit où vous obſervez la tumeur; faites ſortir le ſang caillé qui s'y eſt amaſſé, & frottez la partie avec du vinaigre & du ſel. Il n'eſt pas néceſſaire de barrer la veine, comme pluſieurs Auteurs conſeillent de faire, pour guérir la varice. Une veine coupée ou barrée forme d'abord un nouveau canal pour s'anaſtomoſer avec celui qui rapporte le ſang dans le torrent de la circulation; & un nouvel effort qui cauſe aux muſcles un gonflement violent, produira une nouvelle varice; de ſorte que l'opération de barrer la veine ne peut pas préſerver un cheval de cet accident, à moins qu'il n'en ſoit préſervé en même-temps par la prévoyance de l'empêcher de faire des efforts.

ARTICLE QUATORZIEME.

Baume excellent pour effort de jarret; cheval épointé; nerferure, contusion & nerf-foulé.

METTEZ dans une fiole de deux pintes le plus que vous pourrez de roses, & dans une autre aussi grande la même quantité de fleurs d'hypéricum, & par-dessus trois demi-setiers d'huile d'olive dans chaque fiole. Exposez au soleil les deux fioles légérement bouchées pendant les grandes chaleurs; mettez ensuite dans un troisieme vase de terre du petun, du romarin feuilles & fleurs, mille-feuilles autant de l'un que de l'autre, coupées menues, & une pinte d'huile d'olive; bouchez le pot avec une vessie de cochon, mouillée en trois ou quatre doubles, percez la vessie avec une épingle, & exposez le tout au soleil dans les grandes chaleurs; remuez le pot & les fioles tous les deux jours pendant un mois; versez ensuite tout le contenu des deux fioles & du pot dans un seul vase de terre; ajoutez-y encore une pinte de gros vin, une livre de graisse de cheval, une livre de graisse fraîche, qu'on a séparée des boyaux d'un chapon ou d'une poule avant que de la

cuire ; mettez encore une livre de ſucre, & quatre poignées de fleurs de camomille & de mélilot : faites cuire le tout ſur un feu clair, remuant ſans ceſſe juſqu'à ce que toute l'humidité ſoit conſommée, & que les fleurs & les herbes ſoient ſeches.

Paſſez alors le tout enſemble au travers d'un tamis de crin ; jettez le marc, & remettez la liqueur paſſée dans un vaſe ; ajoutez deux livres de térébenthine de Veniſe ; faites cuire à petit feu, juſqu'à ce que toutes les matieres ſoient bien mêlées ; gardez ce baume dans une fiole légérement bouchée pour l'uſage.

Ce baume doit être fait dans les mois de Mai & de Juin, pour avoir les fleurs & les herbes fraîches, & pour en extraire un meilleur ſuc. Ce baume eſt excellent pour toutes les maladies que j'ai indiquées dans cet article.

Il faut frotter avec ce baume la partie malade de douze heures en douze heures ; & afin qu'il pénetre mieux juſqu'aux petits vaiſſeaux engorgés, il faut tenir à côté un réchaud de feu, pour échauffer la main avec laquelle vous frottez la partie.

Remarquez que ce baume eſt bon pour tous les maux où l'os & les nerfs ne ſont pas

à découvert; car si vous l'appliquez sur une partie où les nerfs & l'os sont à découvert, ce baume occasionneroit la carie & la gangrene, au lieu de guérir la plaie.

Je conseille à tous ceux qui ont beaucoup de chevaux à conduire, de porter toujours une provision de ce baume pour les accidents qui arrivent journellement. Il seroit même nécessaire d'en distribuer aux Cavaliers des Régiments, pour que, si le cas arrive, ils ne soient pas pris au dépourvu.

Remede pour les efforts à la hanche & écarts, quelque vieux qu'ils soient.

PRenez d'huile de laurier, demi-once, autant d'euphorbe & autant d'ellébore blanc en poudre; ajoutez-y deux cuillerées d'huile de chenevis, & faites-en un liniment. Appliquez ce remede tiede, & frottez le cheval à sa partie offensée une fois seulement, & promenez-le une demi-heure soir & matin. Lorsque la peau sera enlevée, frottez-la avec de l'huile d'olive, & observez que pendant le temps que le cheval sera graissé avec l'onguent, il faut qu'il soit attaché à deux longes, pour qu'il ne puisse se coucher, ni se frotter, ni se mordre.

Nota. Je ne donne ce remede, que parce qu'il m'a été confié & recommandé pour infaillible. Je ne l'ai jamais éprouvé, & je crois que pour un écart ancien, il faudra quelque chose de plus qu'un frottement seul d'un onguent.

ARTICLE QUINZIEME.

Du cheval épaulé, ou de l'écart à l'épaule.

IL n'est pas aisé de connoître l'écart à l'épaule, & de distinguer ce mal d'une fourbure invétérée, qui cause des douleurs dans les muscles qui dirigent le mouvement de cette partie. Le procédé des Maréchaux est très-contraire à la guérison de ce mal.

Comme il est causé par l'extension d'un ou de plusieurs tendons des muscles, ou par une fourbure mal guérie & invétérée, dont le principe est une lymphe extravasée qui est devenue âcre, & qui embarrasse le mouvement des muscles de l'épaule, & occasionne la douleur aux fibres nerveux; il faut des remedes résolutifs qui meuvent & dissipent ces humeurs, & qui rendent aux muscles leur ressort naturel. C'est pourquoi dès qu'on s'apperçoit qu'un cheval a pris un écart, ou

qu'on le ſoupçonne d'être entr'ouvert, il faut commencer par la ſaignée, pour empêcher l'amas des humeurs.

Prenez enſuite de l'eſprit de vin camphré, une livre; infuſez de l'eſprit de ſel ammoniac & de l'eſprit de fourmi, de chacun deux onces; de l'ambre en poudre, une once & demie: frottez tous les jours deux ou trois fois l'épaule du cheval avec cette compoſition, & principalement ſous l'aiſſelle, où le muſcle pectoral ſe joint au bas de l'épaule, & continuez ce frottement juſqu'à ce que vous obſerviez que le mouvement de la partie devient plus facile, & s'exécute ſans douleur.

Il faut donner intérieurement au cheval des remedes qui procurent la tranſpiration.

Prenez Herbe de ſanicle, une once.
Baies de laurier, 2 onces.
Semences d'anis, demi-once.
Sel de tartre, 2 dragmes.
Antimoine diaphorétique, 3 dragmes.

Réduiſez le tout en poudre très-fine; mêlez-le avec huit onces de miel & deux onces d'eſprit de ſel ammoniac: faites un opiate, & donnez-en la groſſeur d'une noix à la racine de la langue. Donnez de cet électuaire

pendant quinze jours tous les jours au matin, & mettez le cheval au régime de l'eau blanche; évitez soigneusement toutes les graisses & émollients à ces parties; elles ne font que boucher les pores, & enfermer davantage entre les muscles les humeurs qui les embarrassent.

Les opérations caustiques, les setons, l'usage du fer à patin, de faire nager le cheval à sec, &c. sont absolument pernicieux.

ARTICLE SEIZIEME.

Des efforts des reins.

LE cheval fait effort lorsqu'il tombe, & dans le moment qu'il se releve, s'il vient à glisser, il emploie toute la force de ses reins : cet effort cause une extension considérable des tendons des muscles de l'arriere-main du cheval, qui prennent leur attache par leurs tendons aux vertebres dorsales.

L'extension des tendons est quelquefois si considérable, qu'elle ôte au cheval tout mouvement, & qu'elle produit la fievre.

Saignez le cheval sur le champ; donnez-lui des lavements anodins composés de mauve, semences de lin, camomille cuits dans

du lait; ajoutez-y de l'huile de laurier : mettez ensuite sur les reins du cheval des draps trempés dans l'esprit de vin chaud, dans lequel vous aurez fait infuser des herbes aromatiques; & enfin servez-vous de la composition de l'esprit de vin camphré ordonné dans l'article précédent, & continuez de frotter deux ou trois fois par jour les reins de votre cheval avec cette composition.

ARTICLE DIX-SEPTIEME.

De la jambe cassée.

Les chevaux sont sujets à la fracture de l'os de la jambe, ou de celui du bras, ou de la cuisse.

Un ancien préjugé des Maréchaux condamne le cheval à jambe cassée à rester incurable. Ces gens, obstinés sur leur opinion frivole que l'os cassé de la jambe du cheval ne peut plus jamais se rejoindre & acquérir une consolidation nécessaire, pour qu'on puisse faire usage de l'animal, sont sourds à toutes les raisons simples & convaincantes par lesquelles il est prouvé que l'os du cheval avec toutes les parties qu'il contient, est doué des mêmes facultés de reprendre que le sont les

os de tous les autres animaux. En vain leur citera-t-on des exemples inconteſtables de chevaux parfaitement guéris de la fracture de la jambe ; on s'expoſera au contraire à la haine irréconciliable de ces gens, en voulant les convaincre d'un fait capable de les détromper & de les éclairer.

Le peu d'induſtrie & de pratique des Maréchaux pour ſavoir placer un cheval à jambe caſſée, & pour l'y aſſurer de maniere qu'il ne dérange, toutes les fois qu'il ſe couche & ſe releve, les deux bouts des os qu'on aura exactement remis & rangés l'un ſur l'autre, & affermis avec des écliſſes, a fait naître dans leur cerveau ſtupide différentes chimeres ridicules, dont ils s'arment pour objecter l'impoſſibilité de guérir cette maladie.

M. *de Soleiſel* & M. *de Garſault*, deux hommes auxquels nous devons une grande partie des connoiſſances dans l'art vétérinaire, conviennent tous deux de la rejonction des os caſſés de la jambe du cheval ; ils en citent même des exemples, dont ils ſe déclarent avoir été témoins oculaires. (1)

Mais, ſans nous rappeller à un temps de-

(1) Le parfait Maréchal, partie I, Chap. LIX, page 198.

puis lequel les Arts & les Sciences ont fait, par des expériences infatigables, des progrès considérables, convenons du génie fécond & de l'application pour l'utilité publique, d'un Maréchal de village à deux ou trois lieues de la ville de Bonn, qui a lu dans un de mes Livres Allemands la méthode que j'emploie au traitement de la jambe du cheval cassée, & la machine dans laquelle est placé le cheval malade, restant debout sans pouvoir se coucher & sans être suspendu, pour lui éviter le dérangement qu'il pourroit faire en se couchant à la jambe remise & bandée avec des éclisses. Ce Maréchal, dépouillé des préjugés sur l'absence de la moëlle dans l'os de la jambe du cheval, sur la froideur de cette moëlle, sur son trop peu de consistance, & enfin sur mille absurdités communes à l'ignorance, a fait de son mieux pour exécuter mes instructions sur la guérison de la fracture de la jambe, & a si bien réussi dans une occasion que lui ont fourni deux chevaux l'un après l'autre, qui avoient la jambe cassée, qu'il les a guéris tous les deux dans la derniere perfection.

Voici comment vous devez vous y prendre pour traiter le cheval malade, & réussir dans votre entreprise : faites-lui faire dans sa loge

ou à une autre place destinée pour cette opération exprès, une espece de travail, tel que je vais le décrire. (1)

Disposez en quarré quatre piliers hauts de sept à huit pieds a a a a, & quatre travers à six pieds de terre b b b b; donnez aux quatre premiers piliers un pied & trois pouces d'écarrissage, & l'épaisseur d'un demi-pied à ceux de travers; observez que la hauteur de sept pieds des quatre piliers posés à plomb soit hors de terre sur deux pieds & demi en terre, pour que la machine résiste inébranlablement aux efforts que le cheval pourroit faire. Mettez ensuite des deux côtés latéraux deux travers cylindriques, qui tournent c c à la hauteur d'environ un pied au-dessus du ventre du cheval : les deux bouts de ces cylindres traversent l'épaisseur des piliers, & se terminent l'un & l'autre à la partie postérieure par un cric, dans les dents duquel s'engraînera un fer fait pour les retenir.

Vous attacherez au surplus à cette traverse cylindrique, à égale distance & sur le côté parallele, trois ou quatre crochets la pointe en haut, pour y attacher une peau d, comme il sera dit.

---

(1) Voyez la Planche VII.

Quand votre machine ſera ainſi conſtruite, & que le tout ſera bien affermi & garanti de tout ébranlement, vous y placerez votre cheval à jambe caſſée, & vous le panſerez comme il ſuit.

Faites tirer en haut par deux hommes bien forts la partie de la jambe au-deſſus de la fracture, & en bas par deux autres hommes la jambe au-deſſous de la fracture, pour replacer les deux parties de l'os l'une exactement ſur l'autre : appliquez ſur ces deux parties réunies une compreſſe ſimple, trempée dans la coction ci-deſſous indiquée ; ſerrez-la avec une premiere bande faiſant trois tours, & une ſeconde faiſant auſſi trois tours de l'autre ſens : mettez enſuite des compreſſes de ſix à huit doubles du haut en bas, autant qu'il en faut pour remplir les vuides ; aſſujettiſſez le tout avec trois ou quatre écliſſes de bois, que vous lierez avec une bande qui ne ſoit pas trop ſerrée, pour ne pas arrêter la circulation des humeurs.

Deſcription de la fomentation pour premier appareil.

PRenez Herbe des chamaras, ou germandrée aquatique, ſix poignées ; faites-la cuire

dans un pot d'eau de riviere avec une demi-pinte de bon vinaigre pendant un quart d'heure; jettez-y ensuite deux cuillerées de sel commun, & deux onces de salpêtre; trempez dans cette coction un morceau de linge, dont vous ferez la premiere compresse, comme il est dit, & l'appliquerez, étant d'une chaleur supportable, à l'entour de la fracture.

Pour observer que les deux bouts de l'os cassé soient exactement rangés l'un sur l'autre, passez la main par-dessus avant que vous ayez mis la premiere compresse; vous jugerez par l'égalité de ces parties de la position exacte des os, ou par une éminence plus ou moins élevée de leur position inégale, qui doit être remédiée sur le champ : il arrive souvent que l'on s'apperçoit d'une esquille, qui doit se détacher de l'os & sortir à travers de la peau; elle la percera en effet, à mesure que la suppuration s'établira; ou si elle paroît, ne pas percer; il faut, par une incision, faire une ouverture, pour faire sortir l'esquille.

Ce premier appareil serré avec les deux bandes tournées en deux différents sens, ne se levera point pendant trois fois vingt-quatre heures, à moins qu'elles ne parussent par

une inflammation de la jambe être trop ſerrées, auquel cas il faudra les relâcher tant que la prudence exige, pour aider à la circulation des humeurs, dont les vaiſſeaux ont été comprimés par le ſerrement des bandes.

La jambe panſée de la maniere que je viens de dire, paſſez par-deſſous le ventre du cheval la peau de bœuf ou de vache, que vous attacherez par les anneaux aux crochets fichés à égale diſtance dans les deux travers cylindriques, & tendez cette peau de façon, qu'elle joue tant ſoit peu ſous le ventre du cheval, afin que l'animal étant debout, ne la touche qu'à meſure qu'il veut s'appuyer deſſus pour ſe repoſer.

Il faut que l'appareil ne ſoit pas levé durant trois fois vingt-quatre heures; trempez toutes les heures dans la décoction chaude une éponge, & baſſinez l'appareil tout à l'entour, de maniere que la liqueur pénetre juſqu'à la peau de la jambe.

Lorſqu'on ôtera l'appareil pour en remettre un nouveau, il faut examiner la partie de la fracture, & voir, ſans faire un mouvement qui peut déranger la jambe, s'il ne ſe préſente pas quelque accident qui pourroit empêcher ou retarder la guériſon; comme ce

ſeroit une eſquille dont j'ai fait mention tantôt, ou du ſang extravaſé & caillé ſous la peau, d'où dériveroit une ſuppuration que l'on devroit favoriſer par quelque ſuppuratif, & faire une ouverture pour faciliter l'iſſue de l'une & l'autre de ces parties.

Examinez encore ſi les deux bouts de l'os caſſé ſont bien rangés l'un ſur l'autre; ce qui ſe fera remarquer en paſſant légérement la main par deſſus la fracture.

Il faut renouveller la premiere fomentation, & y ajouter une poignée de marjolaine, faiſant cuire tout enſemble, & tremper dedans la premiere compreſſe pour appliquer comme ci-devant à la fracture.

Il ne faut point uſer de l'eſprit de vin, crainte d'empêcher la conſolidation du *calus*. L'eſprit de vin a une puiſſance diſſolutive & aſſez forte pour diſſoudre la partie gélatineuſe qui forme le *calus*.

La compreſſe trempée dans la fomentation indiquée, & miſe à l'entour de la fracture de l'os, doit être bandée comme la premiere fois avec deux bandes tournées à deux différents ſens; mettez enſuite par-deſſus des compreſſes de ſix à huit doubles de haut en bas pour remplir les vuides; affermiſſez le tout par les écliſſes, & liez avec une bande

qui ne soit point trop serrée : le cheval ménagera lui-même sa jambe, par un instinct qui lui fera craindre le mal, qu'un mouvement de la jambe pourroit lui causer : il a au surplus dans la machine où il est placé, & lorsqu'il est las d'être debout, la commodité de se laisser aller, & de se reposer dans la peau qui est tenduç sous son ventre, & de se remettre debout,, sans faire aucun mouvement de la jambe cassée ; de façon que le cheval peut rester très-long-temps dans cette machine sans s'y lasser, & sans être exposé à la compression des vaisseaux, qui par une suspension dans des sangles, pratiquée autrefois sans succès, est inévitable & évidemment pernicieuse à la santé de l'animal.

Quand vous aurez appliqué le second appareil, vous continuerez de le lever, & de le remettre fraîchement préparé tous les jours une fois au matin, en observant de renouveller la fomentation toutes les fois par une nouvelle décoction, & de suivre le plan de pansement que je vous ai prescrit. Notez que toute la cure ci-dessus marquée, doit être précédée par une saignée au col du cheval, pour dégorger les petits vaisseaux sanguins d'un sang quelquefois arrêté dans

ſon cours par une meurtriſſure des vaiſſeaux capillaires, & pour empêcher une inflammation.

Les douleurs d'une jambe caſſée & des nerfs offenſés, donnent quelquefois à l'animal une fievre très-vive : il faut alors donner tout de ſuite le remede dont voici la compoſition.

Prenez Coquille d'œufs en poudre, 2 onces.
Tartre vitriolique, demi-once.
Antimoine diaphorétique,
Cinabre de montagne, de chaque 2 dragmes.

Réduiſez le tout en poudre fine, partagez en deux portions égales, & donnez-en une au matin & l'autre au ſoir, mêlée avec une livre & demie d'eau de riviere.

Continuez à donner cette mixtion pendant huit jours; mettez le cheval au régime & à l'eau blanche, & faites-lui donner tous les jours une ou deux fois un lavement comme celui qui ſuit :

Prenez Feuilles de mauve,
de camomille,
de pariétaire, de chaque une poignée.
Semences de cumin ſauvage, une once.

Faites

Faites bouillir dans cinq livres d'eau de riviere, jusqu'à la diminution d'un tiers; coulez, & faites dissoudre dans la colature deux onces de sel polycreste, & quatre onces d'huile de lin; donnez pour un lavement.

Pendant les deux premieres semaines vous panserez la jambe cassée comme il a été dit, par les compresses trempées dans la décoction indiquée; mais ensuite si aucun autre accident ne vous engage à changer, vous graisserez la jambe avec l'onguent composé

D'onguent de guimauve,
Moëlle de cerf, de chaque 3 onces.

Ajoutez-y de la pierre nommée *Ostéocole* en poudre très-fine, une once; mêlez, & broyez le tout bien ensemble; mettez-y encore huile de mille-pertuis & de pomme de merveille, de chaque une once; mêlez le tout en consistance d'onguent.

Vous remettrez ensuite les compresses seches, en observant de bien remplir les vuides & les éclisses, pour maintenir les parties de l'os dans leur place; vous ne leverez l'appareil alors que tous les trois jours, à moins qu'il ne se présente, comme je l'ai déja dit, un accident qui exige un pansement particulier, & dans ce cas, vous pouvez recou-

rir au conseil d'un bon Chirurgien, dont la méthode qu'il observe aux pansements de différentes fractures des os humains, convient parfaitement à celles du cheval, moyennant le traitement universel & l'administration des remedes que je vous ai prescrits : une explication détaillée de la grande variété des fractures & des accidents qui peuvent en résulter, me meneroit à la traduction d'un volume, que j'ai composé de la Chirurgie vétérinaire en notre langue. Je ne veux point excéder les bornes que j'ai fixées à l'étendue de ce petit Livre.

Pour consolider la fracture & pour fortifier le *calus* qui s'y sera formé, vous mettrez une emplâtre par-dessus la partie ointe avec l'onguent ci-dessus. La composition est la suivante :

Prenez Racine de la Reine-des-Prés,
de cerfeuil,
Herbe véronique mâle vulgaire,
Mille-pertuis,
Sanicle,
Jubarbe,
Scabieuse, de chaque une poignée.
Fleurs de pasquette, une poignée.

Coupez tout ceci bien menu, faites bouil-

lir dans une livre de beurre frais, jusqu'à ce que le beurre ait pris la couleur des herbes. Passez ce beurre au travers d'un linge; mettez-y

Semences de sanicle,
Sang de dragon, de chaque 2 onces.
Ostéocole, une once.
Mastic, une demi-once.

Le tout réduit en poudre très-fine, faites bouillir avec le beurre exprimé jusqu'à consistance : ajoutez de la cire blanche coupée en petits morceaux, demi-livre; de baume du Pérou, deux dragmes; mêlez & remuez bien, jusqu'à ce que la composition se refroidisse au point de pouvoir en faire des rouleaux.

Vous prendrez ensuite de cette emplâtre, & vous l'étendrez sur un morceau de linge long d'un pied sur un demi-pied de large, que vous appliquerez sur la partie malade, & par-dessus l'onguent dont vous l'aurez graissé.

Vous guérirez, suivant la methode que je viens de vous communiquer, en cinquante ou soixante jours, la jambe cassée d'un cheval, au grand étonnement des Maréchaux.

ARTICLE DIX-HUITIEME.

De l'Éparvin.

J'Ai éprouvé toutes ſortes de remedes pour guérir l'éparvin, & je me ſuis convaincu que ce mal étoit tout-à-fait incurable, lorſqu'il eſt vraiment caractériſé par ſa ſituation au-deſſous du jarret entre l'os & le tendon, & ſur l'expanſion tendineuſe qui dérive du fléchiſſeur en dedans de la jambe.

Les opérations par le feu & par les véſicatoires ſont inutiles, & peuvent offenſer les tendons & les ligaments.

Je ne m'étendrai point à expliquer la nature & les cauſes de l'éparvin; elles ſont d'ailleurs imparfaitement connues. Le cheval boite plus ou moins, ſelon la groſſeur, la dureté & la qualité de l'éparvin. Il boite, lorſqu'il commence à marcher, parce que l'éparvin contraint les tendons qui le couvrent, & les rend douloureux; mais dès que le cheval a un peu marché, & que le mouvement des jambes a aſſoupli les tendons, la compreſſion de l'éparvin devient moins ſenſible; les douleurs ceſſent, & le cheval ne boite plus.

Il ne faut aucun remede à ce mal; plus on voudra en essayer, & plus on nuira au cheval. Les remedes violents & caustiques rendront le défaut encore plus remarquable, & gâteront la jambe du cheval : ainsi il n'y a rien à faire. Après tout, ce mal est de peu de conséquence pour les chevaux de guerre & de chasse, à moins qu'ils ne boitent de l'éparvin.

Il y a beaucoup de grands Seigneurs qui montent des chevaux attaqués d'éparvin, sans que personne s'en apperçoive. Ces chevaux fournissent leur carriere avec autant d'agrément pour le Cavalier, que les chevaux les plus sains.

Dans l'achat de chevaux, celui-là perd la moitié de son prix, à la vérité, qui est reconnu être atteint de l'éparvin : mais il ne sera pas d'ailleurs le plus mauvais pour l'usage, à moins que, comme je l'ai déja dit, l'éparvin ne soit parvenu au point de faire boiter l'animal. Pour découvrir l'éparvin léger, il faut être un connoisseur assez fin. C'est pourquoi les Marchands ne font pas difficulté de nous amener quantité de chevaux étrangers qui ont ce défaut, & nous les achetons sans nous en appercevoir. On parle beaucoup de ce mal. On vante les remedes

qu'on a pour le guérir ; on prend quelquefois pour éparvin, les apophyſes ou les éminences qui ſont à l'articulation des os du jarret ; & on prend enfin, malgré un long examen des défauts d'un cheval, précisément celui qui a l'éparvin.

Je crois, avant que de finir ce petit Livre, devoir communiquer au Public un remede aſſez efficace pour guérir en peu de temps la tumeur appellée *capelet*, qui ſe forme à la pointe du jarret du cheval, & qui eſt occaſionnée par un coup que le cheval aura donné contre un objet dur & réſiſtant. Le capelet, ainſi qu'une autre tumeur qui vient au coude du cheval, & qui dérive ordinairement d'une habitude que l'animal contracte en ſe couchant le coude ſur le fer du pied, ôte beaucoup de la belle apparence, ſouvent préférée par des curieux à toutes les autres qualités d'un cheval, & lui eſt en même-temps un obſtacle pour différents uſages. Les Maréchaux ne ſavent, contre ce mal, d'autre remede que de couper ou de bruler la tumeur ; moyennant quoi elle dégénere en une plaie qui fait horreur à voir, & qui exige un temps infini pour être radicalement guérie. Prenez de l'extrait de ciguë, frottez-en la tumeur pendant quel-

ques jours une fois le matin, la tumeur disparoîtra successivement, sans en laisser la moindre marque.

L'une & l'autre de ces tumeurs provient d'une compression des vaisseaux, dont les fluides arrêtés dans leurs tuyaux, ne peuvent point circuler ; elles s'accumulent par l'affluence continuelle de ces mêmes fluides, elles acquierent une qualité épaisse, & elles produisent la tumeur : la cigue opere sur la tumeur une résolution des humeurs, & elle en dissipe l'enflure. Il n'est pourtant pas dit que la tumeur, après être parfaitement guérie, ne revienne aussi-tôt que le cheval reprend son habitude de se coucher le coude sur le fer du pied, ou de donner des coups de jarret contre un mur, ou autre corps dur.

En voilà assez pour inspirer plus de retenue aux personnes qui, avec des connoissances très-médiocres, affectent une capacité supérieure. Pour parler pertinemment des maladies du cheval & de ses défauts, il faut avoir étudié la structure de son corps, & en posséder l'anatomie.

FIN.

TABLE



TABLE

ALPHABÉTIQUE

De plusieurs termes de Manege, & des substances pharmacopoles contenus dans ce Livre, & qui ne sont pas familiers à tout le monde. L'Auteur traduit ceux-ci en Latin & en Allemand, pour les rendre intelligibles aux Etrangers, & il explique ceux-là, pour mettre à portée les nouveaux Praticiens de l'Art équestre de s'en faire une juste idée.

A

Noms François.	*Latins.*	*Allemands.*
Absynthe.	*Absynthium.*	Wermuth.
Adiante.	*Adiantum.*	Frauen-haar.
Agnus-castus.	*Agnus-castus.*	Keisch lamm.
Aloès-socotrin.	*Aloes-socotrina.*	Ost-indischer aloe.
Ambre jaune.	*Succinum.*	Barenstein.

Ame du mors. On statue dans l'art d'emboucher les chevaux l'ame du mors, c'est-à-dire, son point d'appui, dans les deux extrêmités du mors proprement appellées *Fonceaux*; extrêmités dans lesquelles s'enfonce & s'affermit de chaque côté la branche par sa broche du banquet, dont le mors reçoit comme le point d'appui du levier la force du mouvement de la branche, à mesure de la distance du point mouvant.

Noms François.	*Latins.*	*Allemands.*

Ce mouvement des branches ſur le mors fait impreſſion ſur la bouche du cheval, pour lui faire connoître le différent commandement de la main du Cavalier, & pour l'en diriger en conſéquence.

ANALEPTIQUES, *ou* CORDIALES, nom des ſubſtances, dont l'effet eſt de reſtaurer la nature affoiblie.

ANCHOLIE.	*Aquilegia.*	Clocklein.
ANGELIQUE.	*Angelica.*	Engelwurtz.
ANIS.	*Aniſum.*	Anis.
ANODINS.	*Anodina.*	Schmerz ſtillend.

Nom des matieres qui mitigent les douleurs.

ANTI-ÉPILEPTIQUES. Nom des matieres qui réſiſtent à l'épilepſie.

ANTIMOINE.	*Antimonium.*	Spies-glas.
AUNE.	*Alnus.*	Erlenbaum.
AURONE, *fleur.*	*Flos abrotani.*	Stabwurtz-blute.

B

BAIES DE GENIEVRE.	*Baccæ juniperi.*	Wacholder korner.

BARRES. L'on dénote par le nom de *barres*, les parties des os maxillaires dans la bouche du cheval entre le crochet & les dents mâchelieres, ſur leſquelles on place l'embouchure ou le mors du cheval.

BAUME OPIATIQUE.	*Balſamus opiaticus.*	Mohnſaft balſam.
BETTE.	*Beta.*	Kohl.
BOUILLONBLANC.	*Verbaſcum.*	Woll kraut.

BUADE. Eſpece de filet avec des branches droites & courtes, dont ſe ſervent les Maquignons à leurs chevaux.

C

Noms François.	Latins.	Allemands.
CAMOMILLE.	*Chamæmelum.*	Chamillen.
CANNELLE.	*Cinnamomum.*	Zimet.
CANTHARIDES.	*Cantharides.*	Spanſchefliegen.
CASTOR.	*Caſtor.*	Biber.
CENTAURÉE.	*Centaureum.*	Taufendgulden kraut.
CERFEUIL.	*Cærefolium.*	Kerbel.
CÉRUSE.	*Ceruſſa.*	Bleyweis.
CHAMARAS.	*Scordium.*	Lachenknoblauch.
CHARDON BENI.	*Carduus benedictus.*	Frauen-diſteln.
CHATONS DE NOISETTIER.	*Juli coryli.*	Haſelblute.
CHÊNE.	*Quercus.*	Eichbaum.
CHENEVIS, *huile.*	*Oleum canabis.*	Hanf-ohl, *ou* oëhl.
CIRE.	*Cera.*	Wachs.
CIRE DE JARDINIER.	*Cera hortulani.*	Gartner wachs.
COCHLÉARIA.	*Cochlearia.*	Loffel kraut.
COING.	*Cydonia.*	Quitten.
COQUILLE D'HUÎTRES.	*Conchæ oſtrearum.*	Auſter ſchalen.

COUCHER (ſe) DANS LA VOLTE. Terme de manege, qui ſe dit lorſque le cheval tourne ſur un cercle, & penche ſon corps en dedans de ce cercle.

COURBETTE. C'eſt une action du cheval fort tride; il leve les deux pieds de devant dans une parfaite égalité en l'air, & ſuit de ceux de derriere par un fredon de la croupe, qu'on appelle rabattre.

CRÊME DE CINA-	*Cremor cinnabari*	Derbeſte theil von

Noms François.	*Latins.*	*Allemands.*
BRE *ou de* TARTRE.	*aut tartari.*	zinnaber oder von weinſtein.

CROUPE. On dit à demi-croupe, lorſque le cheval en allant, ſoit au trot, au galop ou au pas, ne ſuit pas exactement de ſa croupe la ligne qu'il décrit de ſes pieds de devant, mais qu'il la porte obliquement en dedans du cercle ou du plan de terre qu'il doit ſuivre. Aller à *toute croupe*, ſe dit quand le cheval marche de côté, la croupe au niveau de la tête.

CUMIN.	*Cuminum.*	Kimel.
CYPRÈS, *herbe.*	*Santolina.*	Cypreſſen kraut.

D

DIAPHORÉTIQUE. Nom qu'on donne aux ſubſtances qui excitent la ſueur.

DIURETIQUE. Ce nom dénote les remedes qui ſollicitent l'iſſue de l'urine.

E

EAU BLANCHE, ſignifie l'eau mêlée & blanchie avec la farine, qu'on donne à boire aux chevaux en temps de maladie.

ÉCUME D'ANTIMOINE.	*Scoriæ antimon.*	Spies-glas ſchlaken.
ELLEBORE.	*Helleborus.*	Chriſt wurtz.

ENCASTELÉ. Se dit d'un pied de cheval dont les quartiers ſe ſerrent & s'approchent l'un de l'autre; ce mal arrive aux pieds de devant, & d'ordinaire aux chevaux fins & des pays chauds.

ENCENS.	*Thus.*	Weyrauch.

ENCOLURE. Terme d'équitation, dont on ſe ſert pour exprimer la bonne ou mauvaiſe configuration du col du cheval. L'on dit une *belle encolure*, *fauſſe encolure*, *encolure renverſée*, &c.

Noms François. *Latins.* *Allemands.*

ÉPARVIN. C'eſt une éminence oſſeuſe qui ſe forme aux jambes de derriere & à leur partie latérale intérieure au-deſſous des jarrets des chevaux. L'éparvin eſt une maladie incurable, qui cependant n'empêche pas l'animal d'être de bon uſage, à moins que le mal ne ſoit parvenu à un dégré de faire conſidérablement boiter le cheval.

ÉPHÉMERE. Nom d'une fievre qui ne dure qu'un jour. Ce nom dérive d'un inſecte appellé ainſi, & qui ne vit qu'un jour ſous la figure de papillon.

ÉPIDERME. L'épiderme eſt la premiere cuticule à la ſuperficie du corps, & le plus fin, le plus extérieur des téguments de tous les animaux.

ESPRIT DE FOURMI,	*Spiritus formicæ,*	Ameiſen-geiſt.
DE NITRE.	*nitri.*	Salpeter geiſt.
EUPHORBE.	*Euphorbium.*	Euphorb-gummi.

EXCRÉTION. Terme de médecine qui ſignifie l'expulſion des matieres & humeurs inutiles dans un corps vivant, & qui ſont rejettées par la nature, par différentes voies deſtinées à leur iſſue. Les conduits qui ſervent à l'*excrétion* ſe nomment *vaiſſeaux excrétoires.*

F

FÉBRIFUGE. On entend par ce mot tous les remedes qui réſiſtent à la fievre.

FENU-GREC.	*Fœnum-græcum.*	Griechiſcher heu ſaam.

FERME-A-FERME (de). Terme de manege, qui ſe dit d'une action que le cheval exécute de pied ferme, ſans s'y préparer préalablement par un autre mouvement. *Par exemple*, le cheval fait un ſaut, une courbette, une paſſade ou un autre air de manege, & l'exécute de pied

Noms François.	*Latins.*	*Allemands.*

ferme : on dit alors, le cheval saute de ferme-à-ferme; il opere de ferme-à-ferme; il change de main de ferme-à-ferme, c'est-à-dire, il change de main sans gagner, ni retrécir le terrein.

FEUILLES DE SENÉ,	*Folia sennæ.*	Senneblatter.
DE GARDE-ROBE.	*Santolinæ.*	Cypressen kraut.
DE CHÊNE.	*Querci.*	Eich blatter.
FLEURS. *De différentes especes.*	*Flores.*	Blute.

FONCEAUX. On appelle ainsi les deux extrêmités du mors du cheval qui couvrent les broches du banquet des branches, par lesquelles elles sont fixement attachées au mors.

FORME. La forme est une maladie & une grosseur qui paroît d'abord légérement à la couronne du pied du cheval. Elle est cartilagineuse dès son commencement; mais elle augmente à mesure qu'elle vieillit, & elle devient successivement osseuse.

FOUGERE, *racine.*	*Filix.*	Faren kraut.
FRÊNE.	*Fraxinus.*	Eschbaum.

FUIR LE TALON. Terme de manege, que l'on emploie pour signifier que le cheval marche de côté en croisant les jambes de devant ainsi que celles de derriere, l'une par-dessus l'autre. Ce nom dérive d'une ancienne méthode presque généralement pratiquée de nos Ecuyers, qui, pour faire exécuter au cheval l'allure de *fuir le talon*, lui appuient le talon & lui font sentir l'éperon du côté opposé à celui où il doit aller, pour l'obliger á y aller. Cette méthode défigure la belle assiette de l'homme à cheval, & donne une attitude gênée & désunie à l'animal : l'industrie nous a fourni une maniere plus agréable pour l'exécution de cette allure. On dirige le mouvement du cheval par la main seule, sans aucun

Noms François.	*Latins.*	*Allemands.*

dérangement des jambes, ni de l'aſſiette du Cavalier.

G

GABIAN.	*Petrolæum.*	Steinohl.
GALANGA.	*Galanga, major & minor.*	Galantwurtzel.

GALOPADE. Le mouvement de la galopade ſe diſtingue de celui du galop, par une action plus raccourcie, plus tride & plus diligente : mouvement qui ſe pratique au manege.

GARDEROBE.	*Santolina.*	Cypreſſen kraut.
GAYAC.	*Guajacum.*	Franzoſen holtz.
GENTIANE.	*Gentiana.*	Bitterwurtz.
GERMANDRÉE.	*Chamædris.*	Gamanderlein.
GINGEMBRE.	*Zingiber.*	Ingber.
GOMME ELEMI.	*Gummi elemi.*	Elemi gummi.

GOURMETTE. C'eſt une chaînette attachée au mors du cheval par un crochet, & qui ſert pour donner aux branches du mors la force convenable d'agir.

GRAISSE DE MOUTON.	*Axungia ovis.*	Hammelfet.
GUIMAUVE.	*Althæa.*	Eibiſch.

H

HUILE DE LAURIER.	*Oleum lauri.*	Lohrbeer ohl.
HYPÉRICUM.	*Hypericum.*	Joannis kraut.

HYPOCONDRE. La partie des hypocondres du cheval eſt ſituée entre le nombril & le thorax. Elle eſt partagée en hypocondre droit & hypocondre gauche. Le droit couvre une partie du foie; le gauche couvre la rate, une partie de l'eſtomac & l'inteſtin colon.

HYSSOPE.	*Hyſſopus.*	Iſop.

J

Noms François.	Latins.	Allemands.

JAVART. Tumeur entre cuir & chair, qui se forme au-dessous du boulet ou du paturon des chevaux. Celui qui vient sur le nerf s'appelle *javart nerveux;* sous la corne, *javart encorné.*

JUBARBE.	*Sedum.*	Hauswurtz.

L

LAIT DE SOUFRE.	*Lac sulfuris.*	Schwefelmilch.
LANGUE DE CHIEN.	*Cynoglossum.*	Hunds zung.
LAURIER.	*Laurus.*	Lorberbaum.
LIERRE TERRESTRE.	*Hedera terrestris.*	Gunderman.
LINAIRE.	*Linaria.*	Flachs kraut.
LITHARGE.	*Lythargirium.*	Silberglet.

M

MANIGUETTE.	*Cardamomum.*	Kardamomeln.

MARTINGALE. Nom d'une large courroie de manege, qui, attachée par un bout aux sangles, & de l'autre au-dessous de la muserole, doit empêcher un cheval de battre à la main ou de se cabrer. Il avoit été à la mode d'appliquer la martingale indistinctement à tous les chevaux de selle, & on se croyoit regardé pour mauvais Ecuyer, quand on auroit monté un cheval dépourvu de cet instrument, qui, au lieu d'inspirer aux véritables connoisseurs une opinion favorable de l'homme à cheval, n'a fait que décréditer l'animal & le soupçonner vicieux. En effet, les véritables principes de l'équitation exercés par un Ecuyer judicieux, renferment assez de moyens pour empê-

Noms François.	*Latins.*	*Allemands.*

cher & corriger la déſobéiſſance des chevaux, ſans recourir à un inſtrument auſſi inutile que la martingale.

MAUVE, *plante.*	*Malva.*	Pappel kraut.
MÉLILOT.	*Melilotus.*	Steinklee.
MÉNIANTE.	*Menyanthes.*	Fieberklee.
MENTASTRE.	*Mentha ſylveſtris.*	Krauſmuntz.
MERCURIALE.	*Mercurialis.*	Bingel kraut.
MERCURE VIF, *ou* VIF-ARGENT.	*Mercurius, ſeu argentum vinum.*	Queck ſilber.

MESAIR. Terme de manege, qui ſignifie une action d'un cheval dans laquelle il ſe leve de ſon devant, & rabat de ſa croupe de façon que ſes pieds de derriere ſont preſque détachés de terre. Action uſitée dans la courbette, peſade & au terre-à-terre.

MILLE-FEUILLE.	*Mille folium.*	Schaaf-garbe.
MILLE-PERTUIS.	*Oleum hypericonis.*	Joannis blumen ohl.

MOLÉCULES DU SANG. Les Anatomiſtes prétendent que la partie rouge du ſang conſiſte en petits globules qui roulent l'un ſur l'autre : ces globules ſont nommés *molécules.*

MOLETTE. Maladie du cheval, qui conſiſte dans une tumeur molle à côté du boulet. Il y a des *molettes nerveuſes* qui viennent aux jambes de derriere : l'une & l'autre des molettes s'appelle en Allemand *Steingal.*

MYRRHE.	*Myrrha.*	Myrrhen.

N

NITRE DÉPURÉ.	*Nitrum depuratum.*	Gereinigter ſalpeter.

O

Noms François.	Latins.	Allemands.
OIGNON DE MER.	*Scilla marina.*	Meer zwibel.
OLIBAN, *gomme.*	*Gummi olibani.*	Olibanſcher-gummi.
ONGUENT DE GUIMAUVE.	*Unguentum althea.*	Althe-ſalbe.
OSEILLE.	*Acetoſa.*	Sauertampfer.
OSTÉOCOLE.	*Oſteocolla.*	Steinbruch.

P

PARIÉTAIRE.	*Parietaria.*	Zag-und nacht.
PAS D'ANE.	*Tuſſilago.*	Huflatig.
PASQUERETTE, *fleur.*	*Bellis.*	Masliebleu.

PASSEGE. Terme de manege, qui ſe dit d'un cheval qui exécute une action vive avec une eſpece de ſalte, & qu'il continue ſa marche comme en danſant, dans une agitation fiere, cadencée & majeſtueuſe. Les chevaux de cette nature ſont employés pour l'uſage des grands Princes dans une fonction ſolemnelle.

PAVOT.	*Papaver.*	Magenblum.
PENTAPHYLOÏDE.	*Pentaphyloides.*	Oder *ſaame.*

PÉRIPNEUMONIE. Nom d'une maladie, qui conſiſte dans une inflammation de poumon, accompagnée de fievre, de douleur & d'une grande difficulté de reſpirer.

PÉROU, *baume.*	*Balſamum Peruvianum.*	Peruvianſcher balſam.

PESADE. Terme de manege, qui ſe dit de l'action d'un cheval, lorſqu'en ſe levant; il tient à terre les pieds de derriere ſans les remuer. On donne cette leçon aux chevaux pour leur affermir la tête & leur aſſurer les hanches.

Noms François.	*Latins.*	*Allemands.*
PETITE CENTAURÉE.	*Centaureumminus.*	Klein tausend-gulden kraut.
PETUN.	*Nicotiana.*	Tabacs-blatter.

PIAFFER. Terme de manege, qu'on dit de l'action d'un cheval qui l'exécute dans le même gout que le passege. Le piaffer est un mouvement moins grave que le précédent.

PIERRE MERVEILLEUSE. Composition de matieres propres à guérir les maux des ieux.

PIROUETTE. Terme de manege, qui se dit d'un tour que le cheval fait sur une jambe de derriere, qui lui sert de pivot.

PLATE-LONGE. Nom d'une courroie de plusieurs usages. On appelle *plate-longe*, une longe de fil pour abattre un cheval pour différentes opérations. *Plate-longe* se dit aussi d'une corroie qu'on attache d'un bout aux sangles ou aux porte-pistolets de la selle, & dont on passe l'autre bout par un anneau du caveçon pour s'en servir de rêne, & pour travailler le cheval avec plus de facilité en lui ramenant la tête.

PLANTAIN.	*Plantago.*	Wegerich.
POIX, *résine.*	*Resina picis.*	Fichten hartz.

POMMEAU DE LA SELLE. C'est l'éminence antérieure de la selle qu'on appelle ainsi.

POMME DE MERVEILLE.	*Momordica.*	Balsam apfel.
POURPIER.	*Portulaca.*	Burtzel kraut.
PYLORE, *intestin.*	*Pylorus.*	Pfortner.

Q

QUINQUINA.	*Chinachinæ.*	Fieber-rinde.

R

Noms François.	*Latins.*	*Allemands.*
RACINE D'ESQUINE.	*China radix.*	Bocken wurtz.
REINE-DES-PRÉS.	*Ulmaria.*	Geiſbart.

RENVERSER. Terme de manege, qui ſe dit lorſqu'on fait aller un cheval la tête où il avoit tantôt la croupe. On appelle *volte renverſée*, quand le cheval porte la tête vers le centre du cercle, & qu'il décrit le contour du cercle par ſa croupe.

RÉSOLUTIF. Terme de médecine, qui ſignifie des ſubſtances qui ont la vertu de diſſoudre.

RHUBARBE.	*Rhabarbarum.*	Rhabarbera.
ROMARIN, *fleur.*	*Flos roſmarini.*	Roſmarin blut.
ROQUETTE, *ſemence.*	*Semen erucæ ſylveſtris.*	Wilder weiſer ſenf.

S

SAFRAN DE MARS.	*Crocus martis.*	Eiſen ſaffran.
SAFRAN ORIENTAL.	*Crocus orientalis.*	Saffran.
SANG-SUES.	*Sanguiſugæ, vel hirudines.*	Blut igel.
SANICLE.	*Sanicula.*	Sanikel kraut.
SAVON.	*Sapo.*	Seife.
SEL POLYCRESTE.	*Sal polycreſte.*	Polycreſt ſaltz.
SEMENCE CONTRE LES VERS.	*Semen ſantonicum.*	Wurm ſaam.

SETON. Opération qu'on fait par une inciſion ſur une partie charnue du cheval, en paſſant par la peau une petite corde de crin de cheval, par le moyen de laquelle on entretient la plaie en ſuppuration.

SETON.	*Setaceum.*	Haarſeil.

Noms François.	*Latins.*	*Allemands.*
SOUFRE.	*Sulphur.*	Schwefel.
SOUFRE D'ANTIMOINE D'OR.	*Sulphur antimonii auratus.*	Spiefglas goldschwefel.
STORAX CALAMIT.	*Styrax.*	Juden weyrauch.

STYPTIQUE. Médecine aſtringente.

SUBLIMÉ. On prépare le mercure par la ſublimation, & on le rédige en ſublimé corroſif & en ſublimé doux. Le premier n'eſt pas pour l'uſage intérieur; le ſecond doit être uſé avec prudence.

SUREAU.	*Sambucus.*	Holder.

SUPPURATIF. Remede qui procure la ſuppuration.

SYMPTOME. Signifie accidents qui arrivent dans une maladie, & dont il y a quelque lumiere à tirer.

SYNOQUE. Terme de médecine; on appelle *fievre ſynoque*, une eſpece de fievre continue, ſans aucun redoublement & ſans variation.

T

TALUS DE FER. Terme de Maréchallerie, qui ſignifie la partie poſtérieure des deux bouts du fer.

TARTRE SOLUBLE.	*Tartarum ſolubile.*	Erofnender weinſtein.
TEINTURE DE MARS APERITIF DE LUDOVIC.	*Tinctura Martis aperitivi Ludovici.*	Erofnender eiſen ſaffran nach Ludovici gebrauch.
TÉREBENTHINE DE VENISE.	*Terebinthina Veneta.*	Wenerianſcher Terebintin.

TERRE-A-TERRE. (le) Terme de manege, qui ſe dit d'une ſuite de ſauts fort bas qu'un cheval fait ſur un cercle, obſervant toujours de lever les deux pieds de devant dans une parfaite égalité, & de ſuivre de ceux de derriere par un fredon des hanches. On dit, le che-

Noms François.	*Latins.*	*Allemands.*

val manie bien *terre-à-terre;* ou, il entend bien le *terre-à-terre.*

TERRE SIGILLÉE.	*Terra sigillata.*	Siegel-erde.
TUTHIE.	*Tuthia.*	Kupfer-rauch.

U

UNICORNE MINÉRAL.	*Unicornu fossile.*	Gegrabenes einhorn.

URÊTRE. Terme d'anatomie. Signifie le conduit par lequel l'urine se porte du col de la vessie hors du corps. En Latin, *Uretheres.*

V

VARICE. Terme de médecine, qui signifie une veine trop dilatée par quelque effort. Elle consiste dans une tumeur molle à la jambe de derriere d'un cheval & au-dedans du jarret, & elle est causée par le dégorgement de la veine crurale. En Latin, *Varix.*

VÉRONIQUE MALE VULGAIRE.	*Veronica mas vulgaris.*	Ehrenpreis.
VERS DE TERRE.	*Lumbricæ terreni.*	Erd-wurmer.
VESSIGON. Maladie aux chevaux.		Flusgalle.

Y

YEUX D'ÉCREVISSES.	*Lapides cancri.*	Krebs-augen.

Fin de la Table.